

JULES MAURICE

---

# CONSTANTIN LE GRAND

L'ORIGINE  
DE LA CIVILISATION CHRÉTIENNE



*" Editions Spes "*

17, Rue Soufflot, PARIS (V°)

OV. CAMPANIAE

avée

Rayon

27


B

1



CONSTANTIN  
LE GRAND





Digitized by the Internet Archive  
in 2022 with funding from  
Kahle/Austin Foundation



JULES MAURICE

# CONSTANTIN LE GRAND

L'ORIGINE  
DE LA CIVILISATION CHRÉTIENNE



Property of

**CBPac**

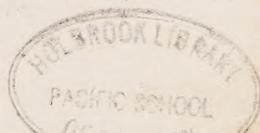
Please return to

Graduate Theological  
Union Library

" *Editions Spes* "

17, Rue Soufflot, PARIS (V°)

**CBPac**



DG  
315  
M38

120351

## PRÉFACE

---

L'Histoire de Constantin-le-Grand est, à bien des égards, ignorée et peut devenir instructive. Elle avait été écrite, dans l'Antiquité, par des ennemis de ce grand empereur et par des amis trop zélés. L'auteur de ce livre a passé de longues années à éclaircir, d'après les documents antiques, les parties obscures et à préciser la chronologie de ce grand règne. Un Constantin très différent de celui que l'on connaît lui est apparu à la suite de ces recherches. Ce souverain n'a plus rien du despote asiatique, ni de l'Empereur romain de droit divin ; il est humain et gêné par son gouvernement, mais il a résolu l'énigme qui se présentait au législateur et au chrétien qu'il était : Faire l'avenir avec le passé.

L'auteur demande qu'il lui soit permis de rappeler qu'il a publié, de 1908 à 1913, trois volumes de Numismatique et d'Histoire Constantinienues, lesquels ont été couronnés par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, d'abord à l'état de brochures, puis quand l'œuvre fut achevée. Il a également reçu, pour la partie historique de ces volumes, l'approbation longuement motivée du cardinal Rampolla et la bénédiction apostolique du Saint-Père Pie X, à l'occasion de la célébration du xvi<sup>e</sup> centenaire du triomphe de l'Eglise.

Le grand drame de la vie et du règne de Constantin



est pour la première fois, complètement expliqué dans le livre présent. Une histoire hostile l'avait exploité pour tacher de sang la mémoire de ce grand protecteur de l'Eglise. On se trouve, en réalité, en présence du premier drame de l'honneur et même du point d'honneur que l'on connaisse, drame plus tragique que tous ceux que contient l'immortel théâtre espagnol. On verra que Constantin laissa périr son fils pour ne pas paraître justifier les plus abominables calomnies portées contre les chrétiens.

On trouvera dans ce livre les raisons de la création militaire de Constantinople et le récit des conquêtes qui libérèrent les catholiques dans le monde romain tout entier. Mais l'auteur s'est souvenu de la grandeur antérieure de Rome. Il croit, d'autre part avoir droit à l'indulgence des lecteurs qui n'ont pas de préventions, lorsqu'il expose les prémisses de la civilisation chrétienne.

Le sujet est, en effet, nouveau à bien des égards.

L'auteur n'a pas craint de traiter le problème de la conversion de Constantin, dans toute son ampleur, en le rattachant à celui de la conversion du monde. Le miracle de l'apparition de la croix n'est que l'annonce d'autres merveilles dont l'ensemble constitue le triomphe de l'Eglise. Constantin issu d'une famille d'empereurs adorateurs du Soleil, c'est-à-dire du dieu dont le culte était alors le plus élevé parmi les cultes des païens, se convertit complètement, lors de l'apparition de la Croix pendant sa traversée des Gaules et arriva chrétien devant Rome. Il voulut, après sa victoire du Pont Milvius, organiser la Chrétienté existante, d'accord avec l'Eglise. Il laissa la voix du peuple chrétien, dans un élan d'enthousiasme, surajouter à ses titres, lesquels comprenaient toutes les

magistratures romaines, celui de Serviteur de Dieu, emprunté aux Juges et aux Rois d'Israël et de Juda. De là naquit la grande idée du Service conforme à la loi de Dieu. Ce fut sous la sauvegarde de ce Service qu'il groupa autour de lui sa Maison et sa Noblesse chrétienne, dont il composa son Palais. C'est de ce Palais que sont sortis la Chevalerie et les chefs des Nations chrétiennes. Constantin se soumit à la loi de l'Evangile et reconnut la direction morale et le rôle bienfaisant de l'Eglise dans l'Empire romain.

On verra comment la Sagesse antique s'est mêlée, sous son règne, à l'Esprit divin de l'Evangile et comment un nouveau Droit civil, un nouveau Droit public et un nouveau Droit des gens sont sortis du Conseil du Prince, ouvert aux évêques comme aux jurisconsultes païens.

L'Antiquité avait poussé très loin, avec ses seules ressources, la réforme du Droit strict et de la Justice égalitaire. L'équité avait supplanté, dans les cas douteux, le Droit écrit, dans la Jurisprudence du siècle des Antonins, mais il faut reconnaître qu'il manquait quelque chose à cette Raison écrite, qu'était devenu le Droit romain et que ce quelque chose n'était autre que l'amour d'un Dieu pour l'Humanité. L'amitié entre les citoyens, enseignée par Platon et par Aristote, n'avait pas atténué l'esclavage, même en un sens purement moral. Il n'y avait aucune égalité morale entre les hommes. Pour y remédier, Constantin fit pénétrer la charité dans le Droit civil.

On constatera que le vainqueur aurait pu, après la miraculeuse bataille du Pont Milvius, imposer le christianisme, par la force, au monde romain. Il ne s'en crut pas le droit. Les évêques ne le lui conseillèrent pas et la célèbre conférence de Milan, tenue entre les Empereurs d'Occi-



dent et d'Orient, pour consacrer le triomphe chrétien, fut le prélude de la liberté religieuse. L'Église prit, officiellement, le rôle de protectrice des consciences qu'elle avait assumé, pendant les persécutions, dans les catacombes.

L'histoire du premier souverain chrétien soulève tous les problèmes de Droit qui divisent aujourd'hui le monde. L'étude du iv<sup>e</sup> siècle est, à ce point de vue, actuelle et cette remarque justifie l'addition d'une conclusion et d'une lettre récente (1), à la fin de ce livre.

Le siècle de Constantin-le-Grand est plus près de nous, à certains égards, que le Moyen Age. Cette dernière époque est en effet caractérisée par le morcellement des droits souverains et par les rapports des Suzerains et des Vassaux.

Le bas empire romain, au contraire, et les temps modernes, se ressemblent par l'unification du monde. C'est dans la grande unité romaine que notre civilisation est née, quelques siècles et même un millénaire plus tôt qu'on ne le dit, quand on ne fait dater son origine que du Moyen Age ou de la Renaissance. Elle est sortie, toute armée, et avec ses principes constructeurs, du Conseil de Constantin et de sa réforme morale.

C'est ce que le présent volume mettra peut-être en lumière. On y verra que les principes du Droit ne proviennent pas toujours de la raison humaine mais qu'il en existe d'historiques et même de religieux. Le triomphe de l'Église, en effet, introduisit, dans le Droit romain, par l'intermédiaire du législateur chrétien, la morale de l'Évangile et les principes qui en découlent. Mais ceux-ci

(1) L'une de mes lettres au Président des Etats-Unis.



devinrent humains et accessibles à tous. Ils sont au nombre de trois principaux, desquels dérivèrent les autres. Ce sont la Pudeur du bien, *Verecundia*, qui prit peu à peu, par suite de l'évolution des Institutions, le nom d'Honneur ; la Fidélité consentie, c'est-à-dire libre, réclamant comme condition que les droits de la conscience chrétienne soient respectés, fidélité que Charlemagne, après Constantin, exigera de tous les siens, et la Responsabilité morale de tous les chefs, de tous les Juges, à tous les degrés de l'échelle sociale, jusqu'au plus haut ; Responsabilité qui transforma la juridiction romaine, et assura la grandeur du Moyen Age.

Celui-ci a fait une tache sombre dans l'histoire, pour avoir subi l'invasion des mœurs et des coutumes barbares, venues de Germanie, ainsi que les dures nécessités de la défense locale, mais ce n'est pas une raison pour condamner, avec ces maux et ces souffrances, la Chevalerie, le Traité de Foi, l'Honneur et la Conscience chrétienne.

Les principes moraux de la chrétienté et les rapports qu'ils déterminent entre les chefs et les fidèles sont permanents. Ils furent d'abord particuliers au Palais chrétien de Constantin et de Charlemagne puis à la Chevalerie, mais il arriva un jour, dans l'Histoire, où ils s'étendirent à tous les membres et à tous les groupements d'hommes d'une nation. Ce fut lorsque le bûcher de Jeanne d'Arc illumina l'anoblissement d'un peuple consacré par elle à l'accomplissement de la Foi, laquelle supprime les castes sociales et les servitudes morales. A partir de ce jour, les chefs féodaux : Comtes, Ducs, Maîtres du Palais Constantinien, Marquis, Barons, Vassaux de tous rangs nés de son démembrement, purent disparaître sans que les principes hérités du Palais et du premier gouverne-

ment chrétiens soient supprimés. *Une réforme morale survivait au naufrage des Institutions.* A l'avenir les nations ont pu transformer leur organisation sociale, sans changer leur idéal moral, et la Chrétienté existera tant que ces principes ne seront pas détruits. Eux seuls permettent, en effet, l'ascension constante des mérites, de la base de la société vers ses sommets et suspendent les luttes de classes.

L'Histoire du III<sup>e</sup> et du IV<sup>e</sup> siècles de notre ère montre que ce qui perd la civilisation grecque, romaine et chrétienne, c'est, à toute époque, l'invasion des doctrines asiatiques. Ces dernières pénétrèrent une première fois dans l'Empire romain, sous la forme d'une législation universelle, obligatoire, qui prit sa forme concrète dans l'Etat socialiste. Elles étaient venues du proche Orient Hellénistique et Sémitique, par l'intermédiaire d'Alexandrie et de la Syrie. Elles avaient pour support la divinisation de l'Humanité. L'Asie et l'Egypte avaient, de tous temps, adoré leurs maîtres. Mais la divinité humaine prit le caractère de l'Un ou du Nombre ; ce fut tantôt le Pharaon ou le César adorés au fond des Temples, tantôt le Peuple Hellène ou Romain divinisés, c'est-à-dire le pouvoir de la foule, la loi du Nombre. Dans les deux cas, sous le poids de la divinité humaine, les peuples écrasés se partagèrent en classes chargées de servitudes sociales. Le triomphe des Hellènes et des Sémites (Juifs d'Alexandrie, Syriens), avait transformé l'Empire Romain au III<sup>e</sup> siècle, de notre ère, avant Constantin, en un vaste monde socialiste. L'invasion barbare devait s'ensuivre, quelques siècles plus tard. Nous assistons dans les temps modernes à un retour offensif analogue de l'Asie contre l'Europe, lequel permet de comprendre le passé.

La Civilisation chrétienne date, peut-être, d'un fait obscur, le don du Palais impérial du Latran, par Constantin, à l'Evêque de Rome, Miltiade, en 313. En effet, cette donation constitue, comme on le verra, la première obligation purement morale, réciproque, bipartite, qu'on puisse distinguer dans l'histoire, engageant l'un envers l'autre le Chef du Palais chrétien, empereur romain, et le Chef de l'Eglise. Or, ce qui caractérise les nations chrétiennes, c'est le réseau des obligations morales réciproques qui enserre chacune d'elles, attachant tous ses membres et ses groupements responsables les uns aux autres et les reliant au Chef de la nation.

L'enseignement de l'Eglise sur la responsabilité morale créa donc le rôle du Chef du Palais chrétien. Celui-ci, appelant à lui les conseils de ses Grands, ne fut plus un empereur omnipotent, de droit divin, mais le premier *Basileus* ou roi chrétien, inaugurant une nouvelle civilisation. La liberté religieuse pour tous et l'existence d'une religion catholique, mais momentanément considérée comme gouvernant la Maison de l'Empereur-roi et son Palais, et différente de celles de l'Empire encore païen, est un fait historique, que l'on trouvera démontré par l'étude des médailles et des lois. Ainsi s'explique le passage de la civilisation antique à la nôtre. La Maison du Roi, sa Cour, son Palais devaient renaître après les invasions et engendrer d'autres institutions. Et la liberté religieuse inaugurée par le premier souverain chrétien devait servir de modèle aux temps à venir.

---





# CONSTANTIN-LE-GRAND

---

## CHAPITRE PREMIER

### Aspect politique et religieux de l'Empire Romain.

#### Constantin, Empereur des Gaules.

---

Un empereur à l'esprit subtil, aux traits fins <sup>1</sup>, aux lèvres serrées, peut-être fils d'un greffier ; sorti, en tous cas, de l'un de ces milieux où l'on résout toutes les difficultés par des combinaisons ; Dioclétien, était arrivé au pouvoir, vers l'âge de cinquante ans, en 284 de notre ère.

Il occupait une haute charge du palais, celle de Comte des Domestiques, lorsqu'après la mort de l'empereur Carus, au cours d'une expédition en Orient, il fut revêtu de la pourpre par les troupes.

<sup>1</sup> EUTROPE, *Breviarium Historiae Romanae*. — J. MAURICE, *Numismatique Constantinienne*, Leroux, Paris, 1908, tome I, p. 25. — La plus récente histoire de cette époque est celle de SERCK, *Geschichte des Untergangs der Antiken Welt*, Berlin, 1897.

Il n'était pas né pour gouverner ni surtout pour défendre, par les armes, un si vaste empire. Aussi s'empressa-t-il d'associer à son pouvoir, au bout de quelques mois, en avril 285, un bon général mais à l'esprit turbulent, *Maximilien* (*C. Aurelius Valerius Maximianus*), chargé à l'avenir de veiller sur l'Italie et l'Occident et de les défendre contre les barbares et les révoltes. Le monde romain avait déjà le pressentiment de sa division fatale en empires d'Occident et d'Orient; c'est pourquoi cette nomination d'un second empereur ne surprit personne. Lui-même, Dioclétien, pouvait espérer régner paisible et redouté dans cet Orient qui lui plaisait parce qu'il se prosternait à ses pieds comme à ceux de tous ses maîtres. Il expédierait de Nicomédie, dont il avait fait sa capitale, ses ordres à l'empire tout entier, sous forme de Lettres, de Rescrits et de Constitutions ou de lois <sup>1</sup>.

Il ne goûta pas longtemps le repos dans cette première organisation du monde romain. Les Gaules étaient ravagées par les révoltes des paysans appelés Bagaudes, révoltes que justifiait leur misère augmentée par les crimes des propriétaires romains des grands domaines. L'Afrique s'agitait dans les montagnes de la moderne Kabylie. Une guerre dynastique en Perse allait nécessiter l'intervention romaine; enfin l'Égypte se donnait un tyran.

Le monde s'ébranlait. Que faire sinon diviser

<sup>1</sup> LACTANCE, *De Mortibus Persecutorum*, c. c. VII et VIII.  
— J. MAURICE, *La véracité historique de Lactance*. Comptes rendus de l'Académie des Insc. et B. Lettres, 1908, p. 151.



de nouveau cet empire encore trop vaste afin d'y multiplier les commandements? En cela, Dioclétien eut la main heureuse. Il choisit, pour les Gaules qui avaient besoin d'être apaisées, le meilleur des administrateurs, Constance Chlore, père de Constantin-le-Grand, l'un de ces vieux Romains qui étaient plus encore législateurs que généraux; et pour l'Orient, une forte brute, Galère, dont la force et le courage physique en imposeraient aux soldats et aux ennemis <sup>1</sup>.

Cela se fit en 293.

Constance Chlore et Galère étaient élevés au rang de Césars; Dioclétien et Maximien Hercule gardaient la dignité plus haute d'Augustes. Le vieux Droit romain avait étouffé tous les sentiments naturels dans la famille; le père n'y était qu'un chef religieux; l'adoption y avait remplacé l'hérédité naturelle <sup>2</sup>. Il ne fut donc pas impossible à Dioclétien d'édifier une combinaison nouvelle sur ce Droit ancien. Les quatre empereurs formeraient une famille unique divisée en deux branches. Les Augustes seraient frères, dont un ancien, Dioclétien, prendrait le titre de premier Auguste et chacun d'eux adopterait, comme fils, un César. Et pour donner plus de dignité à cette famille, les deux Augustes seraient eux-mêmes fils des plus grands dieux du Panthéon. Dioclétien de Jupiter, et Maximien d'Hercule <sup>3</sup>. On ressus-

<sup>1</sup> *Chronique Paschale*, année 293. LACTANCE, *loc. cit.*

<sup>2</sup> Voir FUSTEL DE COULANGES, *La Cité antique*. La gens à Rome et en Grèce.

<sup>3</sup> EUMÈNE, *Panegyrici Latini*, édit. Baehrens, V, c. IV. — LACTANCE, *De Mort. Pers.*, c. II.

citait ainsi l'Olympe pour la terreur des ennemis et pour le malheur des chrétiens.

Dioclétien était un esprit subtil ; il crut pourtant qu'il pourrait établir un roulement des Augustes et des Césars, suivant lequel les premiers se retireraient, au bout de vingt ans et cèderaient leurs dignités aux Césars, remplacés eux-mêmes par de nouveaux empereurs adoptés <sup>1</sup>. C'était faire table rase de toutes les passions humaines, de toutes les ambitions et de tous les sentiments naturels. chaque empereur devant se désintéresser de ses fils ; c'était croire à l'harmonie de quatre volontés et personnalités différentes, et les orateurs officiels pouvaient les comparer aux quatre éléments qui gouvernent l'univers. En réalité, Dioclétien assurait, comme on le fait, par toutes les combinaisons de ce genre, la guerre pour l'avenir, en promettant la paix.

Dans le partage du commandement, c'est le plus violent qui prend ordinairement le dessus. Ce fut ce qui arriva dans ce gouvernement qui avait pris le nom grec de Tétrarchie. Galère y devait faire entendre sa voix rude de barbare inassouvi et de général heureux. Il avait été pâtre dans son enfance <sup>2</sup> et ne vit jamais Rome. Mais il avait appris la guerre sous de bons généraux, Aurélien et Probus. Son tempérament le portait aux coups de main <sup>3</sup>. D'une stature de géant, d'un aspect féroce et bestial, avec un cou de taureau, la barbe et les

<sup>1</sup> LACTANCE, *De Mort. Pers.*, c. xx.

<sup>2</sup> AURELIUS VICTOR, *Epitome*, 57. — LACTANCE, *De Mort. Pers.*, c. xxvii.

<sup>3</sup> EUTROPE, *Breviarium*, ix, 24 et 25.

cheveux incultes, il épouvantait ceux qui l'approchaient et qui savaient qu'ils pouvaient servir de pâture à ses ours. Il était devenu épais à force de manger <sup>1</sup>, et sa luxure toujours inassouvie finit par lui causer une maladie dont il mourut. Mais il devait auparavant profiter de sa victoire sur les Perses pour entraîner Dioclétien dans la persécution des chrétiens. Il était né d'une mère barbare, dans la Dacie au delà du Danube <sup>2</sup> où elle était prêtresse des dieux, et puisque Dioclétien et Maximien se prétendaient adoptés par Jupiter et Hercule, il voulut que sa mère l'eût enfanté de Mars <sup>3</sup>. Tout l'Olympe reparaissait, mais avec le sérieux cruel des fauves et des barbares, et ceux qui avaient horreur de ces divinités grecques devenues sauvages, ne pouvaient que se réfugier dans le culte d'Apollon purificateur, comme le firent Constance Chlore et Constantin lui-même au début de sa carrière politique <sup>4</sup>.

La foule adorait, au fond des temples, les grandes divinités (*numina*) réunies de Jupiter et d'Hercule, présentes, tout à la fois, dans les empereurs et dans leurs statues placées sur les autels avec celles des dieux <sup>5</sup>. C'était d'Égypte qu'était venue la croyance à l'origine divine des empereurs. Les Pharaons y avaient été pendant quarante siè-

<sup>1</sup> EUSÈBE, *H. E.*, VIII, 16 et *Vit. Const.*, I, 57. — *Numismatique Constantinienne*, I, p. 47 et suivantes.

<sup>2</sup> LACTANCE, *De Mort. Pers.*, IX et X ; EUTROPE, IX, 22.

<sup>3</sup> LACTANCE, *ibid.*, c. IX.

<sup>4</sup> *Panég.* VII, 21. — *Numism. Const.*, t. II, p. 20 et suivantes.

<sup>5</sup> TOUTAIN, *Les cultes païens dans l'Empire Romain*, Paris 1907, t. I, p. 53 et suivantes.

cles, dieux, fils des dieux <sup>1</sup>. Dioclétien y avait retrouvé cette croyance lorsqu'il gouvernait l'Orient, mais elle en était déjà sortie pour corrompre tout l'Empire romain, depuis César, et l'Egypte devait prendre une part active à la dernière grande persécution des chrétiens <sup>2</sup>. Il devint, en effet, facile, quand on passa aux voies de fait, d'arrêter les chrétiens qui refusaient l'encens et les sacrifices aux divinités réunies des empereurs et des dieux. Le synchrétisme religieux devenait lui-même un danger pour le Christianisme. Jupiter s'était assimilé Sérapis en Egypte; Vénus avait été confondue avec Astarté en Asie-Mineure et la Mère des Dieux en Phrygie.

L'Olympe s'était complété par l'admission des grands dieux solaires de l'Orient, et l'on vit, en 308, Jupiter, Hercule et Mars, c'est-à-dire trois empereurs, offrir en commun un sacrifice au Soleil Invaincu et à Mithra <sup>3</sup>.

Tous les dieux du paganisme devaient se réunir pour combattre la religion du Christ.

La dernière grande persécution dura environ dix ans, de 303 à 313; ce n'est pas ici le lieu de la retracer; elle a été admirablement étudiée et décrite <sup>4</sup>. Elle commença par l'armée dans laquelle officiers et soldats chrétiens préférèrent se laisser dégrader ou renvoyer, plutôt que de brûler l'en-

<sup>1</sup> MORET, *Du caractère religieux de la royauté pharaonique*. Annales du Musée Guimet, Paris, 1902.

<sup>2</sup> *Numism. Const.*, t. III, p. 9 et suiv.

<sup>3</sup> *Corpus Inscr. Latin.* = C. I. L., t. III; 4.413.

<sup>4</sup> Paul ALLARD, *La Persécution de Dioclétien et le Triomphe de l'Eglise*, tome I, p. 150. — L. DUCHESNE, *Histoire Ancienne de l'Eglise*, tome II, p. 1.



cens sur les autels des dieux et des empereurs <sup>1</sup>. Elle se continua dans le palais impérial, où les femmes mêmes de la famille de Dioclétien furent poursuivies <sup>2</sup>. Enfin ce dernier, toujours hésitant, ordonna la destruction des églises, lesquelles s'étaient multipliées sur le sol romain, depuis la fin de la persécution de Dèce, cinquante ans plus tôt. Le gouvernement fit saisir les livres sacrés et les objets du culte. Cette dernière mesure devait affliger la chrétienté qui verrait de mauvais chrétiens accuser de grands évêques d'avoir volontairement livré les objets consacrés au culte, aux agents et aux soldats du pouvoir impérial. De là naîtrait le schisme des Donatistes.

Mais tout cela ne suffisait pas à cette brute haineuse de Galère ; ce qu'il lui fallait, c'était le sang des chrétiens, puisque celui des victimes ne coulait plus sur l'autel entretenu par sa mère. Et voici que, comme par miracle, le palais de Dioclétien brûla deux fois à Nicomédie, mettant la vie de l'Empereur en danger. Dioclétien ne trouva pas les auteurs de l'incendie, il fallut en accuser les chrétiens <sup>3</sup>. Dès lors la peine de dégradation civile ou militaire fut commuée pour eux en peine de mort (303).

Après ces événements, l'empereur Dioclétien se rendit à Rome pour un anniversaire, mais en revenant par la route de terre à Nicomédie, il traversa les paysages marécageux de l'Ombrie, de la Véné-

<sup>1</sup> Mgr BATIFFOL, *La Paix Constantinienne*, Paris, 1914, I, p. 157.

<sup>2</sup> LACTANCE, *D. M. P.*, xv.

<sup>3</sup> LACTANCE, *D. M. P.*, xi.

tie, et longea la côte de Dalmatie. Ce réorganisateur de l'Empire romain avait échoué ; il laissait Rome qu'il avait abandonnée, mécontente derrière lui ; il allait trouver la persécution inutile et sanglante en Orient. Les aliénistes modernes ont remarqué que, dans les névroses provoquées par l'excès de la puissance chez ceux qui n'y sont pas préparés, un certain degré d'excitation cérébrale alterne avec une phase de dépression <sup>1</sup>. Ce fut ce qui arriva à Dioclétien.

Il s'était surmené pour suivre le fougueux Galère dans sa haine contre les chrétiens. Il retomba sur lui-même en traversant des pays déserts, et dès lors son esprit parut s'être égaré. Le bruit courut qu'il était mort, puis vivant <sup>2</sup> ; c'était un mort vivant. Il ne devait plus ressaisir les véritables rênes du pouvoir, et l'Empire allait être livré à Galère.

Alors commença la plus terrible des persécutions. Plus de peines légères ; la torture pour tout le monde, les ongles de fer qui déchiraient les corps, le feu lent qui les consumait, la croix où l'on mourait comme le Sauveur, les bêtes féroces, l'écartèlement des matrones et des vierges <sup>3</sup>. L'édit de 304 condamnait tous les chrétiens, clercs ou laïques, nobles ou plébéiens. Le glaive qui hâte la fin était la seule faveur accordée aux grands

<sup>1</sup> D<sup>r</sup> CABANIS, *Indiscrétions sur l'histoire*.

<sup>2</sup> LACTANCE, *D. M. P.* XVI. — XVII, *Morte sopitus animam receperat*.

<sup>3</sup> *Ibid.*, XXI, *Distendi solebat ; lentis ignibus urerentur*. — XXII, *Non metalla sed ignis, crux, ferae*. — EUSÈBE, *H. E.*, VIII, 14. Néron n'avait pas atteint ce degré d'abomination.

serviteurs de l'Etat <sup>1</sup>. Ce fut par miracle que la résistance de l'Eglise à cette persécution permît sa survivance.

La vingtième année, celle de l'abdication, était arrivée pour Dioclétien et Maximien (305) ; c'était une délivrance pour le premier. Galère en profita pour porter au pouvoir Sévère II et faire ramasser la massue d'Hercule par un ivrogne en Italie et pour attribuer l'Asie-Mineure et l'Egypte à son neveu, pâtre comme lui, mais moins physiquement brave et plus surnois, Maximin Daza.

Dès lors l'Orient devint la terre de prédilection de la persécution ; elle y dura jusqu'à la chute de Licinius en 324. Trois édits se succédèrent en 305, 308, 311 <sup>2</sup>. Tous les fonctionnaires de l'Empire furent intéressés à leur application ; il fallut que tout le monde offrît des sacrifices aux dieux et mangeât des viandes consacrées, dans des banquets en leur honneur. Mais comme il y avait du relâchement dans l'exécution de ces ordres, Maximin réclama l'aide d'une des plus vieilles organisations de l'Orient, le clergé d'Egypte. Les Pontifes y étaient hiérarchisés sous un Pontife suprême ; ils étaient vêtus de lin blanc et participaient à la puissance divine du Pharaon. Ils avaient un trésor, d'innombrables employés, des troupes à leurs ordres. La surveillance religieuse de tout l'Orient leur fut confiée, et mille regards furent ainsi braqués sur les chrétiens dans les vil-

<sup>1</sup> LACTANCE, XXII.

<sup>2</sup> EUSÈBE, *De Martyribus Palestinae*, IV, V, VIII. — LACTANCE, *De Mort. Pers.*, c. XXXV.

les, pour voir s'ils brûlaient réellement l'encens des sacrifices. L'empereur Julien se mettra plus tard lui-même à la tête de ce clergé <sup>1</sup>. Mais avant lui, Licinius, rival de Constantin, et dernier élu de Galère, renouvellera la persécution, prendra des mesures pour chasser les chrétiens de l'Administration impériale <sup>2</sup>, défendre aux Evêques de s'assembler <sup>3</sup>. De sorte que les souffrances des chrétiens ne finiront que lors de la chute du dernier empereur élu par Dioclétien et Galère.

L'histoire de Constantin et celle de l'avènement de l'Eglise sont indissolublement liées.

Celui qui devait jouer le plus grand rôle dans l'histoire de la Civilisation chrétienne, *Caius Flavius Valerius Constantinus*, était né en 280, à Naissus (Nisch), dans la Serbie moderne, de Constance Chlore, général romain, et de sa compagne Hélène, épousée au cours de ses campagnes. Constance l'avait prise, étant païen, pour concubine, suivant la loi romaine qui permettait un mariage inférieur mais légitime; elle devint ensuite sainte Hélène. Constantin tint ses plus grands dons de sa mère. L'iconographie nous prouve qu'il en tenait aussi son beau visage, sérieux et grave, son regard profond, mais plus éclatant que celui de sainte Hélène, ce qui le fit comparer au regard du lion. La dignité de son attitude, la grâce de ses manières qui apparaît

<sup>1</sup> *Numismatique Constantinienne*, t. III, c. 1, pp. 9 à 19. Ce sont les premières persécutions *hypocrites* des chrétiens.

<sup>2</sup> ZOSOMÈNE, *Hist. Ecclés.*, I, 8.

<sup>3</sup> EUSÈBE, *Vita Constantini*, I, 51 à 56.

encore sur les médaillons où il est représenté en pied, frappèrent les Pères du Concile de Nicée. La mère et le fils avaient une bouche ferme, celle des décisions absolues <sup>1</sup>.

Ils avaient la même dignité innée. Quand Hélène avait été répudiée par Constance Chlore, elle avait mené la vie d'une veuve chrétienne et n'avait pas cherché à disputer un reste d'influence à celle qui l'avait remplacée, pour des raisons politiques, dans le palais du général promu empereur en 293 : Eutropie, fille de Maximien Hercule.

Constantin tenait encore de sa mère sa forte complexion sanguine <sup>2</sup>. Hélène avait été épousée sur les confins de l'Empire, on ne sait où, et suivant certaines traditions, elle était fille d'un roi barbare. Elle démentit, en tout cas, par toute sa vie, l'opinion que j'ai prouvée être sans fondement, d'après laquelle elle aurait été fille d'auberge. Constantin devait encore tenir d'elle et de son sang barbare son caractère apte aux décisions subites. Mais le calme du législateur venait de son père, dont, sur plus d'une matière, notamment dans la réforme sociale des Gaules, il continua l'œuvre <sup>3</sup>.

Le nez aquilin était un caractère commun à sainte Hélène et à Constance Chlore. Mais les

<sup>1</sup> *Numism. Const.*, t. I, p. 99, planches VIII et IX et *Numismatic Chronicle*, Londres, 1914, vol. XIV, p. 314 et fig. 1, Buste de sainte Hélène jeune ; actuellement au musée des Conservateurs à Rome.

<sup>2</sup> CEDRENIUS, *Historiarum Compendium* : Byzantine de Bonn, t. I, p. 472. — *Numism. Const.*, t. I, p. 98.

<sup>3</sup> *Panég.*, VII, c. VI.



ravages de la maladie <sup>1</sup> en raison de laquelle on l'avait peut-être choisi comme Auguste, car on espérait sa mort <sup>2</sup>, avaient profondément altéré la physionomie de ce sage empereur, le dernier des vieux Romains.

Il avait été promu premier Auguste et chef de la Tétrarchie, lors de l'abdication de Dioclétien et d'Hercule, le 1<sup>er</sup> mai 305 <sup>3</sup>; et dès lors il ne cessa de réclamer son fils qu'il avait eu la faiblesse de confier à Dioclétien, à la sincérité duquel il croyait.

Constantin, demeuré comme otage à la cour de Galère, dans les Balkans, y courait tous les dangers. Tantôt ce dernier l'envoyait lutter contre les bêtes sauvages, tantôt contre les barbares Sarmates. Galère toutefois fut pris à son piège. Les soldats se passionnèrent pour ce jeune prince, héroïque, toujours heureux dans ses entreprises, et qui savait comment leur parler, car il était tout à la fois de leur sang et du plus vieux sang de Rome <sup>4</sup>.

Il devint impossible à Galère de le faire périr, sans risquer un soulèvement des troupes qui disposaient alors de l'Empire. Il dut même finalement accéder aux demandes de Constance Chlore, lequel exigeait, comme chef de l'Empire, que son fils lui fût renvoyé, car il voulait le revoir avant sa mort. Mais agissant en vrai barbare, issu de la Dacie germanique, Galère entendait bien faire

<sup>1</sup> *Numism. Const.*, t. I, planche III.

<sup>2</sup> LACTANCE, *De Mort. Pers.*, XX.

<sup>3</sup> *Anonyme de Valois*, III, 5.

<sup>4</sup> *Numism. Const.*, t. II. *La dynastie solaire des seconds Flaviens*, p. 20 à 50.

périr Constantin sur la route des Gaules, ou le retenir si longtemps prisonnier dans les provinces Danubiennes qu'il n'arriverait que pour pleurer la mort de son père, quand le sort de l'Empire serait fixé <sup>1</sup>. Il craignait, en effet, l'ambition du jeune prince et surtout l'acclamation des soldats qui l'attendait. Mais il avait une fois de plus compté sans le caractère de son hôte.

Constantin reçoit de lui, un soir, les lettres portant le cachet impérial et la signature qui lui donnent droit aux relais de postes, avec l'ordre de partir le lendemain matin. Il s'échappe le soir même, pendant la longue orgie nocturne de Galère. Le matin, celui-ci se réveillant, demande son prisonnier; on lui apprend qu'il est parti; l'empereur furieux rugit : il est joué. Il fait courir à la station des postes publiques; il apprend que les attelages qui se relayent pour ces grandes courses ont été réquisitionnés ou mis hors d'usage par Constantin, muni de sa signature <sup>2</sup>. Il ne put jamais le rejoindre et Constantin atteignit son père à Boulogne. Ce dernier s'apprêtait à passer la mer pour donner ses derniers ordres, en Bretagne, avant de mourir.

Un autre prince, grand par l'énergie, mais un ennemi des chrétiens, Septime Sévère, y avait déjà quitté la pourpre, pour pénétrer dans le mystère de la mort. Constance Chlore, disent les panégyristes, allait voir les jours sans fin de

<sup>1</sup> LACTANCE, *De Mort. Pers.*, c. XXIV.

<sup>2</sup> LACTANCE, *loc. cit.* — *Panégyrique* VII, c. VII.

ce monde, avant de contempler la lumière éternelle (des Champs-Élysées) <sup>1</sup>.

Il était temps que Constantin arrivât ; on était au printemps ; il fallait repousser les incursions de peuples sauvages, les Pictes d'Écosse <sup>2</sup>. Le jeune prince suppléa son père et son nom grandit comme un météore aux yeux des auxiliaires barbares et des légionnaires romains.

Aussi, lorsque Constance Chlore mourut dans son palais d'York, tous les regards se tournèrent vers son fils <sup>3</sup>. Celui-ci lui rendit d'abord les honneurs funèbres. Il n'était pas encore chrétien et sa sympathie pour ces derniers ne résultait que d'un sentiment d'équité, car il les avait vus indignement persécutés en Orient où lui-même était captif <sup>4</sup>.

On éleva le bûcher funèbre autour duquel on fit les courses qui s'accomplissaient depuis les temps Homériques ; on lâcha l'aigle qui était censé emporter vers les astres l'âme de l'empereur, et on représenta sur les monnaies la consécration de ce *Divus*, qui avait pourtant témoigné, pendant sa vie, de son admiration pour la fidélité des chrétiens et leur avait accordé sa protection tacite <sup>5</sup>. Il

<sup>1</sup> *Panegyrici Latini*, édit. Baehrens, VII, c. VII ; témoin le grand médaillon du trésor qui vient d'être découvert à Arras : Constance Chlore (*redditor Lucis æternæ*). Il a rendu à l'Empire Romain les jours sans fin des régions hyperboréennes. Erreur des géographes et astrologues antiques mais approchant de la vérité.

<sup>2</sup> *Anonyme de Valois*, II, 4.

<sup>3</sup> LENAIN DE TILLEMONT, *Histoire des Empereurs*, t. IV, p. 92.

<sup>4</sup> EUSÈBE, *Vita Constantini*, I. 19.

<sup>5</sup> *Numism. Const.*, t. I, p. 54. — Jules MAURICE, *Bulletin des Antiquaires de France*, 1901, p. 341.

n'avait pas pu faire respecter leurs églises, mais il avait sauvé leurs vies. Il s'en entourait dans son palais. Son fils fit de même, mais les événements qui se précipitaient ne lui laissèrent pas le temps de réfléchir aux problèmes religieux.

Les soldats le proclamèrent *Imperator* à sa première sortie, dans une sorte de tumulte barbare auquel prirent part les Allemands. On le revêtit de la pourpre <sup>1</sup>. Il était plus dangereux de refuser l'Empire que de l'accepter. Le César était condamné à mort à moins de réussir et de devenir un dieu : telle était la loi du monde romain. Mais Constantin avait de grands desseins. Il se savait de race régnante. Il recourut aussitôt à Galère, nouveau chef de l'Empire divisé en quatre, pour lui demander la reconnaissance de son pouvoir. Celui-ci craignit la révolte des troupes d'Orient et d'Occident, car Constantin, âgé seulement de 25 ans, avait déjà conquis le dévouement passionné de toutes les armées qui l'avaient vu : Galère laissa donc la pourpre du César à Constantin et donna la dignité suprême d'Auguste au grossier César d'Italie, à Sévère II <sup>2</sup>. Constantin ne s'en inquiéta pas ; il revint dans les Gaules auxquelles il devait accorder toute sa sollicitude. Il devait y relever les monuments et la prospérité de Trèves et d'Autun, et faire d'Arles sa capitale.

Après la mort d'un grand empereur, toutes les tribus Allemandes et Franques se soulevaient au

<sup>1</sup> EUTROPE, *Brev.*, x, 1, 2. — ZOZIME, *Hist.* II, 8. — *Panegyrique* VII, 6.

<sup>2</sup> LACTANCE, *D. M. P.*, xxv. — *Mémoires des Antiquaires de France*, 1900, p. 2.



delà du Rhin et dans la Batavie. Et le général romain qui les soumettait prenait le nom de vainqueur des Allemands ou des Francs. Mais il était bien plus glorieux de vaincre les Francs, dont le courage ne pouvait se comparer qu'à celui des Romains, que les Allemands dont la perfidie était la principale force <sup>1</sup>.

Constantin n'eut pas le temps, en 306, de remonter jusque chez les Francs, dans la partie Nord du bassin du Rhin, car, pendant qu'il célébrait, par des jeux, sa victoire sur les Allemands, des événements graves se préparaient à Rome, et bientôt une révolte des prétoriens et de la populace y portait au pouvoir un empereur imprévu, un de ceux qu'on nommait tyrans, Maxence, fils supposé de Maximien Hercule, qui promettait au peuple le pain et les jeux, et à ses soldats le pillage et le débordement des passions <sup>2</sup>. Le nouvel empereur troublait tout l'ordre établi. L'œuvre de Dioclétien était condamnée, mais elle devait encore entraîner bien des guerres avant de disparaître.

Le centre d'autorité de l'Empire allait se déplacer. En effet, Maxence, menacé par Galère et Sévère II qui envahirent deux fois l'Italie, rappela son père Maximien Hercule de sa retraite de Campanie. Celui-ci fanatisa ses anciens soldats, en reprenant la pourpre, et Rome redevint le centre du monde <sup>3</sup>. Mais comme personne n'avait d'em-

<sup>1</sup> Jules MAURICE, *Bulletin des Antiquaires de France*, 24 décembre 1902.

<sup>2</sup> *Numism. Const.*, t. I, p. 55. — *Panég.*, IX, c. XVI. — LACTANCE, *De Mort. Pers.*, XLIV.

<sup>3</sup> LACTANCE, *De Mort. Pers.*, XXVI. — Jules MAURICE, *Bulletin de l'Académie des Inscriptions*, 1908, p. 152.

pire à lui donner, le vieil Auguste, couvert du prestige d'une ancienne gloire, se mit à errer à la recherche d'un trône, allant sans cesse jusqu'au crime pour s'en emparer, et voyant toujours le pouvoir réel fuir ses mains avides, jusqu'à l'heure où il succomba sous les intrigues de sa propre fille, dans les Etats de Constantin.

Ce dernier avait commis la faute qui perdra le seul grand empereur des temps modernes. Il avait répudié sa première femme, Minervina, dont il avait eu un fils, Crispus, afin de pouvoir épouser une fille d'empereur <sup>1</sup>. Le nom de Maximien Hercule dominait à cette heure l'Italie et l'Occident. Sa fille Fausta était d'une beauté célèbre et très cultivée, car elle s'attachait à faire revivre Faustine, l'épouse de Marc-Aurèle. Ses beaux cheveux ondulés, les traits doux et attirants, mais bientôt tourmentés, de son visage, son cou délicat et flexible en faisaient un être de séduction dont le danger apparut plus tard <sup>2</sup>. Elle avait hérité de l'ambition turbulente de son père. Celui-ci pensait reprendre l'Empire d'Italie, en accordant, comme il le fit le 31 mars 307, la main de sa fille à l'empereur déjà puissant des Gaules, lequel pouvait lui rendre à lui-même le premier rang parmi les Augustes <sup>3</sup>.

Le mariage accompli, Maximien Hercule se rendit à Rome pour s'emparer du pouvoir, et ayant réuni une assemblée de soldats, il leur pro-

<sup>1</sup> TILLEMONT, *Emp.*, t. IV, p. 100.

<sup>2</sup> *Numism. Const.*, t. I, p. 127. — JULIEN L'APOSTAT, *Pre-mière harangue*.

<sup>3</sup> C. I. L., t. I, p. 397. — *Panegyrique*, VI, c. 1.

posa de déposer son fils. Il voulut même arracher la pourpre des épaules de Maxence. Mais les prétoriens qui profitaient sans cesse du pillage de Rome, toujours recommencé par leur tyran, ne le lâchèrent pas <sup>1</sup>. Alors le vieil empereur s'enfuit auprès de son gendre, qui le reçut dans son palais d'Arles <sup>2</sup>.

Constantin s'occupait de réorganiser les Gaules affaiblies par les révoltes agraires des paysans et le banditisme des grands seigneurs qui s'emparaient des terres, à main armée. Les cités, qui possédaient un territoire agricole et un autre urbain, se ruinaient ; il fallut leur faire des remises d'impôts. Constantin s'intéressait à tout ; il favorisait la culture, aimait les lettres ; il développait les universités d'Autun et de Bordeaux. Les sarcophages nous montrent l'éclat renaissant de la sculpture dans les ateliers d'Arles <sup>3</sup>, sous son influence. Il avait établi son palais sur le bord du Rhône, en un endroit où le fleuve fait un coude et présente une grande perspective, car il aimait les larges horizons. Il construisit ce palais, suivant le style de l'époque, avec de grandes salles voûtées, des thermes et des appartements royaux où allait se jouer un drame sanglant. Ornée des chefs-d'œuvre de son théâtre grec et de ses monuments romains ; centre d'un grand commerce qui s'étendait jusqu'en Orient, Arles était une vraie

<sup>1</sup> LACTANCE, *D. M. P.*, xxviii. — ZOSIME, *Hist.*, livre II, 12.

<sup>2</sup> *Panég.*, VII, c. xiv.

<sup>3</sup> J. MAURICE, *Revue archéologique*, 1919, p. 51-58.

capitale. Elle prit pendant vingt ans le nom de Constantin <sup>1</sup>.

L'Espagne venait de se rattacher spontanément aux Etats de cet empereur, pour jouir de la protection qu'il accordait aux chrétiens <sup>2</sup>. Trois grandes nations futures, l'Espagne, la Bretagne et surtout la Gaule se glorifiaient de vivre sous le sceptre du jeune chef qui avait rétabli l'ordre, en trois ans, dans tout l'Occident.

Le calme régnait dans les Gaules, lorsqu'en 310, Maximien Hercule tourna ses regards vers le palais d'Arles. Il avait encore tenté, en 308, de se faire attribuer un empire par Galère, sur les confins de la Suisse <sup>3</sup>. Licinius lui avait été préféré. Toutes les voies du pouvoir lui étaient maintenant fermées, si ce n'est celle du crime. Il revint donc auprès de Constantin, et feignant une fausse humilité, demanda à déposer cette pourpre inutile, mais inaliénable, qui ne représentait aucun pouvoir réel et à se contenter du rôle de conseiller, auprès de son gendre <sup>4</sup>. Il avait déjà l'esprit plein de ruses et comptait sur le secours de sa fille Fausta qu'il savait trop pareille à lui-même.

Les tribus Allemandes et Franques venaient de bouger le long du Rhin <sup>5</sup>.

Constantin possédait, au plus haut degré, ce que Napoléon a appelé le courage de l'improviste.

<sup>1</sup> et <sup>2</sup> *Numism. Const.*, t. II, p. 179 et 231.

<sup>3</sup> Conférence de Carnuntum, en Pannonie. — *Anonyme de Valois*, IV, 9. — *Consularia Constantinopolitana*, 308.

<sup>4</sup> *Panég.*, VII, c. XII.

<sup>5</sup> *Numism. Const.*, I, pp. LXXII et LXXIII.



Comment se serait-il défié du beau-père qui lui conseillait d'agir vite, de passer le Rhin, de frapper la révolte à la tête, en attaquant les Francs, seuls redoutables, avec le peu de troupes qu'il pourrait emmener rapidement. Ainsi fut fait, mais le bruit de la défaite ennemie n'était pas encore arrivé à Arles, que déjà Hercule y avait répandu celui de la mort de Constantin. Puis il avait fait des largesses aux soldats comme pour inaugurer son règne. Cependant, il envoyait des émissaires soudoyer les troupes qui occupaient les stations, les gîtes d'étapes par lesquels devait revenir son gendre <sup>1</sup>. Des soldats prévinrent le héros trahi. Il se passa alors quelque chose d'analogue au retour de Napoléon de l'île d'Elbe : même chef, mêmes soldats. Ceux de Constantin ne veulent plus être payés avant le rétablissement de leur empereur. Ils vont à marches forcées du Rhin à la Saône. Ils arrivent à Chalon, et montant sur des radeaux, hâtent d'abord avec rage, en se penchant sur les avirons, et en risquant de faire naufrage, leur navigation sur la Saône et sur le Rhône, mais bientôt, n'y tenant plus, ils se précipitent sur la route d'Arles à Marseille, le long du fleuve <sup>2</sup>.

Ces Gaulois étaient les précurseurs des soldats de Napoléon, qui lorsque leurs radeaux s'engloutirent dans l'Yonne torrentueuse, au retour de l'île d'Elbe, crièrent en mourant : « Vive l'Empereur ! » <sup>3</sup>. C'est la même emprise du chef sur les

<sup>1</sup> LACTANCE, *D. M. P.*, c. xxix. — *Panég.* VII, c. xvi.

<sup>2</sup> *Panég.* VII, prononcé à la fin de cette année 310, c. xviii.

<sup>3</sup> Henri HOUSSAYE, 1815, p. 322.

soldats que signalent les panégyristes du IV<sup>e</sup> siècle.

Maximien Hercule avait déjà abandonné Arles et s'était réfugié dans la forte citadelle de Marseille, protégée des deux côtés par la mer et séparée du continent par un isthme défendu par des hauteurs et par de puissantes murailles, du côté où se trouve aujourd'hui Notre-Dame de la Garde.

Le héros, porté par ses troupes, arrive devant les murs et veut négocier ; mais des défections, à l'intérieur de la ville, lui ont ouvert les portes et ses soldats sont entrés. On lui amène Maximien Hercule auquel il laisse la vie, sans pourpre et sans autorité <sup>1</sup>.

Quand un général a conquis, ainsi que Constantin, l'admiration frénétique de ses troupes, lesquelles marchent pour lui, plus vite que lui, on peut prédire qu'il fera de grandes choses. Notre héros n'avait encore que 30 ans, et sa vue fanatisait les soldats, mais, plus heureux que Napoléon, il fut préservé du vertige du pouvoir par le respect de son rôle de chrétien, après sa conversion.

Hercule ne sut pas vivre comme un simple particulier. Son gendre lui avait rendu la liberté dans son palais <sup>2</sup>. Il en profita pour proposer à sa fille, Fausta, le meurtre de son mari. Il faut remarquer que le drame que révèle Lactance présente une mise en scène perfide et ingénieuse, semblable à celle qui amènera le meurtre de Crispus, fils de Constantin et de Minervina, et qu'une même femme, Fausta, a seule pu ourdir les

<sup>1</sup> *Panég.* VII, c. XIX. — LACTANCE, *D. M. P.*, c. XXIX.

<sup>2</sup> *Panég.* VII, c. XX. — LACTANCE, *D. M. P.*, c. XXX.

trames des filets dans lesquels se sont pris ceux qui se trouvaient sur la route du pouvoir suprême de l'Augusta, qui devançait les impératrices de Byzance.

Aussi bien, ne trahissait-elle pas son mari, en faisant périr d'abord son père, puis lorsqu'elle eut des enfants, le fils de la première femme, qui écartait les siens du premier rang. L'empereur Julien a pu louer les mérites de cette femme, supérieure à l'épreuve par le crime <sup>1</sup>.

La première fois qu'elle intervint, elle s'assura la confiance de son mari. Son père lui avait demandé de le faire périr, elle le lui promit. Hercule voulait s'introduire, la nuit, dans la chambre impériale et poignarder Constantin. Elle espaça les gardes, et leur dit de laisser passer Hercule. Celui-ci avait trompé maintes fois la confiance des siens, mais il fallait une preuve de sa volonté criminelle. Fausta avait fait placer un eunuque dans le lit de son mari ; Hercule entra et le poignarda. Il sortit plein de jactance, rencontra Constantin qui le fit arrêter et lui laissa le choix de la mort. Il se pendit à une poutre du palais <sup>2</sup>.

La loi de lèse-Majesté avait sévi.

Constantin avait laissé Fausta lui rendre le service de mettre en lumière la perfidie de son père. Il s'en repentira plus tard, quand son fils, Crispus, succombera sous une autre mise en scène.

Pour le moment, la mort d'Hercule ouvrait à Constantin les avenues du pouvoir suprême.

L'organisation de Dioclétien se compliquait ; il

<sup>1</sup> JULIEN, *Première harangue*. Ed. Teubner, I, 10, 23.

<sup>2</sup> LACTANCE, *D. M. P.*, c. xxx.

y avait encombrement d'empereurs dans l'Empire <sup>1</sup>. Mais l'un d'eux, Constantin, apparut tout à coup comme l'héritier des plus grands ancêtres.

Les orateurs officiels (Panégyristes) rappelèrent subitement à leurs contemporains oublieux que Constance Chlore descendait par les femmes de Claude II, le grand empereur qui avait vaincu les Goths <sup>2</sup>, comme Constance Chlore et Constantin avaient depuis lors vaincu les Germains. Son successeur, Aurélien, avait élevé le temple du Soleil à Rome <sup>3</sup>. Si Constantin acceptait la succession de Claude II et d'Aurélien, elle lui apportait la gloire, avec l'héritage du culte solaire. Il était d'ailleurs considéré comme fervent du culte du dieu le plus populaire dans les Gaules, d'Apollon. Celui-ci avait réuni en sa personne tous les anciens dieux solaires des Celtes. C'était lui qui inspirait les prophétesses, les devins et les bardes qui avaient annoncé l'avènement de Constantin <sup>4</sup>. C'était lui qui protégeait les lettres, guérissait les malades et faisait sourdre les eaux chaudes qui ont rendu les Gaules célèbres <sup>5</sup>.

Apollon avait pris le rôle d'Esculape, en Gaule, mais il avait gardé la jeunesse et le rayonnement de gloire de l'Aurore du Soleil, attribuée symboliquement à l'empire naissant, car les empereurs

<sup>1</sup> Constantin, Licinius, Galère, Maxence, Maximin Daza, *Numism. Const.*, I, p. 75 et suivantes.

<sup>2</sup> *Panég.*, VII, c. II. *Ab illo enim Claudio manat in te avita cognatio.*

<sup>3</sup> *Homo, op. laud.*, Paris, 1904, p. 184 et suivantes.

<sup>4</sup> D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, *Revue Celtique*, 1878 ; *Les Bardes en Irlande*.

<sup>5</sup> *Cæsar, de Bello Gallico*, VI, 17. C'était l'Apollon Borvo d'où est venu le nom de Bourbon. *Panegyrici Latini*, VII, 22.



étaient des dieux et leur Soleil se levait : *Oriens Augusti*<sup>1</sup>. Trois grands noms rappellent particulièrement cette aurore. Alexandre-le-Grand, dont la gloire a rayonné sur la suite de l'histoire, Constantin-le-Grand et Napoléon-le-Grand qui rouvrit, pour un jour, les temps antiques.

Constantin fut grand par sa conversion. Mais en 310 il venait de relever l'héritage de Claude II, vainqueur des Goths et propagateur des cultes solaires d'Apollon et de Diane<sup>2</sup> que régularisa, si l'on peut dire, Aurélien, en faisant du Soleil le dieu officiel de l'Empire, et en lui élevant un temple, à Rome, dédié à son titre d'Invaincu.

Le culte d'Apollon avait persisté dans les Gaules et la Bretagne<sup>3</sup>.

Constance Chlore, bon administrateur, l'avait pratiqué pour satisfaire les populations qu'il gouvernait.

Constantin sortait donc d'une famille de princes adorateurs du Soleil<sup>4</sup>, mais particulièrement d'Apollon. Les orateurs désignaient à sa Cour, avant sa conversion, ce Dieu comme le sien (*Apollo tuus*). Lui-même relevait à cette époque les temples solaires, dans les Gaules, et suivait les processions des dieux. Il aspirait à l'empire universel, et le culte du Soleil pouvait le lui livrer. Néan-

<sup>1</sup> COHEN, *Monnaies impériales*, t. VI, pp. 148-149. Sur cette légende reprise par Napoléon, voir le beau volume de BABE-LON, *Médailles historiques du règne de Napoléon-le-Grand*, Paris, 1912.

<sup>2</sup> *Numism. Const.*, II, xxviii et suiv.

<sup>3</sup> *Ibid.*, sous Carausius.

<sup>4</sup> Jules MAURICE, *La dynastie solaire des seconds Flaviens*, dans : *Revue Archéologique*, 1911, p. 386 et suiv.

moins il protégeait déjà les chrétiens que son père avait considérés comme de fidèles sujets.

L'un et l'autre s'en entouraient dans leurs palais par sympathie pour leurs vertus. Mais ils étaient des adorateurs du Soleil.

Maximien venait à peine de se donner la mort, en 310, que son fils Maxence, tyran de la Ville, et Constantin, forgèrent des accusations l'un contre l'autre.

Tous deux s'attachèrent à démontrer leurs titres à la possession de l'Occident.

Constantin se recommandait du grand nom de Claude II et condamnait la mémoire de Maximien Hercule, frappé par la loi de lèse-majesté.

Il fit marteler le nom de cet empereur dans les inscriptions et renverser ses statues <sup>1</sup>.

Dès lors le pouvoir de son fils Maxence n'avait plus de raison d'être.

Ce dernier se réclamait, au contraire de son père, qu'il consacrait comme dieu sur ses monnaies, après l'avoir chassé de Rome, de son vivant, et, se reportant à l'organisation Dioclétienne, il se déclarait l'héritier de Constance Chlore, parce que ce dernier avait été adopté par Maximien Hercule, son père <sup>2</sup>. Aussi réclamait-il pour lui les États de Constantin. Mais aucun des deux adversaires n'était prêt à entrer en campagne.

Constantin ne s'était encore occupé que de la défense du Rhin. Il avait inspiré la terreur aux Barbares en reliant les deux rives du fleuve.

<sup>1</sup> LACTANCE, *D. M. P.*, XLII. — EUSÈBE, *Vita Const.*, I, 47. — *Numism. Const.*, I, 190.

<sup>2</sup> *Numism. Const.*, I, 191, 268.

Il lui fallait préparer une petite armée pour des luttes nouvelles contre les légionnaires Romains et contre les cavaliers d'Afrique et de Perse dont disposait Maxence <sup>1</sup>.

La lutte de Constantin contre le tyran de Rome allait être décisive.

Maxence avait mis à contribution l'Afrique, province qui livrait ordinairement à Rome des vivres, c'est-à-dire une Annone; mais cette fois il l'avait pillée. Pendant deux ans, il avait enlevé ses moissons pour remplir les greniers d'Ostie et de Rome. Ayant vaincu un malheureux vieillard que les troupes d'Afrique avaient porté au pouvoir malgré lui, et auquel l'ironie du destin avait attribué le nom d'Alexandre <sup>2</sup>, Maxence se trouva en possession de vivres, d'argent et d'une nombreuse armée.

Il ne lui manquait que l'affection des peuples qu'il gouvernait. Il n'avait pas non plus la perspicacité courageuse du commandement. Il eût dû prendre les devants, mais Constantin possédait seul les qualités d'un chef.

Par mesure de précaution, il avait fiancé sa sœur Constantia à l'empereur Licinius lequel régnait sur les confins de l'Helvétie, et aurait pu, s'il lui avait été hostile, menacer de flanc sa marche sur Rome. Constantin ayant instruit son armée, était enfin, au mois de septembre 312, prêt à tout événement.

<sup>1</sup> ZOSIME, *Hist.*, II, 15.

<sup>2</sup> AURELIUS VICTOR, *De Caesaribus*, 40. — *Epitome*, 57.

## CHAPITRE II

---

### Le Miracle de la Croix.

### La Conversion de Constantin.

### La Bataille du Pont Milvius.

---

L'été avait fait fondre les neiges des Alpes ; l'empereur des Gaules, pressé par l'approche de l'hiver, réunit les divers corps de troupes qui composaient sa petite armée <sup>1</sup>, en septembre 312.

Le monde romain, qui avait conscience de l'écroulement des assises de l'édifice artificiel élevé par Dioclétien sur les ruines de la Rome antique, était dans l'attente de grands événements. Mais un fait étrange doit retenir notre attention. Le héros qui allait changer la face du monde ne savait pas dans quel sens il le ferait. Il ressort en effet de l'étude des médailles et monnaies, lesquelles servaient, par leur diffusion dans l'Empire, de Gazette officielle, qu'il s'affichait, de plus en plus, comme le restaurateur du

<sup>1</sup> Les computs nouveaux des temps, dont l'origine remonte à la campagne de Constantin, commencent au mois de Septembre. Ce sont l'indiction de Constantinople et l'indiction impériale.



culte du Soleil <sup>1</sup>. Sans doute, il ne se ralliait pas à cette divinité universelle des païens dans un esprit hostile aux chrétiens dont il s'entourait, mais ce rôle de propagateur du culte solaire semblait seul capable de le porter au suprême pouvoir.

La religion solaire était celle des populations guerrières des Gaules et des provinces Danubiennes <sup>2</sup>. Elle en imposait aux barbares et devait aussi faciliter au vainqueur l'adhésion de la Ville Éternelle au règne de sa dynastie. C'est pourquoi l'empereur Julien reprochera vivement à Constantin, dans la *Satire des Césars*, d'avoir abandonné le culte du dieu dont lui, Julien, rêvait, sur le sable des grèves, de faire le grand adversaire du Christianisme <sup>3</sup>.

Aucun intérêt n'inclinait Constantin vers la religion chrétienne. Elle était étrangère au pouvoir romain. La récente décision que Constantin avait prise, en 310, de se laisser proclamer l'héritier des Seconds Flaviens, adorateurs du Soleil, remontant à Claude II, l'éloignait du Christianisme <sup>4</sup>.

Toute confusion, entre l'héliolatrie (le culte du Soleil) et la religion chrétienne, doit être en effet écartée. Le Stoïcisme et le Néoplatonisme ressuscitaient tous les dieux qui formaient la Cour du Soleil. D'autre part, la théologie solaire du paga-

<sup>1</sup> *Numism. Const.*, t. II, p. xxix et xxx.

<sup>2</sup> TOUTAIN, *Les cultes païens dans l'Empire romain*, Paris, t. I, p. 317 et suivantes.

<sup>3</sup> JULIEN, *Satire des Césars*. Edition Teubner, I, p. 431.

<sup>4</sup> JULIEN, *ibid.*, I, 431, 432.

nisme romain aboutissait au Panthéisme <sup>1</sup>, tandis que les chrétiens n'accordaient à l'Astre-roi que le reflet de la gloire de Dieu. Les Pères de l'Eglise combattirent la superstition solaire avec acharnement, et saint Léon la signalait, au v<sup>e</sup> siècle, comme disputant les chrétiens à la vraie religion, jusqu'aux portes des églises.

Constantin était dominé par des pensées contraires à sa conversion. S'il se souvenait de son père, il pouvait se le représenter comme un protecteur des chrétiens, par esprit de justice mais non comme un chrétien <sup>2</sup>. Il était païen lui-même, si ce n'est peut-être dans le fond de son cœur; il laissait des orateurs païens parler à sa Cour de sa religion Apollinienne, et son effigie était associée sur ses monnaies à celle du dieu qui en était l'objet. Il suivait en 311 une procession païenne à Autun <sup>3</sup>. Et surtout ses monnaies proclamaient son association avec le Soleil. Elles parurent telles jusqu'au moment où il donna un contre-ordre, en 313, mais après sa campagne d'Italie <sup>4</sup>.

Il n'avait rien d'un mystique, et pourtant : *parti païen des Gaules, Constantin arriva chrétien devant Rome*. — Il fit représenter, ainsi qu'on le verra plus loin, le monogramme du Christ sur les boucliers de ses soldats, avant d'engager la bataille du Pont Milvius.

<sup>1</sup> Franz CUMONT, *La théologie solaire du Paganisme romain*. Mémoires des Savants, présentés à l'Académie. Paris, 1909.

<sup>2</sup> EUSÈBE, V. C., I, 16, et II, 51. Voir le récit de l'apothéose de Constance Chlore.

<sup>3</sup> *Panégyr.*, VIII, c. XIV.

<sup>4</sup> *Numism. Const.*, t. III, p. 239.

Il faut donc rechercher quel événement extraordinaire survint pendant la marche de l'empereur, avec son armée, vers l'Italie, qui eut pour résultat de changer ses dispositions intérieures et décida de sa conduite à venir.

Les auteurs chrétiens ont seuls parlé de l'apparition de la Croix, mais il était naturel que les auteurs païens n'en parlent pas.

On n'a pas mis en lumière l'importance du témoignage de toute la civilisation byzantine, qui ne cessa de se recommander de son origine chrétienne et rechercha les apparitions de la Croix dans ses montagnes des Balkans.

Il faut dégager le caractère de la marche militaire de l'armée de Constantin à travers les Gaules, avant d'aborder le problème du miracle.

Cet empereur devait aller vite, afin de surprendre son adversaire. Ses troupes les plus exercées avaient été dissimulées dans le voisinage des Barbares. Sa marche, des bords du Rhin à Suse, semble avoir été aussi foudroyante que son retour à Arles et à Marseille, lors de la trahison de Maximien Hercule. Il surprit complètement les garnisons chargées par le tyran de Rome de la défense des Alpes <sup>1</sup>. Il dut suivre, comme il l'avait déjà fait, la grande route qui conduisait de Trêves à Châlon-sur-Saône; mais on ne peut savoir si, de là, il descendit la Saône jusqu'à Lyon et le Rhône jusqu'à Valence, ou s'il se dirigea à travers le Jura et les Alpes vers Gap et Briançon, afin d'atteindre

<sup>1</sup> *Panégryque* IX, c. IV et *Panégryr.* X, c. XXI.

le col du Mont-Genèvre. Il devait descendre ensuite à Suse à travers les défilés des montagnes.

L'itinéraire de 333 indique que la route de Bordeaux à Suse traversait le Rhône à Valence. Mais quelque route que suivit Constantin, il devait franchir des chaînes de collines et de montagnes, lesquelles contiennent vraisemblablement le lieu de l'apparition.

Un panégyriste païen prononçant un discours à la Cour de l'empereur des Gaules, en 321, lui dit que sa piété lui a attiré les faveurs de la divinité, pendant sa marche contre Maxence, et qu'on vit et entendit le passage d'esprits célestes. L'orateur païen avait une fille chrétienne<sup>1</sup>. Il a pu entendre parler d'un miracle rapporté par les chrétiens, mais il s'exprime en néoplatonicien qui voit partout comme Plutarque, des Génies, et en Romain qui se reporte aux souvenirs classiques. De là provient le caractère de son récit, mais lorsqu'il affirme qu'un miracle plus grand que celui des Dioscures vient de se produire, et que toute la Gaule en parle, il situe le miracle dans les Gaules<sup>2</sup>.

Eusèbe est le premier auteur qui parle de l'apparition de la Croix, mais tout son récit de la *Vie de Constantin*, dépend de cette apparition, et de la décision prise en conséquence par l'empereur de se faire le serviteur de Dieu et le protecteur des Chrétiens<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> PICHON, *Les derniers écrivains profanes*, Paris, 1906, p. 107. — SAINT JÉRÔME, *Chronique*, année 2352.

<sup>2</sup> *Panégyr.*, X, c. XIV, XV, XVI.

<sup>3</sup> EUSÈBE, *V. C.*, I, 28.



Il est vrai que le même Eusèbe n'a pas parlé de cette apparition de la Croix dans son *Histoire Ecclésiastique*, achevée en 324-325. Mais on se rend facilement compte de ce que l'auteur ne tenait pas encore de Constantin, en 325, le récit de l'apparition tel qu'il l'entendit un peu plus tard. Il savait pourtant depuis longtemps que la Croix avait triomphé, lors de la victoire du Pont Milvius ; car dans le discours qu'il prononça, en 316, à l'occasion de l'inauguration de la cathédrale de Tyr, il y faisait une allusion appelée à réveiller les souvenirs de ses auditeurs <sup>1</sup>. Il écrivait de nouveau, en 324, au sujet d'une statue de l'empereur placée sur une colonne dans l'endroit le plus fréquenté de Rome et peut-être offerte par le Sénat <sup>2</sup>, que le vainqueur avait fait mettre la Croix dans la main droite de cette statue et graver sur la colonne qui la supportait : « C'est par ce signe du salut, cette véritable preuve du courage, que votre ville a été par moi sauvée et délivrée du joug du tyran, et qu'en outre le Sénat et le peuple des Romains ont été affranchis et rétablis dans leur ancienne illustration et splendeur » <sup>3</sup>. Ainsi, ce fut la Croix elle-même qui triompha à la bataille du Pont Milvius, mais le chiffre du Christ fut également représenté sur les boucliers des soldats de Constantin avant la bataille, ainsi qu'on le verra plus loin.

Nous possédons une preuve indirecte mais très

<sup>1</sup> EUSÈBE, *Hist. Ecclés.*, X, IV, 16 ; trad. par GRAPIN, Paris, Picard, 1913.

<sup>2</sup> *Panegyrici Latini*, IX, c. xxv.

<sup>3</sup> EUSÈBE, *H. E.*, IX, IX, 2.

forte du triomphe de la Croix à Rome après la chute de Maxence. Le bruit s'en répandit aussitôt jusque dans les provinces lointaines de l'Empire. De modestes officiers monétaires de Tarragone, en Espagne, représentèrent la Croix dans le champ du revers des monnaies qu'ils frappaient, dès l'année 313, et comme ils étaient soumis à une haute administration païenne <sup>1</sup>, il fallait qu'ils eussent conscience de pouvoir exprimer leur croyance, sous la protection de l'empereur.

Nous sommes ainsi amenés à étudier, sans défiance, le récit d'Eusèbe dans la Vie de Constantin :

L'armée en marche et son chef en tête, avaient aperçu, à la fin d'une après-midi, du côté où le Soleil déclinait vers l'horizon, une Croix lumineuse, et au-dessus de cette Croix, une inscription : « Tu vaincras par ce signe » <sup>2</sup>.

Nous savons que les phénomènes célestes étaient scrupuleusement observés à cette époque d'observations astrologiques <sup>3</sup>. C'est ce qui oblige à attacher de l'importance au témoignage d'un auteur hérétique qui écrivit trente ans après Eusèbe et puisa à d'autres sources que lui. Philostorge nous transmet un témoignage reçu dans les cercles chrétiens dissidents : « La Croix serait apparue, la nuit, à Constantin et à son armée. Elle aurait

<sup>1</sup> Laquelle faisait à la même époque représenter, sur de grands médaillons d'or, l'empereur Constantin triomphant avec le Soleil dieu. *Numism. Const.*, t. II, p. 239.

<sup>2</sup> EUSÈBE, *Vie de Constantin*, I, 27.

<sup>3</sup> DE LA VILLE-MIRMONT, *L'Astrologie chez les Gallo-Romains*. Paris, 1909.

été entourée d'un cercle lumineux, et l'on aurait pu lire, dans le groupement des étoiles comprises dans ce cercle, le fameux : « Tu vaincras par ce signe » <sup>1</sup>.

Entre le déclin du jour et la nuit il n'y a qu'un passage et l'on sait, grâce à des observations scientifiques, que les apparitions de la Croix dans les montagnes, commencées pendant le jour, peuvent se continuer la nuit.

Les deux témoignages, qui viennent d'être rappelés, concordent non seulement sur l'apparition de la Croix, mais encore sur le caractère extraordinaire de cette apparition, et nous trouvons une confirmation de ces récits dans l'effet produit sur l'empereur et son armée.

Lorsque Constantin arriva devant Rome, il était converti et l'armée acceptait de se battre sous les auspices d'un dieu nouveau.

Lactance, auteur contemporain, écrit en effet : « Constantin fut averti en songe (dans la nuit qui précéda la victoire) de ce qu'il devait représenter, sur les boucliers de ses soldats, le signe céleste de Dieu <sup>2</sup> (son nom) et n'engager qu'ensuite la bataille. Il fit ce qui lui était commandé ; la lettre Chi, X, fut peinte, traversée par une barre verticale, l'Iota, dont l'extrémité supérieure était recourbée (formant ainsi l'anagramme des noms de Jésus-Christ), puis l'armée, protégée par ce signe, prit l'épée pour combattre » <sup>3</sup>.

Nous avons la preuve de ce que le monogramme

<sup>1</sup> PHILOSTORGE, *Hist. Ecclés.*, VI.

<sup>2</sup> La croix est plus généralement appelée *Immortale signum*.

<sup>3</sup> LACTANCE, *De Mortibus Persecutorum*, c. XLIV.

en question fut conservé par Constantin comme monument officiel de son règne, bien qu'il ne fût pas le symbole de sa dynastie. Ce dernier se composait des deux premières lettres Chi et Rhô de Christos et ne devait signaler que ce nom, parce que Constantin, en le plaçant au sommet de la hampe de son drapeau, le fameux Labarum, entendait affirmer qu'il assumait le service du Christ.

Mais, lorsqu'il inaugura sa dynastie chrétienne, en élevant ses fils au rang de Césars, en 317, Constantin donna l'ordre de graver sur son casque les deux monogrammes dont il vient d'être question.

Nous connaissons la raison de la célébrité de celui qui surmontait le Labarum, mais non de l'importance du symbole décrit par Lactance <sup>1</sup>. Il faut admettre que l'empereur a voulu rappeler le souvenir d'un grand événement. Celui-ci ne peut être que l'acte de foi qu'il avait accompli en faisant peindre le signe céleste sur les boucliers de ses soldats, avant la bataille <sup>2</sup>.

Lactance vivait à la Cour de Constantin et écrivit deux ans après la victoire. Il a dû voir les boucliers rapportés de la campagne d'Italie <sup>3</sup>. Ce

<sup>1</sup> J. MAURICE, *La véracité historique de Lactance*. Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions. *Bulletin*, 1908, p. 146.

<sup>2</sup> Il existe un monogramme analogue mais nullement pareil dans les inscriptions. En outre du texte de Lactance, il n'existe qu'un texte de Saint Paulin de Nole (*Chant* XIX, v. 619-627) qui décrit notre monogramme comme un ancien symbole secret peint sur les vases sacrés du temps des persécutions. Il dut être signalé à Constantin par un évêque de son entourage, comme répondant à l'ordre reçu en songe. Il comprenait les deux noms de Jésus-Christ (*coeleste signum*).

<sup>3</sup> *Numismatique Constantinienne*, t. II, pp. 267 à 333.



fut ainsi qu'il put décrire, en 314, le monogramme qui ne fut gravé que trois ans plus tard, en 317, par ordre de l'empereur, sur le casque de son effigie et représenté au droit des monnaies de son atelier de Siscia. Constantin avait donc adopté le signe sauveur avant son arrivée devant Rome. Il s'était converti, avant la bataille; et non à cause de la victoire, comme le fera Clovis.

Et quelle conversion ! On ne peut la définir que comme l'inverse du sentiment qui arrêtera Attila devant Saint Léon. Il eut, à partir de ce moment, une confiance sans bornes dans l'issue victorieuse de sa campagne en Italie; car cette confiance dans la Providence explique seule les imprudences de ce grand général.

Constantin, si l'on en croit ses contemporains, ne disposait, pour sa marche sur Rome, que d'une armée de 40.000 hommes, pareille à celle d'Alexandre-le-Grand à la bataille du Granique<sup>1</sup>.

Il est bon de rapprocher ces chiffres d'autres qui nous sont connus. Napoléon avait environ 13.000 hommes à Arcole et 16.000 à Rivoli.

Constantin avait, dans son armée, des Barbares Francs et Allemands et des légionnaires Gaulois<sup>2</sup>. Il suivit, dans cette campagne, une conduite fixée d'avance. Il devait se présenter aux populations

<sup>1</sup> EUMÈNE, *Panég.* IX, 5. — 23 légions, 16 auxilia, 11 numeri, 12 vexillationes, c'est-à-dire 50.000 hommes, composaient l'armée d'occupation des Gaules, mais il faut y ajouter les soldats des frontières et les troupes fédérées.

<sup>2</sup> ZOSIME, *Hist.*, II, 15; voir le tableau des troupes d'occupation des Gaules dans la *Notitia dignitatum*, et Cagnat, *Dict. des An. Gr. et Rom.*, t. II, p. 119.

du nord de l'Italie et aux Romains comme un libérateur. Mais ses soldats avaient ordre d'être sans pitié à l'égard de ceux de Maxence qui ne se rendraient pas. Le conquérant parlait seul encore en lui, et le chrétien ne se signalait que par sa confiance dans le Dieu qui le protégeait. Sa campagne d'Italie fut une merveille de préparation, de tactique et d'imprudence.

L'Imperator avait tout prévu, quant à la nature des luttes qu'il aurait à soutenir. Il avait rencontré, pendant la guerre de Perse, alors que, presque enfant, il combattait sous les ordres de Dioclétien <sup>1</sup> de lourds cavaliers couverts d'armures ainsi que leurs chevaux, prédécesseurs de nos chevaliers du Moyen Age, et que l'on appelait Cataphractaires. Ils écrasaient les forces ennemies au premier choc <sup>2</sup>. Aussi avait-il préparé, contre eux, une troupe de fantassins armés de maillets, qui fait songer d'avance aux milices Flamandes.

Il avait dû envoyer des émissaires dans les villes de l'Italie du Nord, où il semble qu'on l'attendait, et comme les montagnards qui auraient pu l'arrêter, dans les défilés que traverse la route qui va du Mont-Genèvre à Suse, ne bougèrent pas, il faut admettre qu'il avait pratiqué, parmi eux, des intelligences : Il savait qu'à Rome, le peuple et le Sénat seraient pour lui. Maxence se rendait coupable de tous les brigandages, le peuple redoutait les pillages de ses soldats, et toute la noblesse était peu à peu dépouillée de ses biens <sup>3</sup>.

<sup>1</sup> *Pan.*, X, c. XXIII.

<sup>2</sup> *Pan.* IX, c. v.

<sup>3</sup> EUSÈBE, *Hist. Ecclés.*, VIII, 14. — *Vita Const.*, I, 35. — EUTROPE, *Brev.*, X, 4.

La tactique de Constantin ne fut pas inférieure à sa prévoyance, mais on verra de quel danger la Providence le tira.

Le premier obstacle qu'il rencontra sur sa route fut la place forte de Suse. Il l'emporta d'assaut et fit épargner les habitants par ses soldats <sup>1</sup>. Une armée l'attendait devant Turin <sup>2</sup>. Les ennemis y avaient déployé leurs forces dans une vaste plaine. Les lourds cavaliers couverts d'armures se précipitèrent sur le centre de l'armée de Constantin qu'ils devaient rompre, en jetant le désordre dans les rangs des fantassins <sup>3</sup>.

A leur grande surprise, le centre se déroba. Constantin reproduisait avec d'autres éléments la manœuvre de Scipion à Zama. Il avait donné ordre, au centre de son armée, de se replier sur les ailes <sup>4</sup>. Mais une troupe de fantassins devait se jeter sur les flancs et les derrières de cette cavalerie. Celle-ci s'arrêta, ne trouvant plus rien devant elle. Elle se retournait difficilement, empêtrée dans ses armures, quand les fantassins armés de maillets, de Constantin, se jetèrent sur elle, brisant les jambes des cavaliers à coups de massues. Ceux-ci tombaient foudroyés par la douleur et les massues fracassaient les crânes. Les jambes des chevaux n'échappaient pas aux coups. Ainsi périt la force principale de cette armée avec ces cavaliers qui

<sup>1</sup> *Panég.* X, c. XXI.

<sup>2</sup> *Panég.* IX, c. VII et *Panég.* X, c. XXII. *Apud Taurinos pugna gravior expectat.*

<sup>3</sup> *Panég.* X, c. XXIII.

<sup>4</sup> *Panég.* X, c. XXV.

avaient fait reculer Verus dans sa lutte contre les Parthes<sup>1</sup>.

Le général de Maxence, Ruricius, préfet du prétoire, avait rassemblé ses troupes aux environs de Vérone, afin de surprendre, de flanc, la marche de Constantin sur Rome. Celui-ci le rejoignit par la route qui touche au lac de Garde. Milan se rendit. Un nouveau combat de cavalerie, mais de cavalerie légère, se livra à Brescia. Un tout petit détachement, si l'on en croit Zosime, de cavaliers de Constantin, se jeta sur les derrières de l'armée ennemie, comme ceux de Bonaparte à Porto-Legnano, et mit en déroute la cavalerie de Ruricius. Le gros des troupes de celui-ci se croyait à l'abri derrière le cours de l'Adige. Cette grande armée était ainsi adossée à la Vénétie et à ses places fortes. Mais Constantin franchit le fleuve avec une partie de ses troupes en un gué peu praticable en amont de la ville<sup>2</sup>. La garnison tenta de le repousser et se fit battre. Vérone était donc sur le point d'être encerclée. Laissant une forte garnison dans la ville, Ruricius courut chercher des renforts dans l'Ombrie. Il revint avec de nouvelles forces<sup>3</sup>. Constantin paya d'audace, abandonna le siège de Vérone<sup>4</sup>, atteignit Ruricius avant que la garnison de la ville se fût aperçue de sa libération, attaqua le soir et prolongea toute la nuit une lutte féroce, afin de triompher avant que les armées ennemies ne pus-

<sup>1</sup> *Panég.* IX, c. VII et *Panég.* X, c. c. XXIV, XXV.

<sup>2</sup> *Panég.* IX, c. VIII.

<sup>3</sup> *Panég.* X, c. XXV.

<sup>4</sup> *Panég.* IX, c. VIII.



sent se porter secours. Le matin, il apparut que le massacre avait été impitoyable, le préfet du prétoire était tué<sup>1</sup>.

Le vainqueur se reporta sur Vérone, fit prisonnière sa garnison démoralisée et la chargea de fers comme il avait fait de celle de Milan.

Le nord de l'Italie était conquis; Aquilée se rendit, la Vénétie se soumit<sup>2</sup>. Mais on ne pouvait pas dire alors, comme Napoléon, que l'Italie se conquiert dans le nord. Il fallait compter avec Rome. Annibal avait commencé à connaître la fortune adverse à Capoue, et, peu avant Constantin, Sévère II et Galère avaient vu leurs armées se dérober devant la Ville Éternelle, aussi forte de son prestige que des deux enceintes de murailles qui la protégeaient.

Constantin s'était, en chaque occasion, comporté comme les plus grands capitaines de tous les temps, mais sa petite armée avait, sans aucun doute, été réduite par des combats acharnés.

Il aurait pu s'installer dans le nord de l'Italie et attendre des renforts; il préféra marcher sur Rome<sup>3</sup>.

Cette campagne se termina ainsi par une merveille d'imprudence. Prendre d'assaut, avec une petite armée de 30.000 hommes, une ville comme Rome, défendue par les récentes murailles d'Aurélien et par une garnison de plus de cent mille

<sup>1</sup> *Panég.* X, c. xxvi.

<sup>2</sup> *Panég.* X, c. xxvii.

<sup>3</sup> ZOSIME, *Hist.* II, 16.





1. Sarcophage montrant le monogramme constantinien.
2. L'arc de triomphe avec ses ornements et la dédicace.
3. Le bas-relief représentant la bataille du Pont Milvius.



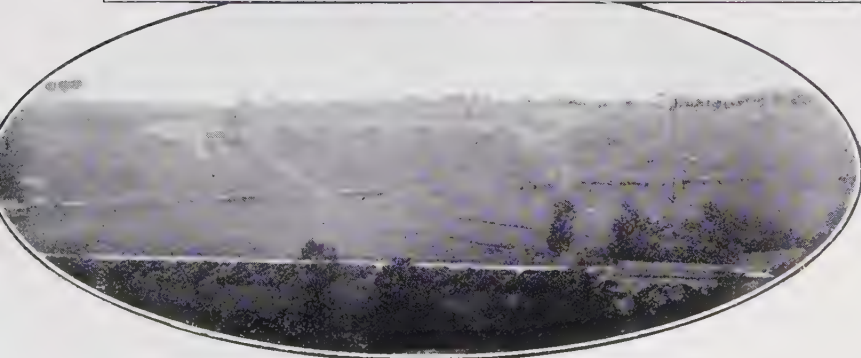
1



2



3



4

1. Collines traversées par la *Prima Porta*.
2. Le Tibre avant le Pont Milvius.
3. Les méandres du Tibre.
4. La *Via Flaminia* et les collines le long du Tibre.





hommes, abondamment pourvue de toutes les provisions nécessaires pendant un siège prolongé, ou subsister dans une campagne déserte et sans ressources, et faire le siège d'une grande ville avec des troupes minimales, tel fut le plan de Constantin, plan incompréhensible si l'on ne tient pas compte de ce qu'il avait confiance dans le Dieu qui venait de se révéler à lui comme son protecteur.

Constantin marcha en effet sur Rome, en traversant la Vénétie, les Romagnes, l'Ombrie et l'Etrurie. Modène et d'autres villes s'étaient soumises spontanément à lui <sup>1</sup>.

En suivant la voie Flaminienne, le vainqueur arrivait devant la ville le plus rapidement possible, mais il l'abordait du côté où elle était imprenable <sup>2</sup>. Lactance nous dit que Constantin était prêt à tout événement <sup>3</sup>, et bien qu'on ait interprété autrement cette affirmation, il semble que ces mots veulent dire, étant donné les convictions de Lactance, que le héros attendait un signe révélateur, pour se décider lui-même à attaquer.

L'événement ne se fit pas attendre. Il y a tout lieu d'admettre, avec les savants et les officiers italiens qui ont poursuivi sur place l'explication de la bataille du Pont Milvius, d'octobre 312, que Constantin s'arrêta sur une hauteur occupée au-

<sup>1</sup> *Panég.* X, c. XXVIII.

<sup>2</sup> DE BROGLIE, *L'Eglise et l'Empire Romain au IV<sup>e</sup> siècle*, t. I, p. 226. Les invasions barbares pénétrèrent par là, mais quand il n'y eut plus d'armée pour défendre la ville.

<sup>3</sup> LACTANCE, *D. M. P.*, XLIV. *Ad utrumque paratus.*

jourd'hui par le château de Mal-Borghetto<sup>1</sup>. Cette colline représente un point stratégique important parce qu'elle met en rapports la Via Flaminia et la Tiberina avec la Via Clodia et la Via Cassia<sup>2</sup>. Un bas-relief de l'arc de Constantin à Rome représente la chute des soldats de Maxence dans le Tibre, tandis que leurs ennemis occupent le Pont Milvius<sup>3</sup>; ce sont les soldats de Constantin. Pour parvenir au pont, ils ont dû suivre la Via Cassia qui tourne le champ de bataille et s'éloigne d'abord du fleuve à l'ouest, tandis que c'est le long de la Via Flaminia et du Tibre que s'est livrée la grande bataille.

Il est donc permis de croire que Constantin s'est arrêté avec sa petite armée au point de jonction des routes sus-indiquées.

Cependant, des événements non moins surprenants que ceux qui viennent d'être décrits se produisaient à Rome depuis quelques jours.

Tous les représentants du paganisme, ignorant que l'empereur, adorateur du soleil, était devenu le soldat du Christ, complotaient contre Maxence. Celui-ci, bien que détesté des Romains pour avoir

<sup>1</sup> Je profite de l'occasion pour remercier Mgr Biasiotti qui m'a conduit sur le terrain de la bataille et exprimer mes regrets de la perte de Marucchi. — Voir BIASIOTTI, *La Battaglia di Constantini a Saxa Rubra*. Rome, 28 octobre 1912 et GROSSI GONDI (même sujet dans *Littere Constantiniane*), travaux qui ont justifié ces conclusions.

<sup>2</sup> On trouve une carte de la bataille dans les brochures indiquées; la carte de l'Etat-Major italien fournit les détails topographiques du champ de bataille.

<sup>3</sup> *Bolletino di Archeologia Cristiana*, n° du xvi<sup>e</sup> centenaire Constantinien, Rome, 1913, MONACI, *Campagne de Constantin en Italie*, et planche 2.

pillé la ville, avait tout intérêt à se laisser assiéger. C'est ce que craignait Constantin. L'enceinte construite récemment par Aurélien présentait une défense formidable, et derrière ces murs une immense armée occupait le Champ-de-Mars, rempli alors de grands monuments qui constituaient autant de forteresses. Cette plaine elle-même était adossée aux anciennes murailles de Servius Tullius, du côté du Capitole <sup>1</sup>.

Maxence avait cru prendre une bonne disposition en faisant construire un pont de bois, parallèle au Pont Milvius. Les deux ponts étaient situés dans le même coude du Tibre perpendiculaire au cours du fleuve. Ils faisaient ainsi face aux positions qu'occupa successivement Constantin, à Mal-Borghetto et aux Roches rouges <sup>2</sup>. Le tyran de Rome avait pris la précaution de ne réunir les deux moitiés du pont supplémentaire, jeté sur le Tibre, que par un appareil de chevilles de fer faciles à démonter <sup>3</sup>, afin que, lorsque son armée serait sortie de Rome, il put faire rompre le pont et rester en sûreté dans la ville <sup>4</sup>. Mais Constantin arrivait à l'heure néfaste. Maxence qui, depuis le 26 octobre, avait perdu le contact avec le peuple, en quittant son palais pour se cacher dans une maison privée avec sa femme et un jeune fils <sup>5</sup>, ne

<sup>1</sup> Voir le plan de la Rome Impériale de cette époque par M. BIGOT.

<sup>2</sup> MONACI, *La Battaglia a Saxa Rubra*, in *Dissertazioni della Pont. Acad. Romana di Archeol.*, série II, tome VIII, p. III.

<sup>3</sup> ZOSIME, *Hist.*, II, 16.

<sup>4</sup> *Panég.*, X, c. XXVII.

<sup>5</sup> Ce jeune fils n'était pas Romulus déjà mort, dont le temple fut détourné de son but et attribué à Constantin par le Sénat. — *Panég.* IX, c. XVI et X, c. XVIII.

put se dérober plus longtemps à la vindicte publique. Le sixième anniversaire de son élévation à l'Empire (*dies natalis*) devait être célébré le 28 octobre 312<sup>1</sup>. Porté au pouvoir par le peuple, il ne pouvait lui refuser ses jeux ni manquer d'y assister. Il devait recueillir ses acclamations et les vœux publics. Il ne s'attendait pas à ce que Constantin fût aux portes de Rome ce jour-là. Ce dernier, plein d'espérance, ne songeait plus qu'à provoquer la bataille. Mais comment le faire ? Allait-il s'engager dans le long corridor qui, sur une longueur de six milles romains, s'étend entre le Tibre et la chaîne des collines parallèles, pour arriver au coude du Tibre sur lequel était établi le Pont Milvius ? C'était courir à un échec. D'autre part, s'il différait le combat, son armée manquerait bientôt de vivres, dans ce pays désert et fiévreux. Aussi, quel ne dut pas être son étonnement, bientôt suivi de ses ordres à ses soldats, quand il vit que l'armée de Maxence franchissait les ponts et s'allongeait le long du Tibre<sup>2</sup> ?

Que s'était-il passé ? Celui qui tenait Rome sous le régime de la terreur en avait été chassé par la voix du peuple et les oracles religieux du Sénat. A peine avait-il été aperçu dans la loge impériale, au Cirque, que le peuple l'avait sifflé et lui avait crié : « Constantin est-il donc invincible ? » Éperdu, il appelait les Sénateurs pour qu'ils consultent les livres Sibyllins. Il lui fut répondu que

<sup>1</sup> C. I. L., I, p. 352 et VIII, n° 9, p. 356 : Calendrier de Philocalus. — *Numism. Constant.*, I, p. LXXXV ; médailles frappées à cette occasion.

<sup>2</sup> AURELIUS VICTOR, *De Cæsaribus*, 40.

l'ennemi de Rome devait périr<sup>1</sup>, réponse ambiguë et terrible. Craindrait-il d'être l'ennemi de Rome?

Les entrailles des victimes consultées depuis plusieurs jours avaient retardé sa sortie par leurs réponses défavorables, et maintenant le peuple, le Sénat et les Livres sacrés le perdaient en lui faisant un devoir d'attaquer. Il était trop tard pour que son armée pût se déployer dans la campagne ouverte où elle eût écrasé l'ennemi, en raison de sa supériorité numérique.

Aurélius Victor, qui fut préfet de Rome quarante ans plus tard, dit que l'armée de Maxence ne put pas dépasser les Roches-Rouges (*Saxa Rubra*) situées à environ neuf milles de Rome et à six ou sept (environ 3 lieues) du Pont Milvius<sup>2</sup>. Ces rochers célèbres étaient traversés par un défilé (*Prima Porta*). A leur droite et à leur gauche s'étendaient de petites plaines où pouvait se déployer la cavalerie<sup>3</sup>. Celle de droite était comprise dans un coude du Tibre, celle de gauche entourée de collines. Constantin, qui s'était avancé jusque-là, arrêta son adversaire au niveau des Roches-Rouges. En tête de l'armée de Maxence se trouvaient ses meilleures troupes, formées de ces prétoriens qui, ayant participé à tous ses crimes, ne pouvaient que mourir avec lui. Mais derrière eux venaient des réserves Italiennes et Africaines qui ne tenaient pas à se sacrifier au tyran<sup>4</sup>.

<sup>1</sup> LACTANCE, *D. M. P.*, XLIV.

<sup>2</sup> AURELIUS VICTOR, *De Cæsaribus*, 40.

<sup>3</sup> ZOSIME, II, 16, *in campo qui et late patet et equitationi est opportunus*, en regardant la carte.

<sup>4</sup> *Panég.*, IX, c. XVII.



L'armée, qui formait un long ruban, n'aurait pu se déployer qu'au delà des défilés des Roches-Rouges et dans une vaste plaine<sup>1</sup>.

Constantin fondit sur l'avant-garde avec sa cavalerie. Lui-même couvert d'armures éclatantes, cuirasse et bouclier d'or, casque couronné d'aigrettes et de pierreries, frappait ses ennemis de sa lance<sup>2</sup>. Il n'avait pris aucune précaution pour n'être pas reconnu; il semble avoir, dans toutes ses campagnes, compté sur sa présence pour démoraliser l'ennemi. Mais il avait pris soin d'envoyer par la Via Cassia, avant d'engager la bataille, un fort détachement s'emparer des ponts<sup>3</sup>, et d'autres occuper les collines parallèles au Tibre.

L'attaque du côté des ponts ne dut avoir lieu que lorsque toute l'armée de Maxence fut sortie. Celui-ci, obligé de quitter Rome, car ses prétoriens n'y étaient plus et le peuple l'eût massacré au premier échec, avait franchi les ponts avec son arrière-garde. Alors la tête et la queue de son armée en devinrent les ailes<sup>4</sup>, et le centre ne put rien faire, parce qu'il avait devant lui des collines rocheuses, occupées par les soldats de Constantin. Lorsque les prétoriens, qui se faisaient tuer sur place, eurent succombé sous les coups de l'ennemi<sup>5</sup>, le centre de l'armée de Maxence fut pris de panique et recula en désor-

<sup>1</sup> ZOSIME, *Hist.* II, 16.

<sup>2</sup> *Panég.*, X, c. XXVII et XXXIII.

<sup>3</sup> MONACI, *op. laud.*, *Acad. Pont.*, t. VIII.

<sup>4</sup> *Panég.*, X, c. XXVIII.

<sup>5</sup> *Panég.*, IX, c. 17.

dre vers les ponts. La poussée même de cette masse vers le coude du Tibre devait la jeter dans le fleuve. Et, pour comble de malheur, le Pont Milvius étant occupé par les troupes de Constantin, celui de bois, surchargé de fuyards, se rompit en son milieu, comme il avait été prévu, pour d'autres circonstances.

Maxence fut précipité dans le fleuve <sup>1</sup>. On le retrouva en aval, dans un coude du Tibre, sur un tas de cadavres.

La guerre était finie en un jour, et tout l'Occident conquis, grâce à l'ensemble de prodiges qui avaient accompagné l'arrivée de Constantin et dont celui-ci avait profité avec l'habileté d'un grand capitaine, mais aussi avec la foi assurée d'un néophyte qui triomphait par la Croix et le Signe du Christ.

On se rappelle l'admirable fresque dessinée par Raphaël et peinte par Jules Romain, pour les Stances du Vatican.

C'est bien ainsi que le génie de la peinture peut représenter la mêlée des chevaux et des hommes et la chute des vaincus dans le fleuve, tandis que les Anges apportent la victoire en volant au-dessus des nouveaux étendards chrétiens.

Cette belle composition doit être considérée du point de vue purement artistique, car elle n'est pas conforme à la réalité historique. Constantin, que l'on voit au premier plan, terrassant ses ennemis, combattait probablement à l'autre extrémité de la plaine aux lieux où la nécessité d'écraser les pré-

<sup>1</sup> *Panég.*, IX, c. 17, et EUSÈBE, *Hist. Ecclés.*, IX, 6, 8.

toriens et de refouler l'armée de Maxence appelait sa présence à la tête de sa cavalerie. Quant aux étendards chrétiens, ils n'étaient peut-être représentés que par la Croix <sup>1</sup>; peut-être aussi par un étendard en forme de croix, mais cet étendard ne pouvait porter, ni le monogramme Constantinien qui ne fut inauguré qu'en 317, ni les images des Césars, fils de Constantin, lesquels ne furent élevés à ce rang impérial qu'à la même date. Ces attributs du *Labarum* <sup>2</sup> manquaient encore. Ils en firent le drapeau de la nouvelle dynastie chrétienne, ce qui lui donna un grand lustre <sup>3</sup>. Le *Labarum* fut d'abord l'expression du triomphe officiel de l'empereur catholique d'Occident. Mais tout l'Orient chrétien, même schismatique, s'en recommanda, parce qu'il avait été le drapeau de la dynastie Constantinienne, laquelle avait ouvert la voie à toutes les autres. C'est pourquoi il ne fut pas seulement le drapeau de Byzance, mais aussi celui d'autres empires comme celui des Bulgares. Mais il avait été, sous Constantin, l'expression du triomphe du catholicisme, et lui avait conquis l'Orient. Conservé à Constantinople, comme le Palladium de la monarchie, il prit plus tard une grande importance

<sup>1</sup> Cette opinion pouvant étonner quelques savants dans la pensée desquels la présence du *Labarum*, à la prise de Rome, est une tradition obligatoire, je puis dire que le Saint-Père Pie X l'avait exprimée lui-même.

<sup>2</sup> J. MAURICE, *Bulletin des Ant. de France*, 31 décembre 1904, p. 212. — *Num. Const.* t. II, p. 509.

<sup>3</sup> J. MAURICE, *Bulletin des Ant. de France*, 31 décembre 1913. Le continuateur disposa les chapitres et les transposa peut-être parfois de bonne foi car il dut compléter ce qui manquait et mettre des chevilles.

politique, parce qu'il avait été, à l'origine, le drapeau de la première dynastie chrétienne.

Il n'y a rien dans cette reconstitution des faits historiques qui porte atteinte à la réputation de sincérité du grand historien ecclésiastique que fut Eusèbe. Sans doute il inclina vers l'Arianisme, mais ce ne fut pas par sa faute que la *Vie de Constantin*, qui n'était pas achevée lorsqu'il mourut, fut retouchée par un continuateur arien, vers 348, sous le règne de Constance II, prince arien <sup>1</sup>, héritier de Constantin-le-Grand. C'était alors l'intérêt du prince régnant, en Orient, de dissimuler la conquête de Constantinople par le drapeau de l'empereur catholique d'Occident, en 324.

Le drapeau qui était conservé à Constantinople devint ainsi l'expression de la suprématie byzantine.

Mais la conquête de Rome par la Croix jusqu'alors méprisée, et le signe du Christ attribué à l'armée, comme emblème légionnaire, eurent une signification plus haute <sup>2</sup>. La victoire remportée sous de tels auspices indiquait le triomphe de l'Eglise et fut l'origine de l'art triomphal chrétien <sup>3</sup>. La Croix et le monogramme étaient devenus des signes de victoire.

La faute commise par Maxence, en sortant de

<sup>1</sup> SOCRATE, *Hist. Ecclés.*, I, 2. — NICÉPHORE, *Hist. Ecclés.*, VII, 29. On vit le *Labarum* à Constantinople jusqu'au IX<sup>e</sup> siècle.

<sup>2</sup> Les papes Sixte V et Pie V ont dit de Constantin qu'il fut *per Crucem Victor* et Pie X a souscrit à ce jugement.

<sup>3</sup> Louis BRÉHIER, *L'art chrétien*, Paris, 1918, pp. 7, 72, 76, 81, 97, 246, 250.

Rome, eut d'immenses conséquences. Constantin, s'il avait dû et pu prendre la ville d'assaut, aurait eu sa mémoire entachée de massacre romain, comme celle de Sylla. Mais le tyran avait fait sortir son armée du territoire sacré et l'avait suivie. Dès lors il était devenu l'ennemi de Rome dont parlait le Sénat, et Constantin se présentait en libérateur de la ville. Il prenait tous ces beaux noms que l'antiquité romaine se plaisait à attribuer à ses grands généraux : Fondateur du repos, Restaurateur de la République, de la Ville et de la Liberté, et bientôt Libérateur du monde romain. Les Victoires joyeuses l'accompagnaient <sup>1</sup>, aussi lorsque celui dont on célébrait la vertu <sup>2</sup> fit son entrée à Rome le lendemain, 29 octobre <sup>3</sup>, le Sénat venu au-devant de lui précéda volontairement son char, au lieu des vaincus qui se trouvaient ordinairement à cette place. La foule encombra les rues et, jusque sur les toits des maisons, poussa des acclamations joyeuses <sup>4</sup>. Rome sortait d'une terrible tyrannie. Il se produisit alors une scène qui montre combien la cruauté antique se rapprochait des horreurs de nos révolutions. La tête de Maxence fut promenée à travers la ville au bout d'une pique, et le peuple accabla de ses quolibets le porteur de la tête, comme s'il en eût été le représentant <sup>5</sup>.

<sup>1</sup> *Numism. Constant.*, I, p. 215, 287 ; t. II, p. 245. Ce sont les légendes inscrites sur les monnaies.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 204.

<sup>3</sup> *C. I. L.*, I, p. 397 et 405.

<sup>4</sup> *Panég.*, X, c. xxxi et IX, ch. xix.

<sup>5</sup> *Panég.*, IX, c. xviii.



Constantin avait la fière tenue de l'Imperator qui lui était habituelle, et le peuple l'acclamait.

Il se laissa, suivant la coutume des triomphes, décerner des statues héroïques<sup>1</sup>, mais tandis que le Sénat croyait les dédier à sa divinité<sup>2</sup>, de même que le temple du jeune Romulus, fils de Maxence, mort avant la guerre, Constantin proclama sa foi dans la Croix<sup>3</sup>.

Il refusa de laisser célébrer aucune cérémonie païenne dans le temple qui lui était consacré. Il abolit les actes de Maxence<sup>4</sup>, punit de mort les délateurs<sup>5</sup>, et fit restituer leurs biens à ceux qui en avaient été dépouillés par le tyran<sup>6</sup>.

La joie l'emportait sur tout autre sentiment, dans la Ville et dans l'Empire.

Le vainqueur donna de grandes fêtes au peuple de Rome<sup>7</sup>.

L'Afrique principalement, dépouillée par Maxence, fêta le nouveau règne. La ville de Cirta, en Numidie (Constantine), prit le nom de l'empereur qu'elle a gardé<sup>8</sup>. Un temple y fut élevé à la famille du vainqueur (*Gens Flavia*). On n'y devait jamais célébrer de sacrifices païens.

<sup>1</sup> *Dion*, 60, 23. — *Valère Maxime*, 3, 11.

<sup>2</sup> *Panég.*, IX, c. xxv. — SCHULZE, *Die römische Bildsäule mit dem Kreuze* ; *Zeitschrift für Kirchengeschichte* Gotha, 1885, p. 343.

<sup>3</sup> EUSÈBE, *Hist. Ecclés.*, IX, 9 à 12 ; et X, 4, 16. Sermon de la dédicace de Tyr en 316.

<sup>4</sup> *Code Théodosien*, XV, 14 (1, 2, 4).

<sup>5</sup> *Id.*, X, 8, 1.

<sup>6</sup> *Id.*, X, 8, 1.

<sup>7</sup> *Panég.*, IX, c. 19, discours prononcé en 313.

<sup>8</sup> La Ville de Constantine a élevé récemment une statue à son Héros éponyme.



## CHAPITRE III

### L'Edit de Milan.

---

Pour comprendre ce qui va suivre, il faut se rendre compte de la situation des chrétiens dans l'Empire romain. On doit la juger selon l'esprit du Droit romain, sous le Haut-Empire et en particulier au III<sup>e</sup> siècle.

On se rappelle le cas de saint Paul, qui dut être envoyé à Rome, pour y être jugé, parce qu'il était citoyen romain. Au III<sup>e</sup> siècle, la diffusion du droit de Cité romaine avait rendu impossible la centralisation de la Justice criminelle à Rome. Les empereurs avaient délégué à leurs juges provinciaux le droit de vie ou de mort, *Jus gladii*, sur les citoyens romains <sup>1</sup>. Certains très hauts fonctionnaires et officiers échappaient seuls à cette procédure <sup>2</sup>.

Aussi lorsque le fonctionnaire de l'empereur, le gouverneur de province, instruisait une cause, il

<sup>1</sup> ULPPIEN, *Digeste*, I, 18 ; 6, 8.

<sup>2</sup> *Digeste*, 48, 19 ; 27, I, 2.

le faisait au nom de l'Empereur ; c'était l'instruction, la *Cognitio*, impériale à laquelle il procédait. Mais lorsque l'Empereur avait fixé par un rescrit à ses fonctionnaires la procédure et la pénalité pour certains crimes, il ne restait qu'à appliquer ses décisions : c'était la toute-puissance de l'Empereur qui s'exerçait. Il en était ainsi dans le Conseil de l'Empereur, lorsque celui-ci décidait seul <sup>1</sup>. Il envoyait de même à ses fonctionnaires de province tels ordres qu'il lui plaisait de leur donner. Néanmoins certains juges provinciaux se montrèrent inflexibles dans l'application de ses ordres, tandis que d'autres cherchèrent à éviter les dénonciations contre les chrétiens et l'application des peines <sup>2</sup>. Ces derniers étaient parfois peu aidés par les chrétiens qui craignaient les compromis et se présentaient d'eux-mêmes au glaive du bourreau.

Deux conséquences de ces devoirs et pouvoirs des juges sont nécessaires à indiquer pour que le lecteur puisse apprécier la portée de l'Édit de Milan dont il va être question.

La première est qu'il n'était pas nécessaire, pour que les chrétiens fussent dégradés, soumis à la torture comme les esclaves, mis à mort, livrés aux bêtes, aux ongles de fer ou brûlés vifs ; qu'ils fussent, comme on l'a dit, condamnés pour crime de lèse-majesté. Leur nom de chrétiens était un crime du moment que l'Empereur en décidait

<sup>1</sup> MOMMSEN, *Droit Public*. Traduction française, t. VI, p. 254.

<sup>2</sup> Mgr Pierre BATIFFOL, *La Paix Constantinienne et le Catholicisme*, Paris, 1914, p. 49, sur la persécution de Dèce.

ainsi pour le salut de l'État et de la religion romaine menacée <sup>1</sup>. Il pourrait en être de même de nos jours si l'athéisme officiel était rendu obligatoire. Mais il arriva aussi fréquemment que les chrétiens refusèrent de rendre un culte à la divison impériale. Dans ce cas, il y avait crime de lèse-majesté <sup>2</sup>, et l'extension du culte impérial au III<sup>e</sup> siècle, son utilisation, dans la persécution des chrétiens, au début du IV<sup>e</sup>, firent que le crime de lèse-majesté devint alors le cas le plus ordinaire.

C'était en raison du pouvoir absolu de l'empereur et de la divinité impériale, que les chrétiens ne pouvaient s'abriter sous aucune législation. Ils n'avaient pas à proprement parler d'état-civil, et les Edits de tolérance ne leur en donnaient pas lorsqu'ils supprimaient momentanément l'application des pénalités. Il n'est pas possible d'étudier au cours de ce récit ces Edits. Observons seulement que celui d'Alexandre Sévère a trompé beaucoup d'excellents auteurs, parce qu'il semblait attribuer aux chrétiens le privilège du Droit commun. En réalité, cet empereur n'avait fait qu'établir, comme Caracalla, dans l'Empire, des classes sociales superposées dont faisaient partie les chrétiens comme les autres. Mais s'ils étaient ainsi reconnus existants pour l'acquittement des impôts, ils ne l'étaient pas au titre de chrétiens auxquels on aurait garanti la liberté religieuse.

Dès lors, les mêmes accusations pouvaient tou-

<sup>1</sup> Edm. LE BLANT, *Les Persécuteurs et les Martyrs aux premiers siècles de notre ère*, Paris, 1893.

<sup>2</sup> TERTULLIEN, *Ad Nationes*, 13 ; *Apol.*, I.



## CONSTANTIN-LE-GRAND

jours retomber sur eux. C'est ce dont les préserva pour la première fois l'Edit de Milan. Ce fut donc une ère nouvelle, celle de la Liberté, qui s'ouvrit pour les chrétiens <sup>1</sup>.

Ainsi, deux empereurs se rencontrèrent à Milan ; l'un d'eux, Licinius, était païen ; l'autre, Constantin, tout récemment converti, passait encore, aux regards de beaucoup, pour un adorateur du soleil. Ils devaient conférer des affaires de l'Etat, mais en réalité Constantin exigeait de son collègue la reconnaissance des chrétiens. Les lettres adressées aux gouverneurs de provinces, et par lesquelles nous connaissons la teneur des décisions impériales prises à Milan, diffèrent suivant qu'elles sont de Constantin ou de Licinius <sup>2</sup>. Les premières présentent un préambule que l'histoire d'Eusèbe nous a seule conservé. Dans ce préambule, l'empereur affirme que la liberté religieuse accordée aux chrétiens n'a pu leur être profitable, jusqu'alors, parce qu'on y a apporté des restrictions qui leur rendaient difficiles la pratique de leur culte et l'usage de cette liberté <sup>3</sup>.

C'est la condamnation des Edits de tolérance, prononcée par Constantin.

Licinius ne voulut pas s'y associer. Il aspirait à régner sur tout l'Orient, où s'était continuée hypocritement la persécution des chrétiens.

<sup>1</sup> Voir CHÉNON, *Les conséquences juridiques de l'Edit de Milan*, dans *Nouvelle Revue historique de Droit français et étranger*, Paris 1914.

<sup>2</sup> J. MAURICE, *Bulletin des Antiquaires de France*. Séance du 10 décembre 1912.

<sup>3</sup> EUSÈBE, *Hist. Ecclés.*, X, chap. v, 2 à 4 ; traduction GRAPPIN, Paris, Picard, 1913.

Il allait s'emparer des États de Maximin Daza.

Il ne fallait pas que cette profession de foi lui nuisît. Il voulait bien créer un état de choses nouveau, mais non critiquer l'ancien auquel il désirait au contraire avoir l'air de se rattacher. De là, la suppression du préambule dans l'Edit copié par Lactance à Nicodémie dans les États de l'empereur d'Orient <sup>1</sup>.

Les deux empereurs légifèrent ensemble dans le reste de l'Edit, et les bases de la liberté religieuse qu'ils établissent sont encore utiles à considérer après seize siècles. L'existence des communautés chrétiennes, que constituent les églises, est reconnue <sup>2</sup>. Elles existaient auparavant ; le pouvoir le savait bien, mais il les a dépouillées <sup>3</sup>, et les empereurs leur restituent gratuitement leurs biens, c'est-à-dire les églises, comme bâtiments, le mobilier sacré, les maisons qui servent au culte ou aux réunions, leurs jardins, leurs cimetières, leurs propriétés diverses <sup>4</sup>. Les églises acquièrent un Droit corporatif qu'elles n'ont jamais eu <sup>5</sup>.

Mais il n'y a pas que les Communautés ; il y a les chrétiens. De ceux-là, il est nettement dit que si la liberté religieuse est accordée à toutes les

<sup>1</sup> LACTANCE, *De Mort. Pers.*, CXLVIII dans *Corpus Scriptorum Latinorum*. Vienne, 1893, édité par Brandt.

<sup>2</sup> *Ibid.*, 7 et 8.

<sup>3</sup> CHÉNON, *op. cit.*, p. 5.

<sup>4</sup> LACTANCE, *ibid.*, XLVIII, 8 et 9. — CHÉNON, *ibid.* — *Liber Pontificalis*, édition Duchesne, t. I, p. 182. — *Quod fiscus occupaverat tempore persecutionis*.

<sup>5</sup> CHÉNON, *op. laud.*, p. 4.

croyances, c'est par égard pour les chrétiens <sup>1</sup>. On remarquera que c'était une bien sage précaution. Constantin, inspiré par l'Eglise, devançait les temps ; on ne pourra plus persécuter les chrétiens sans renier la liberté religieuse, proclamée à une époque où il existait plusieurs religions de fait. Chacune a droit, de par l'Edit de Milan, à la manifestation de sa foi, *religio*, et à la pratique de son culte, *observantia* <sup>2</sup> ; mais il faut remarquer qu'il s'agit particulièrement des religions païenne et chrétienne. La liberté religieuse des chrétiens doit être absolue et fondée en droit, afin qu'ils ne puissent plus être inquiétés ou molestés, à l'avenir, comme ils l'ont été jusqu'alors. L'attention des gouverneurs de provinces est attirée sur ce point <sup>3</sup>. Et pour que le nom de chrétien ne puisse plus être incriminé à l'avenir, l'Edit désigne maintes fois les chrétiens par la seule qualité de leur nom <sup>4</sup>. D'ailleurs, dans ses lettres contemporaines de l'Edit, Constantin reconnaît l'existence d'une puissance morale dans l'Empire. C'est celle de l'Eglise catholique universelle des chrétiens dont font partie les églises <sup>5</sup>, et il écrit à son chef, l'évêque de Rome, des lettres empreintes d'un respect filial <sup>6</sup>.

Une occasion se présentait pour lui de manifester ses sentiments envers l'Eglise.

<sup>1</sup> LACTANCE, XLVIII, 25.

<sup>2</sup> *Ibid.*, 2. — Code Théod., liv. XVI, tit. v, 12 à 16.

<sup>3</sup> LACTANCE, *Ibid.*, 5.

<sup>4</sup> LACTANCE, CXLVIII, 4 ; *super christianorum nomine*. La liberté religieuse est accordée pour la Paix du siècle (*pro quiete temporis*), *Ibid.*, 6.

<sup>5</sup> EUSÈBE, *Hist. Ecclés.*, X, v, de 15 à 18. — CHÉNON, *ibid.*

<sup>6</sup> EUSÈBE, *ibid.*, X, v, de 15 à 21. *Lettre au pape Miltiade*.

Le schisme des Donatistes dont l'histoire a été écrite par d'excellents auteurs <sup>1</sup>, dans ces derniers temps, désolait alors l'Afrique. Constantin écrivit au proconsul d'Afrique et au Pape Miltiade des lettres qui prouvent qu'il n'entendait accorder ses faveurs qu'au clergé catholique. Dans l'une d'elles, il accorda l'immunité des charges personnelles aux seuls clercs de l'Eglise catholique <sup>2</sup>. C'était une grande faveur, dont on n'a peut-être pas bien compris le caractère, car l'empereur faisait ainsi du clergé catholique seul, un ordre privilégié dans l'Empire. On verra plus loin l'importance de cette réforme sociale dans l'organisation du monde romain sur un plan nouveau. Un rescrit impérial étendait bientôt ces privilèges au clergé catholique des provinces autres que l'Afrique <sup>3</sup>. Les Donatistes, au contraire, ne pouvaient se recommander que du droit commun.

Mais ici se pose un problème peu approfondi et dont l'importance domine celle de tous les autres : Quels furent les rapports de Constantin avec la Papauté, avec l'évêque de Rome ? Il ne s'agit pas d'une question de sentiment, mais d'un problème de Droit. Pour l'éclaircir, il faut se reporter à la théorie de la Cause, au sujet des donations de bienfaisance, de notre grand jurisconsulte Domat, du XVII<sup>e</sup> siècle, parce que ce dernier l'avait trouvée lui-même dans le Droit romain <sup>4</sup>. Ce Droit admet-

<sup>1</sup> *Histoire littéraire de l'Afrique chrétienne*, par Paul MONCEAUX, tomes V et VI.

<sup>2</sup> EUSÈBE, *Hist. Ecclés.*, X, 5.

<sup>3</sup> *Code Théodosien*, XVI, 2, 1 (313) et 7.

<sup>4</sup> DOMAT, *Les lois civiles*. Livre 1<sup>er</sup>, titre I, sect. 1 à 6.

tait que les donations de bienfaisance sont des actes bilatéraux.

Cette thèse que Napoléon I<sup>er</sup> ne comprit pas lorsqu'il rédigea son Code <sup>1</sup>, existait au moment où Constantin, vainqueur, comme soldat du Christ, se rapprocha de l'Eglise et de son chef visible, l'évêque de Rome.

Constantin offrit, en 312 ou 313, le palais de Latran à l'évêque de Rome, pour qu'il y reçût le Concile, et il en fit une propriété de l'Eglise, *domus Ecclesiae* <sup>2</sup>. Le Pape accepta. Nous verrons plus loin se multiplier les donations de Constantin. Etudions seulement le principe de celle-ci qui se passe entre Constantin et le Pape Miltiade <sup>3</sup>.

Cette donation établit une convention entre eux et un consentement mutuel.

Constantin qui donne, reconnaît par ce fait à l'Eglise, comme il l'a écrit par la suite, un rôle charitable, moral et religieux, considéré comme bienfaisant <sup>4</sup> ; nous dirions d'utilité publique, et à son chef, l'évêque de Rome, la direction de cette Eglise, sans quoi il ne leur donnerait rien. On connaît d'ailleurs par ses discours et ses lettres les motifs de ses donations.

Le Pape autorise la donation en l'acceptant.

<sup>1</sup> PLANIOL, *Droit Civil*, tome III, p. 723.

<sup>2</sup> Mgr DUCHESNE, *Histoire Anc. de l'Eglise*, t. II, p. 63.

<sup>3</sup> Constantin s'oppose à ce que ses agents reviennent ensuite sur ce fait de sa donation pour l'annuler.

<sup>4</sup> EUSÈBE, *Vit. Const.*, IV, 28.



Il ne s'agit donc pas d'un simple don, mais d'un contrat <sup>1</sup>. Et pourquoi l'évêque de Rome reconnaît-il à Constantin le droit de donner. C'est parce qu'il a confiance en l'empereur converti, devenu le bienfaiteur de l'Eglise et le protecteur du peuple chrétien. Ce fait nouveau résulte de la victoire du Pont Milvius remportée par la Croix, victoire qui permit au peuple catholique de Rome d'acclamer Constantin comme le serviteur de Dieu.

Il était nécessaire que le Pape <sup>2</sup> considérât les intentions du donateur comme fermes pour qu'il s'engageât dans un contrat avec lui. « Dans les donations, dit Domat, et dans les autres contrats où l'un seul fait et donne et où l'autre ne fait et ne donne rien, l'acceptation forme le contrat. » Et la théorie du savant Domat est fondée sur le Droit qui régissait l'empire romain à l'époque de Constantin.

Les évêques de Rome, Miltiade et Sylvestre, avaient donc confiance en Constantin, ils admettaient qu'ils pouvaient s'entendre avec lui sur le terrain de la réorganisation de l'Empire, laquelle se ferait selon l'Équité, mais aussi avec le respect

<sup>1</sup> ESMEIN, *Les contrats dans le très ancien Droit Français*, p. 31.

<sup>2</sup> J'emploie la dénomination de Pape qui exprime la suprématie du Siège apostolique, bien qu'elle ne fut pas d'usage courant au IV<sup>e</sup> siècle pour désigner le successeur de Pierre. Mgr BATIFFOL fait remonter l'emploi officiel du titre particulier au concile de Tolède (400) (*Bullet. Ant. de France*, 20 février 1924). Ce n'est d'ailleurs qu'une question d'origine de terminologie. L'autorité antérieure de l'évêque de Rome n'en est diminuée en aucune façon.

de la religion chrétienne et de l'indépendance de l'Eglise.

Il faut donc admettre que la confiance en Constantin et dans le rôle qu'il avait déjà assumé était le fait dominant ; car la réforme des Droits civil et public n'était pas encore accomplie et l'unité de foi n'existait pas dans l'Empire romain comme elle existera au Moyen Age <sup>1</sup>.

L'Eglise accepta une situation privilégiée dans l'Empire, garantie par le chef, devenu chrétien, de la première Maison ou famille romaine <sup>2</sup>. On peut y voir une preuve formelle de ce que la conversion de Constantin était un fait accompli totalement en 313.

L'Eglise pouvait avoir confiance en l'empereur chrétien.

Il reste à établir le droit qu'avait celui-ci de donner de ses biens privés.

Auguste avait identifié l'Etat avec le prince ; c'est pourquoi il n'y avait pas de distinction entre le trésor de l'Etat et le trésor du prince.

Ce que la France a appelé le domaine de la couronne n'existait pas pour l'empereur-dieu, assimilé à l'Etat et possédant tout ce que possédait l'Etat. Aussi, c'était simplement, du point de vue des finances et des impôts, que l'on distinguait un patrimoine privé de l'empereur. Ce patrimoine

<sup>1</sup> Voir sur les rapports de la Papauté et du pouvoir civil l'exposé de E. CHÉNON dans son bel ouvrage, *Le rôle social de l'Eglise*, Paris, 1921, p. 158 et suiv. Voir ma conclusion.

<sup>2</sup> Toute la création de la noblesse constantinienne part de ce fait admis comme principe constructeur qu'il existe une famille chrétienne de l'empereur s'étendant juridiquement à sa noblesse.

passait d'un prince à l'autre, le successeur fût-il parfaitement étranger au prédécesseur, parce qu'il appartenait au chef de l'Etat, à qui tout appartenait ; et non pas à un homme ni à une famille.

Ce fut au III<sup>e</sup> siècle, sous la dynastie orientale des Sévère, que fut créée l'administration du domaine privé de l'empereur <sup>1</sup>, en même temps que s'opérait la réforme du palais.

On distingua le trésor public et le trésor du prince, dès la fin du II<sup>e</sup> siècle, puis l'administration de ce dernier trésor fut créée sous Septime Sévère. Enfin une loi de Caracalla, en 214, distingua les procès relatifs au domaine fiscal du prince <sup>2</sup>. Lorsque Dioclétien créa des dynasties impériales, ces dynasties eurent leurs domaines, et Constantin hérita par son mariage, des biens de Maximien Hercule et de sa fille Fausta, seule héritière de son père après la défaite et la mort de Maxence. Constantin ne paraît pas avoir éprouvé de scrupules en recueillant ces immenses domaines, pas plus qu'il n'en aura en recouvrant ceux de Licinius et son trésor après la conquête de l'Orient. Cela tient à ce que l'empereur, s'il n'était plus dieu, était encore le maître du monde, *dominus*, et le dispensateur de ses biens matériels.

Mais s'il ne pouvait que légiférer sur les biens privés et publics, ces derniers appartenant à l'Etat, il disposait entièrement des biens du fisc qui constituaient sa fortune privée, *res privata*.

<sup>1</sup> Sous Pertinax.

<sup>2</sup> Code Justinien, VII, 49, 1.

Ce fut ainsi que la constitution du Domaine de la Couronne permit les donations de propriétés à la Papauté et aux églises, par Constantin <sup>1</sup>.

En conséquence de ces faits, les donations impériales faites aux églises, ou plutôt à leurs évêques ou au Pape, ont dû jouir du même régime juridique que les biens de l'Empereur, de la famille impériale et des rois alliés ou parents de Constantin <sup>2</sup>. Ce régime est encore mal connu et sera probablement toujours incomplètement connu.

Les faveurs de Constantin envers l'Eglise catholique ont été portées à leur plus haut degré, aussitôt après la prise de Rome <sup>3</sup>, ce qui est une sorte de témoignage de la conversion subite de l'Empereur.

La sympathie impériale fut plus grande sous Constantin que sous ses successeurs <sup>4</sup>, et sous Constantin néophyte que sous Constantin, à la fin de sa vie. Aussi les immunités dont jouirent les biens des églises semblent-elles avoir été également plus grandes qu'on ne l'a supposé. La dispense de l'impôt foncier peut en avoir fait partie <sup>5</sup>. Les impôts de la bourgeoisie n'étaient pas supportés par les biens des églises <sup>6</sup>. Le clergé, tout au moins le haut clergé, était considéré comme en marge, *vacans*, suivant l'expression du Code, de toutes les charges civiles. Et les biens des églises

<sup>1</sup> Code Théodosien, X, 1, 2, de Jure Fisci (319). *Liber Pontificalis*, I.

<sup>2</sup> Code Théodosien, XI, 1, 1. *Loi de Constance*, II.

<sup>3</sup> C'est ce qu'a bien voulu me faire remarquer M. Fournier.

<sup>4</sup> Code Théod., XVI, 2, 15 (320) et XI, 1, 1, (360).

<sup>5</sup> Code Théod., XI, 1, 1 et 33. Théodose a repris en 424 une partie des mesures de Constantin en faveur des églises.

<sup>6</sup> Code Théod., XI, XVI, de 1 à 5 (310 à 328).

jouissaient d'un véritable caractère d'extériorité dans l'Empire, comme ceux de l'empereur, et des princes alliés et de la famille impériale.

D'autre part, les évêques gouvernant les églises et celui de Rome, à leur tête, savaient qu'en acceptant la législation impériale, ils gardaient une suprématie morale dans l'Empire. Le clergé était un ordre privilégié et les évêques reçurent plus tard une juridiction purement morale mais sans appel <sup>1</sup>.

Les domaines que Constantin concéda aux églises à Rome, en Italie, et dans les provinces plus éloignées comme l'Afrique, leur furent attribués, non seulement avec tout ce qu'ils comportaient de biens mobiliers et immobiliers et de troupeaux, mais encore (ainsi que le Droit romain le comportait), avec les cultivateurs des domaines, les colons et les esclaves <sup>2</sup>. Et pour que les églises fussent rapidement à même de faire face à tous les frais nouveaux qu'entraînait l'immense développement du Christianisme et l'extension qui s'ensuivait de la charité <sup>3</sup>, Constantin permit, par un Edit adressé au peuple romain, en 321, à chacun, de disposer de ses biens, par testament en faveur de l'une des églises ou communautés de la très sainte religion catholique <sup>4</sup>.

<sup>1</sup> Par les constitutions dites de Sirmond, voir MARTROYE, *Saint Augustin et la juridiction ecclésiastique* (*Mémoires des Antiquaires de France*, Paris, 1911).

<sup>2</sup> Mgr DUCHESNE, le *Liber Pontificalis*, sur Sylvestre, — et *Hist. Ancienne de l'Eglise*, t. II, p. 64.

<sup>3</sup> ZOSOMÈNE, *Hist. Ecclés.*, V, 5.

<sup>4</sup> *Code Théodosien*, XV, 2, 4 ; à comparer à EUSÈBE, *Hist. Ecclés.*, X, 8. Ce sont les termes qu'il emploie.





## CHAPITRE IV

### La Monarchie Chrétienne.

---

Deux courants distincts de politiques et de croyances se sont dessinés, à partir de l'Edit de Milan, dans les actes officiels, les Constitutions de l'Empire et les actes privés de l'Empereur <sup>1</sup>. Quand on considère certains de ces documents, on en conclut que l'Empire est devenu chrétien, tandis que si l'on en étudie d'autres, on a conscience de se trouver en face d'une organisation païenne. Parfois, l'Empire semble en même temps païen et chrétien.

J'ai longtemps cherché le sens de cette énigme, et je crois l'avoir trouvé.

Il y eut, à partir de Constantin, une monarchie nouvelle et chrétienne dans un empire païen.

Une comparaison fera saisir cet état de choses : Charlemagne, héritier de Constantin, dans l'ordre de la civilisation, fut roi des Français et empereur

<sup>1</sup> Voir : MOMMSEN, *Codicis Theodosiani libri*, XVI, Berlin, 1905. — O. SEECK, *Die Zeitfolge der Gesetze Constantins*, *Zeitschrift f. Rechtsgeschichte*, t. X, p. 77 à 251. — Jules MAURICE, *Numismatique Constantinienne*, Paris, 1908, 1911, 1912.

des Romains <sup>1</sup>, lorsqu'il eut reçu, suivant les Annales Royales, la bannière de la Ville de Rome <sup>2</sup>. Il y eut alors un royaume dans un empire.

Mais une difficulté plus grande est d'expliquer qu'à l'époque de Constantin, le roi nouveau, chez lui, fut chrétien et l'empereur païen. Car c'est à lui que remonte l'origine du Basileus ou roi chrétien, dont le type vrai ne fut pas particulier, ni même réalisé à Byzance. De sorte que si l'on supposait un roi très chrétien de France, gouvernant un immense empire musulman, on aurait une image plus approchante de la position politique de Constantin après sa conversion. Approchante, mais non pareille, car cet empire romain païen, duquel Constantin allait se détacher comme monarque chrétien, était le berceau de sa famille.

L'empire avait des droits anciens sur l'empereur.

Il était impossible à Constantin de renier les grands souvenirs connus de tous ses sujets; le passé de sa famille où le culte du Soleil dominait depuis Claude II. Le respect des ancêtres allait à Rome jusqu'au culte de leurs images.

D'autre part, le Christianisme venait seulement de se manifester, sans danger, à la lumière du jour. Il avait eu à craindre jusqu'alors (les faits l'ont prouvé) le retour des persécutions. Il était une puissance encore frêle, dont la force ne pouvait grandir qu'appuyée sur le sceptre du monarque,

<sup>1</sup> FUSTEL DE COULANGES, *Transformation de la royauté pendant l'Epoque Carolingienne*. Paris, 1914, pages 284 et suivantes.

<sup>2</sup> J. BÉDIER, *Les légendes épiques*, tome II, Paris, 1917, p. 245.

et pour cela, il fallait que celui-ci ne représentât plus le pouvoir des anciens Césars dont Tertullien avait dit, avec raison, qu'ils ne pouvaient pas être chrétiens.

On verra plus loin comment Constantin s'y prit pour réaliser un pouvoir nouveau. Mais auparavant, il importe de dire que le monde romain se trouvait, à cette époque, pourvu d'une organisation dualiste du pouvoir, laquelle permettait d'y trouver les éléments de la solution du problème posé à la conscience de l'empereur.

Il y avait en effet dans le monde romain, à cette époque, deux ordres différents de services : celui de l'empereur et celui de l'Empire.

Ce fut le génie de Constantin, aidé de ses conseillers chrétiens, qui lui permit d'utiliser ce dualisme des services et des pouvoirs déjà existants, pour libérer le Christianisme et donner la paix au monde romain.

Constantin en agissant ainsi fit un acte de foi, car il se mettait à la tête du peuple chrétien. En même temps, il donnait une preuve de sa modération et de sa tolérance à ses sujets païens. Car il laissait le paganisme mourir de sa belle mort, en le surveillant lui-même, comme grand pontife.

L'Empire païen comprenait l'ensemble des magistratures revêtues d'un caractère religieux, et à leur tête les Collèges sacerdotaux, le peuple divinisé et déléguant son pouvoir, l'administration païenne de l'empire, les cités païennes, car là religion et la patrie se confondaient dans la cité antique. Et l'Empire romain n'était que l'adminis-

tration de la Cité universelle par le César divinisé, représentant de la Majesté du peuple romain <sup>1</sup>.

Cependant, le prince, bien qu'identifié à l'État, à un point de vue mystique et religieux, avait gardé quelque indépendance, comme représentant de la première famille romaine. Cette famille s'appelait la Maison divine, *domus divina* <sup>2</sup>. Elle avait sa clientèle et ses amis, comme toutes les grandes familles romaines. Scipion Émilien avait formé une cohorte de ses amis pendant la guerre d'Espagne <sup>3</sup>. Et César avait été suivi, dans ses campagnes contre les Gaulois, par des compagnons volontaires, *Comites*, que conservèrent ses successeurs. Ces comtes furent rémunérés à partir de Tibère <sup>4</sup>. Comtes et amis furent les conseillers des empereurs <sup>5</sup>. Ils étaient les premiers dans la Maison divine à laquelle succéda, sous le haut empire, le Palais impérial <sup>6</sup>. Cela se fit lorsque les descendants des grandes familles succédèrent aux affranchis et aux chevaliers qui remplissaient d'innombrables emplois auprès du prince <sup>7</sup>, et que les soldats furent substitués aux esclaves <sup>8</sup>.

Le palais n'était pas un édifice, il était alors

<sup>1</sup> GAIUS, *Institutes*, I, 5. — FUSTEL DE COULANGES, *La Monarchie Romaine*, p. 165.

<sup>2</sup> DION CASSIUS, LIII, 16. — SUÉTONE, *Auguste*, 7.

<sup>3</sup> APPIEN, *Guerre d'Espagne*, 84.

<sup>4</sup> SUÉTONE, *Tibère*, 46. Il y eut aussi une *Cohors Amicorum* à la même époque, TACITE, *Annales*, VI.

<sup>5</sup> SENÈQUE, *De beneficiis*, VI, 34.

<sup>6</sup> FRONTON, *Lettres*, I, 9.

<sup>7</sup> TACITE, *Annales* et DION, LII.

<sup>8</sup> *Les Officiales* : Cuq : Mémoires présentés à l'Acad. des Insc., t. IX, p. 470.



composé de la clientèle du prince, de sa garde, de ses conseillers et de certains ministres<sup>1</sup>. Il se transforma au III<sup>e</sup> siècle au voisinage des monarchies orientales.

Le despotisme faisait que dans ces monarchies, tout ce qui approchait du prince était sacré. Après l'empereur Adrien, lequel subit l'influence de la Grèce, une dynastie d'empereurs Syriens, les Sévère, s'efforça de donner au monde romain le spectacle d'une Cour orientale et d'en acclimater les mœurs. Ce fut alors que se multiplièrent ces troupes spéciales qui furent transformées par Constantin, mais prirent leur origine dans les Doryphores et autres troupes du palais des monarques Persans.

L'Orient fournit aussi le premier modèle de ces officiers de la couronne qu'adoptèrent les empereurs romains et qui se perpétuèrent dans les Cours du Moyen Age.

Mais comme Rome mettait son empreinte sur toutes les institutions qu'elle recevait du dehors, ce fut le camp, *castrum*, du général romain qui demeura le prototype du nouveau Palais impérial. Aussi, tout fut militarisé dans le Palais. Une troupe d'élite, les *Domestiques*, fut attachée au service de l'empereur. Dioclétien fut leur chef avant de parvenir à l'Empire ; et lui-même créa les *Protecteurs* qui devaient couvrir de leurs poitrines la personne sacrée de l'empereur<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> FUSTEL DE COULANGES, *La Monarchie Franque*, p. 156. On y retrouve le Palais transformé.

<sup>2</sup> Voir le titre 24 du Code Théodosien, lib. 8 et les *Commentaires* de GODEFROID.

Dioclétien trouva le Palais impérial tout organisé. Il y ajouta le cérémonial pompeux et vide de la Cour de Perse, où les grands ministres n'étaient que les esclaves du Despote <sup>1</sup>. Alors la souveraineté de celui-ci fut absolue.

Constantin fut donc le maître dans son Palais et put y favoriser les chrétiens, comme son père l'avait déjà fait <sup>2</sup>. Mais par contre, il ne voulut plus de la multiplication des esclaves et des eunuques qui encombraient les Cours d'Orient <sup>3</sup>. Il venait d'être converti à la religion chrétienne et, à ce titre, celui qu'on a représenté comme un monarque oriental allait établir la fidélité consentie et la responsabilité morale dans son Palais. Le nouveau chef n'avait d'ailleurs rien d'un rêveur. Mais il possédait au suprême degré cet esprit romain qui ne rompt pas avec le passé, mais le transforme et en fait l'avenir.

Si loin que son regard pouvait porter, il apercevait l'immense peuple des païens, les autels fumants de sacrifices offerts aux dieux de Rome, de l'Egypte et de la Perse, les villes ornées de leurs temples, la Victoire encensée au Sénat, l'armée adorant les étendards et les images des Empereurs, les fonctionnaires païens assurant tous les services de l'Empire.

Mais dans le Palais, il voulait être le chef incontesté et responsable. Il venait de délivrer les chré-

<sup>1</sup> AURELIUS VICTOR, *De Cæsaribus*, 36. — EUTROPE, *Brer.*, IX, 26.

<sup>2</sup> EUSÈBE, *V. C.*, I, 16.

<sup>3</sup> *Cod. Just.*, IV, 42, 1. Il punit de la peine du feu ceux qui faisaient des esclaves et volaient les enfants libres (*Code Théod.*, IX, 40, 2, et IX, 18, 1 (315).

tiens et il entendait ne pas les laisser retomber sous le joug. L'œuvre qu'il entreprit était si nouvelle qu'elle suppose, en son cœur, une confiance absolue dans le Dieu qui avait changé le cours de son destin.

Nous connaissons cette œuvre par celui qui mérite d'être appelé son chroniqueur, l'évêque Eusèbe de Césarée.

*La Vie de Constantin*, par Eusèbe, a été une pierre d'achoppement pour les historiens, parce que, publiée et ordonnée après la mort de l'auteur, par un continuateur ostensiblement infidèle, elle soulève toutes les suspensions. Mais elle est tout entière dominée par une pensée si simple et si claire, qu'il faut y voir forcément l'expression de la conviction la plus intime de l'auteur et de Constantin, dont il fut le confident. *La Vie* n'a été écrite, l'auteur le dit vingt fois, et il est facile de contrôler cette affirmation, que pour mettre en lumière une vérité fondamentale; pour faire savoir que le nouveau triomphateur est converti, qu'il ne veut plus être le dieu des monarchies païennes, mais le Serviteur de Dieu, et d'une façon plus précise encore, le Serviteur du Christ, car il est converti à l'Évangile.

C'est pourquoi Eusèbe nous dit :

« Je passerai sous silence toutes les entreprises  
« de cet incomparable empereur qui ne concernent  
« pas le service de Dieu <sup>1</sup>. »

L'auteur ne parlera donc pas des guerres, des

<sup>1</sup> *Vita Const.*, lib. I, c. 15.

victoires et des lois qui ne concernent pas ce service, mais seulement de celles qui s'y rapportent <sup>1</sup>.

C'est pourquoi le Constantin qu'il nous fait connaître ne ressemble pas à celui des auteurs païens. Ceux-ci n'ont connu que les lois et les actes gouvernementaux de l'empereur, s'appliquant à tous ses sujets. Ils l'ont jugé du point de vue païen. Mais Eusèbe a vu, de près, les actes du Serviteur de Dieu. Il raconte les faits de sa vie intime. Ce prince, se formant une conscience chrétienne, a renoncé, peu à peu, au despotisme des monarques orientaux, puisqu'il s'est soumis à la loi divine de l'Evangile, qu'il propage. Il gouverne, en chef de famille, le Palais devenu chrétien et veut lui faire absorber tout l'Empire. C'est ainsi que le règne du Christ sera rendu possible <sup>2</sup>.

Étudions donc cette heure solennelle de la plus grande transformation morale que l'Histoire ait enregistrée, celle de l'empereur divinisé en chef responsable devant Dieu et devant les siens, et acceptant la loi morale chrétienne, comme supérieure aux oracles divins des empereurs.

Ce qui a échappé aux critiques, c'est qu'Eusèbe raconte la vie intime de Constantin dans son palais, comme Joinville raconte celle de saint Louis. Mais Eusèbe est évêque; il veut composer la vie édifiante du premier Serviteur de Dieu, dans la suite des empereurs romains <sup>3</sup>. Aussi ne parlera-t-il pas des intrigues du Palais mais de son organisation chrétienne et de la protection de l'Eglise

<sup>1</sup> *Vit. Const.*, lib. I, c. 15.

<sup>2</sup> *Ibid.*, I, 6 et 11.

<sup>3</sup> *Ibid.*, IV, 1.

par Constantin. Il nous montrera sa colère contre les païens qu'il ne veut pas persécuter <sup>1</sup>, mais qu'il espère ramener par la douceur <sup>2</sup>. L'empereur accorde ses faveurs aux chrétiens qui sont ses amis. Aux uns il donne des terres, aux autres des charges de consuls, de sénateurs, de gouverneurs de provinces, de comtes de premier, de second et de troisième ordre, ou encore de nouvelles dignités <sup>3</sup>.

Ainsi Eusèbe nous avertit de ce que la noblesse nouvelle est ouverte aux chrétiens. Ensuite, il insiste sur les événements religieux.

Il nous montre le contentement de l'empereur lorsqu'il se trouve au milieu des évêques ou qu'il leur écrit : « Je n'ai garde de vous dissimuler  
« le sujet de ma joie qui est que je suis comme  
« vous et avec vous le Serviteur de Dieu <sup>4</sup>. »  
Mais il leur explique à quel titre : « C'est à l'inté-  
« rieur de l'Eglise que vous avez été établis ser-  
« viteurs par Dieu, tandis que moi c'est au  
« dehors <sup>5</sup>. »

Définition pleine de bonhomie et d'humilité du rôle de Constantin, donnée par lui, à la fin d'un banquet. On y a vu stupidement l'expression de la théocratie, tant les préjugés sont épais, sur cette époque, chez les auteurs modernes. Il y a de l'ironie dans cette remarque, mais il y a de la foi dans une autre où il montre sa conviction que son rôle

<sup>1</sup> *Vita Const.*, II, 5, 6.

<sup>2</sup> *Idem.*

<sup>3</sup> *V. C.*, III, 17.

<sup>4</sup> *Ibid.*

<sup>5</sup> *V. C.*, IV, 24.



de Serviteur de Dieu lui assure le salut éternel. Un évêque de Cour lui ayant dit, en effet, qu'il était heureux d'être empereur en ce monde, et de régner dans l'autre avec le Fils de Dieu, Constantin lui répondit « de prier Dieu qu'il lui fît la « grâce de l'admettre dans ce monde et dans « l'autre au nombre de ses serviteurs » <sup>1</sup>.

Mais comment Constantin pouvait-il penser que son rôle de Serviteur de Dieu lui assurait le salut avant le jour où il serait libre de devenir un fidèle de l'Eglise. Car il ne faut pas oublier qu'il ne fut baptisé que peu avant sa mort.

C'est peut-être le problème le plus délicat à aborder, dans l'histoire de cet empereur, et je prie le lecteur de m'excuser de ne le faire qu'en recourant aux prémisses mêmes du Christianisme et aux décisions des Conciles.

Il existe un mot grec constamment répété dans les Evangiles, et qui désigna plus tard, par exemple dans le Pasteur d'Hermas <sup>2</sup>, le Sacrement même de la Pénitence, c'est celui de : *Metanoia*. Ce mot veut dire : conversion du cœur.

Or la *Metanoia*, dans le sens évangélique, prend une importance fondamentale dans les décisions des Synodes d'Orient relatives aux pénitences à infliger à ceux qui ont succombé aux dernières persécutions.

Nous nous représentons difficilement l'état d'esprit des chrétiens sous la persécution de Maximin Daza, en Orient. Les uns étaient traînés

<sup>1</sup> V. *Const.*, IV, 24.

<sup>2</sup> Communication de l'abbé D'ALÈS à l'Association des Etudes Grecques, 1922.

devant les autels des idoles et on leur tenait la main pour qu'ils sacrifient. Ceux-là n'étaient pas coupables <sup>1</sup>. Mais d'autres avaient acheté des certificats de sacrifices <sup>2</sup>. D'autres encore s'étaient rendus aux sacrifices en habits de deuil et avec tous les signes de la tristesse <sup>3</sup>. Enfin il y avait des apostats qui avaient sacrifié, avec tous les signes de l'acquiescement, afin de s'assurer les faveurs du pouvoir <sup>4</sup>.

Le synode d'Ancyre, tenu un an après la persécution de Maximin Daza, fixa des pénitences différentes pour les divers degrés d'apostasie. Mais il tint compte aussi, dans la détermination des peines, de la nature des retours à l'Eglise. Ceux qui avaient cédé aux menaces des magistrats païens et qui suppliaient qu'on les reçoive dans l'Eglise, à l'occasion de la réunion du synode d'Ancyre et ne se décidaient qu'en raison de cette occasion, à se convertir, *metanoëin*, durent subir successivement tous les degrés de la pénitence.

Ils furent d'abord admis à écouter du dehors le service divin, *audientes*, puis, pendant deux ans, exclus de la communion, quoique réunis à l'Eglise. Alors seulement leur pénitence put être considérée comme achevée.

Il en fut tout différemment de ceux qui avaient

<sup>1</sup> Synode d'Ancyre, canon 3.

<sup>2</sup> C'étaient les (*Lapsi*) de la persécution de Dèce. Saint CYPRIEN, *Lettres* 52 et 55.

<sup>3</sup> Synode d'Ancyre ; canon 4.

<sup>4</sup> Syn. Anc., canon 4 ; Concile de Nicée, canon 1 et 2. Il s'agit également des suites de la persécution de Licinius.

reçu l'esprit de conversion, *metanoia*, sans attendre l'occasion de la réunion du synode.

Ils virent le temps de leur pénitence méritoire commencer au jour de leur conversion du cœur <sup>1</sup>. Qu'est-ce-à-dire si ce n'est qu'à partir de ce jour le pénitent n'était plus en état de péché. C'est pourquoi il pouvait, en cas de danger de mort, être admis immédiatement à la communion <sup>2</sup>.

L'Occident n'avait pas connu les persécutions hypocrites de l'Orient. Aussi n'y eut-il, en Occident, que des Catéchumènes qui n'étaient pas encore des fidèles de l'Eglise, mais qui aspiraient à le devenir. Ils n'étaient plus hors de l'Eglise. Ils attendaient toutefois leur admission parmi les fidèles, jusqu'au baptême.

Constantin ne fut baptisé que quelques jours avant sa mort. Il était donc, comme les Occidentaux convertis, au nombre des Catéchumènes.

Un tel rang pouvait-il convenir et une telle situation suffire au libérateur des chrétiens, au protecteur de l'Eglise surtout ? Celle-ci ne pouvait pas supprimer les Canons des Conciles, même en faveur de l'empereur. Les magistrats païens ne pouvaient pas entrer dans l'Eglise <sup>3</sup>. Or, quelle magistrature était plus païenne que le grand pontificat que gardait Constantin ? Cette seule impossibilité dispense d'examiner les autres, car l'empereur ne pouvait pas être un fidèle de

<sup>1</sup> Synode d'Ancyre, canon 6.

<sup>2</sup> *Ibidem*.

<sup>3</sup> Concile d'Elvire, canon 3, pour les Flamines, et 55 pour les prêtres païens, canons 56, pour les magistrats municipaux.

l'Eglise <sup>1</sup> dont il voulait lui-même observer strictement les lois.

Mais au IV<sup>e</sup> siècle, l'histoire sacrée n'était pas, comme aux yeux du Panthéisme de nos jours, une fable ou une allégorie <sup>2</sup>. Elle était une réalité profonde. Elle rappelait à la mémoire des croyants toute une série d'hommes élus de Dieu, lesquels, ayant vécu avant la venue du Christ et l'origine de l'Eglise, n'en avaient pas moins été sauvés par leur foi. C'étaient les patriarches, les prophètes, les rois d'Israël et de Juda, tous ceux qui avaient maintenu l'alliance de Dieu avec son peuple. Une simple analogie pouvait s'établir entre ces hommes de foi et l'empereur. Les rites de l'Ancien Testament étaient abolis, mais ne pouvait-il plus y avoir de serviteurs de Dieu ? Constantin reconnaissait la loi de l'Evangile et la mission de l'Eglise. La religion nouvelle était Esprit et Vérité <sup>3</sup>. Ne pouvait-on pas donner une signification nouvelle au service de Dieu ? Et surtout l'empereur n'avait-il pas réellement sauvé le peuple de Dieu ?

Ce qui aidait à le rattacher, par analogie, aux plus grands serviteurs de Dieu, c'est que les chrétiens étaient au IV<sup>e</sup> siècle, nourris de l'étude de l'Ancien Testament et qu'ils y trouvaient la figure

<sup>1</sup> Il était défendu aux chrétiens d'assister aux cérémonies païennes, jeux et fêtes. Canon 5 du Concile d'Arles, en 314. — LACTANCE, *Inst. Div.*, VI, 20. — TERTULLIEN, dans Monceaux, *Hist. Littéraire de l'Afrique chrétienne*, t. I, p. 262...

<sup>2</sup> Sur ce système de l'Allégorie, G. GOYAU a jeté une lumière complète dans ses études sur l'Allemagne.

<sup>3</sup> SAINT PAUL, *Epître aux Corinthiens*, c. III, 17.

du nouveau. Les prières liturgiques reportaient leurs esprits vers les scènes bibliques. Celles-ci étaient présentes dans la prière des agonisants :

« Délivre son âme, Seigneur, comme tu as sauvé Noé du déluge, comme tu as délivré Job de ses ennemis, comme tu as tiré Moïse des mains du Pharaon, Daniel des griffes du lion, les trois jeunes gens de la fournaise, comme tu as protégé Suzanne contre les fausses accusations <sup>1</sup>. »

Les sarcophages d'Arles et de Rome représentaient après la victoire du Pont Milvius, l'engloutissement des troupes du Pharaon dans la Mer rouge, comme symbolique de celui de Maxence et de ses soldats dans le Tibre. Les trois jeunes gens refusant d'adorer l'Idole de Nabuchodonosor symbolisaient, dans les sculptures, les chrétiens qui avaient refusé, au cours de la dernière persécution, d'encenser les statues des empereurs <sup>2</sup>.

Ce fut de la même manière que la comparaison de Moïse et de Constantin arriva tout naturellement sous la plume d'Eusèbe, dans le récit de la défaite de Maxence, ainsi que dans celui de l'engloutissement du tyran romain dans le Tibre, analogue à celui du Pharaon dans la Mer Rouge. Le rôle de guide, de protecteur, de libérateur du peuple de Dieu se retrouvait dans les deux cas. « La comparaison par les œuvres, dit Eusèbe, d'une façon amphigourique, entraînait les mêmes

<sup>1</sup> LE BLANT, *Sarcophages des Gaules*. Introduction. — L. BRÉHIER, *L'art chrétien*, p. 39. Voir toute l'œuvre de M. MALE sur l'influence des chants liturgiques.

<sup>2</sup> BECKER, *Protest gegen den Kaiserkult, in Verherlichung des Sieges am Pons Milvius*, dans *Constantin-le-Grand*, paru à Fribourg, en 1913, sous la direction de M. DOLGER.



chants de triomphe et notamment celui du cantique de Moïse <sup>1</sup>. Eusèbe ne fut pas l'auteur du renouvellement de ce beau titre de Serviteur de Dieu. Ce fut la voix du peuple qui le décerna à Constantin, car les œuvres d'art en présentèrent l'expression dès la seconde moitié ou la fin du règne de ce libérateur des chrétiens ; puis le monogramme dit Constantinien y signala le passage de la Mer Rouge sur les sarcophages, réunissant ainsi les deux grandes heures du triomphe chrétien <sup>2</sup>. Et le consentement unanime du peuple chrétien n'offensa pas l'Eglise, car les évêques reçurent, après le Concile de Nicée, en 325, une lettre dans laquelle Constantin avait pris son titre de Serviteur de Dieu <sup>3</sup>. Et ce titre, il le porta dans son discours à l'Assemblée des Saints en 336.

Aussi bien l'évêque de Rome lui reconnaissait le rôle de protecteur des Chrétiens. Or il y avait dans les peuples d'Israël et de Juda plusieurs sortes de serviteurs de Dieu, les juges, les prophètes et les rois, et tous n'étaient pas des hommes inspirés de Dieu <sup>4</sup>. Les rois devaient seulement faire respecter la Loi. C'était à eux que Constantin se rattachait. Un vin nouveau était versé dans des outres anciennes. La loi était remplacée par l'Evangile que le Serviteur de Dieu se pro-

<sup>1</sup> EUSÈBE, *Hist. Ecclés.*, IX, 7, 8.

<sup>2</sup> Voir BECKER, ouvrage cité, et *Les Sarcophages chrétiens de la Gaule*, par LE BLANT, Paris, 1886. Le récit d'Eusèbe ne fut connu qu'un siècle plus tard en Occident par la traduction de Rufin. Il fallut donc que la comparaison de Moïse et Constantin fut suscitée chez les artistes par l'opinion de l'Occident chrétien.

<sup>3</sup> EUSÈBE, *Vita Constantini*, III, 17.

<sup>4</sup> Deutéronome, XVII, 14, 15, 18.

posait de propager dans le monde soumis à l'influence romaine. C'est pourquoi il tiendrait le premier, sur les monuments, le rouleau symbolique de l'Évangile dans sa main. Il accepterait d'être le propagateur de la foi, tout en reconnaissant les décisions des conciles, sur lesquelles il n'empiéta jamais, comme d'autorité divine. Il se déclarerait soumis à celle de l'Eglise. Il n'est pas douteux qu'il ait voulu rétablir une royauté aussi pieuse que celle de Juda et d'Israël ; car il s'attribua, après être entré dans Constantinople, le diadème de ces rois <sup>1</sup>. Héritage unique, ce diadème se retrouve sur les monnaies des rois de France, du XIII<sup>e</sup> siècle <sup>2</sup>. Eux aussi se recommandaient des rois de Juda ; tandis que certaines de leurs Ordonnances répétaient les constitutions de Constantin-le-Grand. La grande idée mystique du service chrétien a traversé les siècles. On va voir qu'elle transforma le monde en enfantant la fidélité consentie, conforme à la loi de l'Évangile, et non plus esclave comme la fidélité de la Rome païenne. C'est pourquoi, laissant la couronne et le bandeau des rois aux simples Césars de son empire, Constantin prenait pour lui et faisait graver sur son effigie, en 324, le diadème des rois d'Israël et de Juda, qu'il avait repris, avec le service de Dieu.

Constantin ne put placer officiellement son Palais, sous la protection du Christ, qu'en 317. Une difficulté s'y opposait jusqu'alors. Dès l'année

<sup>1</sup> *Numism. Const.*, II, pl. xv, n° 8 et 9.

<sup>2</sup> DIEUDONNÉ et Jules MAURICE, *Bulletin des Antiquaires de France*, 1923, p. 233.

310, il avait émis la prétention de restaurer la dynastie des Seconds Flaviens remontant à Claude II, mais il se réclamait, pour en renouveler l'éclat, des liens du sang. Il avait donc la prétention d'être le second fondateur d'une grande dynastie, que Julien détruira en voulant la rendre au culte païen. Mais pour lui succéder dans son rôle de chef de la Maison impériale, avant l'année 317, Constantin n'avait qu'un fils, Crispus, né d'une concubine, Minervina. Celle-ci avait été répudiée lors du mariage de Constantin avec Fausta, fille de Maximien Hercule, en 307.

Le premier enfant du second mariage de Constantin, Constantin II, n'était né qu'en 314 <sup>1</sup>. Dès qu'il eut vu le jour, il ne fut plus possible à l'empereur de donner au fils de la concubine un rang que n'occuperait pas celui de l'impératrice régnante, et bien que l'on eût alors pris l'habitude d'élever de tous jeunes enfants au rang de Césars <sup>2</sup>, encore fallait-il que la cérémonie fut possible. Des dispositions furent prises d'accord avec l'empereur d'Orient, Licinius, pour que le 1<sup>er</sup> mars 317 <sup>3</sup>, Crispus, Constantin II et Licinius II, que Licinius avait eu lui-même d'une concubine, et qui était encore en bas âge, fussent promus au rang de Césars.

Ce fut l'occasion d'une très grande fête militaire, dans l'une de ces villes où les empereurs,

<sup>1</sup> *Numism. Const.* II, p. 574, 576, d'après les monnaies.

<sup>2</sup> Tel avait été le cas pour Romulus, fils de Maxence.

<sup>3</sup> Sur l'élévation des Césars, en 317 : *L'Anonyme de Valois*, V. 19 ; *Consul. Constantinop. et Chronique Paschale*, dans : *Monumenta Germaniae historica*, IX, *Chronica min.*, I, p. 232.

qui veillaient à la frontière, faisaient des séjours fréquents, *Serdica*, en Mœsie Supérieure, d'où l'Empereur d'Occident surveillait tout à la fois le Danube et la Thrace <sup>1</sup>.

Constantin et Licinius se trouvaient de nouveau d'accord, comme lors de la promulgation de l'Édit de Milan. — Les deux dynasties d'Occident et d'Orient furent proclamées. Les Césars enfants reçurent la pourpre, la couronne de laurier, le titre d'Imperatores, le droit d'effigie sur les monnaies, les commandements militaires, et le pouvoir de légiférer avec les Augustes, tellement tout était conventionnel dans l'Empire romain. — Ils avaient de 3 à 12 ans.

De nouveaux drapeaux furent attribués aux dynasties, et durent, pour la première fois, flotter devant les armées réunies d'Occident et d'Orient. Ils représentaient les princes régnants sans doute, Licinius avec son fils, mais celui de Constantin et de ses fils était bien plus impressionnant. Il ne portait plus l'aigle romaine ; elle était remplacée par un signe inconnu des païens. Mais les troupes du palais de Constantin, son entourage et tous les chrétiens initiés savaient que ce grand cercle d'or dans lequel étaient entrelacées les lettres grecques Chi et Rhô annonçait le règne du Christ. En dessous, un grand voile de pourpre portait les images de l'Auguste et des Césars. C'était le signe de l'Empire placé au-dessous de celui du Christ <sup>2</sup>.

<sup>1</sup> MULLER, *Fragm. Hist. græc.*, IV.

<sup>2</sup> EUSÈBE, *Vie de Constantin*, II, 16. Si l'on reportait les chapitres 30 et 31 du premier livre d'Eusèbe dans le livre II, avant le chapitre 7, tout s'expliquerait. — Voir la descrip-

Les chrétiens savaient encore qu'eux seuls avaient le droit de porter ce drapeau confié à une troupe d'élite, choisie parmi les Protecteurs <sup>1</sup>. Ils savaient qu'il s'appelait le *Labarum*, nom évocateur de victoires <sup>2</sup>, et qu'il terrassait le dragon de l'Écriture. Il fut plus tard représenté, le perçant de sa hampe, sur les médailles et dans les peintures du palais impérial <sup>3</sup>. Ils savaient encore qu'il dissimulait, dans sa forme même, la Croix triomphante, l'emblème de l'Eglise de Jésus-Christ, de l'Eglise catholique, que Constantin glorifiait dans ses discours et dans ses lettres <sup>4</sup>.

Les fonctionnaires catholiques des ateliers de l'Empire, se sentant protégés par le Maître <sup>5</sup>, représentaient déjà cette croix sur les monnaies, et de ces spectacles naissait une impression profonde.

Les païens avaient, de tout temps, pratiqué la dévotion aux dieux, c'est-à-dire qu'ils leur vouaient des victimes.

Mais ce n'était plus ce que Constantin allait

tion du *Labarum* dans le livre I, c. 31. — Cette description n'est pas à sa place. Des chevilles indiquent comment elle a été rattachée au chapitre 28 par 29 et 30. La présence des Césars sur le drapeau oblige à reporter son origine en 317.

<sup>1</sup> EUSÈBE, *Vie de Const.*, II, 8. — J. M., *Bulletin des Antiquaires de France*, 1904, p. 315 et suiv.

<sup>2</sup> Le vieux radical *Labo*, en latin vulgaire, semble bien indiquer l'idée de renverser (l'ennemi). Il répandit la terreur parmi les troupes de Licinius. — *Vie de Const.*, II, 7 à 11, mais l'assyrien comprend aussi le mot *Labari*, qui veut dire ancien ; l'adjectif s'appliquerait à Dieu lui-même représenté par la Croix. Les assyriologues, le Père Scheil, R. Dumon m'avertissent qu'il n'existe qu'en Assyrien.

<sup>3</sup> EUSÈBE, *Vita Const.*, III, 3.

<sup>4</sup> *Vie de Const.*, I, 31. — *Hist. Ecclés.* I. X, c. v, xv et XXI et c. VI et VII.

<sup>5</sup> *Numism. Constant.*, t. II, p. 254.



faire. Les sacrifices allaient être remplacés par la fidélité du cœur <sup>1</sup>. Il allait établir dans l'ordre de la Justice, la responsabilité morale qu'il partageait avec ses Grands <sup>2</sup>.

Serviteur du Christ, il portait déjà sur son casque, le signe de son emploi, un grand monogramme formé du Chi et du Rhô de Christos <sup>3</sup>. Il mettait ainsi le sceau de sa dignité, qui était le service du Christ <sup>4</sup>, sur l'effigie impériale considérée comme sacrée par les Romains.

Dès lors, sa conduite était à prévoir. Il engagerait comme les patriarches et les rois de l'Ancien Testament, ses serviteurs, tout son palais, sa Maison qui allait absorber l'Empire, à assumer le service de Dieu. Il serait représenté tenant le rouleau de l'Evangile dans sa main. Il s'attacherait même à convertir les Barbares. Convaincu que Dieu l'avait conduit par la main, il engagerait le roi de Perse, la seconde puissance du monde, à l'imiter <sup>5</sup>. Il transformerait le Droit romain pour y introduire la charité <sup>6</sup>, le Droit public pour y établir la responsabilité morale des chefs, et il s'inclinerait devant l'autorité de l'Eglise. Il léguerait ainsi aux générations futures le germe de la Civilisation chrétienne.

<sup>1</sup> Discours à l'Assemblée des saints par l'empereur, XXVI : « Chacun sait que je dois à Dieu le ministère de mes mains, l'hommage de ma foi et de mes prières. »

<sup>2</sup> *Code Théod.*, IX, 1, 4. Voir plus bas, chap. v.

<sup>3</sup> *Numism. Constant.*, II, p. 331 et planche IX, 4, 5, 10, 11.

<sup>4</sup> *Vita Constant.*, IV, 14. Tout le monde devait vivre en paix sous le Serviteur du Christ.

<sup>5</sup> EUSÈBE, *Vita Const.*, IV, p. 10, 11, 12, 13, 14.

<sup>6</sup> LACTANCE, *Institutions Divines*, V. 14.

## CHAPITRE V

### Rome et la Conquête de l'Orient

---

Un membre de l'Aristocratie sénatoriale, qui se serait trouvé, à la fin de l'année 315 ou en 316, au sud du Forum, au pied de l'Arc de Triomphe de Constantin, après avoir dépassé les portiques des temples de Vénus et de Rome et l'immense Colisée, aurait vu le Palatin, couvert des constructions des Césars, dominer les autres monuments du paganisme, encore debout. Il est permis de se demander quelles eussent été ses impressions. Si ses regards s'étaient portés sur le monument massif et grandiose qui constitue l'Arc de Triomphe de Constantin, il aurait aperçu le char de l'empereur couronnant l'édifice comme un symbole de gloire et s'harmonisant avec les Victoires placées aux angles supérieurs du monument, au-dessus de l'attique.

Des colonnes apparaissaient, décorant les deux façades principales de l'édifice, ainsi que de nombreuses sculptures en haut-relief. Ces colonnes portaient, à leurs sommets, sur des socles, de magnifiques statues de barbares vaincus, les mains enchaînées. L'arc était traversé par une grande voûte ou porte centrale et

deux latérales. Ces deux portes étaient plus basses. Au-dessus d'elles, sur chaque façade, courait une frise rappelant des événements récents.

C'étaient la bataille du Pont Milvius, le siège de Suse, la marche de l'armée victorieuse, puis la harangue au peuple sur le Forum, par Constantin victorieux <sup>1</sup>, après la prise de la Ville, et une distribution d'argent aux soldats (largesse).

Le vainqueur en était prodigue.

Des scènes héroïques étaient sculptées sur les quatre façades de l'édifice, dans de grands médaillons. Ces scènes se complétaient l'une l'autre. Un départ pour la chasse correspondait à un sacrifice à Apollon ; une chasse au sanglier à un sacrifice à Diane ; une chasse à l'ours à un sacrifice à Silvain ; une chasse au lion à un sacrifice à Hercule.

Ces sculptures étaient rapportées de monuments antérieurs. Le noble romain y reconnaissait la tradition grecque . Au-dessus de la grande porte, il apercevait au milieu de l'attique la dédicace faite par le Sénat et le peuple romain, de l'Arc, à l'empereur César : Constantin très grand, pieux et heureux Auguste. Celui-ci avait délivré, y était-il dit, sous l'inspiration de sa divinité et en raison de sa grandeur d'âme, la République du tyran et de sa faction, en un instant, par ses justes armes.

Et le Sénateur pouvait se rappeler les abominations de Maxence, les matrones arrachées à leurs domiciles et livrées à la luxure des soldats, le pillage de la ville, même celui des quartiers pauvres,

<sup>1</sup> Voir S. LEUFKENS dans *Konstantin d. Gr.*, de DÖLGER, Fribourg, 1913, p. 191 à 216.

par les satellites du tyran ; puis il se souvenait de la condamnation de ce prince impie par les oracles et de la joie provoquée par le triomphe de Constantin.

Aussi ne s'étonnait-il pas de voir sur l'attique, de chaque côté de l'inscription qui dédiait l'arc à l'empereur, des scènes militaires et des défaites de barbares, enlevées aux monuments élevés à Marc-Aurèle et transportées sur l'Arc de Constantin. Il apercevait aussi le sacrifice du Taureau, *Suo-vetaurilia*.

Tout cela, le Sénat l'avait exprimé déjà en offrant des statues à l'empereur-dieu, et maintenant il inscrivait sur l'arc le dixième anniversaire du règne de son empereur et le fêtait par des vœux et des éloges.

Mais ici se posait une question à l'esprit, devenu inquiet, du noble romain.

Ce libérateur de la Ville, ce fondateur de la Paix nouvelle <sup>1</sup> avait témoigné beaucoup d'égards au Sénat, mais il ne l'avait appelé en rien à concourir à son œuvre. Il se confiait à d'autres conseillers, lesquels ne quittaient pas le Consistoire, la grande salle du palais impérial dans laquelle se réunissait le Conseil, et suivaient l'Empereur dans ses déplacements. C'étaient ceux-là, ses Comtes et ses amis, qui avaient procédé avec lui à l'organisation nouvelle, législative et administrative de l'Empire. Certes, l'on avait des sujets de s'en réjouir ; la République était bien administrée. On ne souffrait pas de la suppression momentanée de la Pré-

<sup>1</sup> C. I. L., t. VI, n° 1139.

fecture du Prétoire <sup>1</sup>, et l'on se réjouissait de ne plus être soumis au banditisme des prétoriens pour lesquels il n'y avait rien de sacré. Pour ces raisons, on offrait volontairement au vainqueur des impôts, sous la forme de couronnes d'or. Il avait accepté aussi sa statue en or sous la forme d'un dieu, mais pourquoi lui avait-il mis une Croix méprisée dans la main ? <sup>2</sup>. Pourquoi ne montait-il pas, pour fêter son anniversaire, au temple de Jupiter Capitolin ? Il est vrai qu'il avait embelli le grand amphithéâtre et les bains publics chers aux citoyens, et toujours plus ou moins païens, qu'il avait accepté du Sénat la dédicace du temple consacré par Maxence à son fils <sup>3</sup>. Grand Pontife, il avait même permis la création de prêtres attachés aux temples dédiés à sa famille, *Gens Flavia* <sup>4</sup>. Mais cette concession devait cacher un piège, car il avait interdit à ces prêtres de célébrer aucun culte, et cela était cause d'un bien plus grand bouleversement de croyances que s'il avait refusé la création de ces nouveaux prêtres, dont l'on ne savait plus si on devait les appeler païens et romains.

Il avait établi une complète liberté des cultes. Il s'attachait sans doute, pensait le sénateur païen, à celui du Soleil Invaincu, autour duquel gravitaient ceux de Mithra, d'Isis et de Sérapis.

Mais s'il en était ainsi, pourquoi s'entourait-il de prêtres d'une nouvelle secte qu'il introduisait

<sup>1</sup> ZOSIME, *Hist.*, Livre II, c. 17. — VICTOR, *De Cæsaribus*, 40.

<sup>2</sup> EUSÈBE, *Hist. Ecclés.*, IX, 9 et X, 4. *Vita Const.* I, 40 ; *De laudibus Constantini*, IX, 8, voir plus haut.

<sup>3</sup> VICTOR, *De Cæsar.*, 41. — *Panég.*, IX, c. xx.

<sup>4</sup> VICTOR, *De Cæsar.*, 40.



jusque dans son palais et son Conseil ? Pourquoi dépensait-il les ressources de sa fortune privée, et employait-il les postes de l'empire pour réunir ces prêtres en de grandes assemblées ? Suivait-il un caprice religieux comme ceux de Commode, d'Héliogabale ou d'Alexandre Sévère ? Comment le croire d'un empereur qui ressemblait plus à Trajan qu'à ces souverains dégénérés ? Mais il ne paraissait guère attaché aux dieux de la Cité et de l'Empire. Pourtant on consultait officiellement le vol des oiseaux <sup>1</sup> ; on notait la chute de la foudre <sup>2</sup> ; on observait les entrailles des victimes ; la Magie était autorisée pour écarter les calamités des récoltes <sup>3</sup>. Et la paix régnait à Rome. L'empereur d'Occident venait d'être encore victorieux de celui d'Orient. On avait pu, à juste titre, lui élever une statue équestre sur l'Aréa du Forum <sup>4</sup>.

Telles étaient les réflexions qui pouvaient hanter l'esprit d'un sénateur païen en 316.

Le doute lui était permis sur les convictions de Constantin. Les membres du Conseil impérial, qui rédigeaient les lois, s'attachaient, pour ne pas froisser les sentiments du plus grand nombre, à exprimer par des formules païennes les mesures prises en faveur des chrétiens. Si l'on eût voulu connaître la véritable politique de l'empereur, à l'avenir, il eût fallu s'adresser aux Conciles et en étudier les canons ; mais de cela les païens

<sup>1</sup> C. Théodos., IX, 16, 1.

<sup>2</sup> C. Théodos., XVI, 10, 1.

<sup>3</sup> C. Théodos., IX, 16, 2.

<sup>4</sup> THÉDÉNAT, *Le Forum Romain*. Paris, 1904, p. 127 ; et *Les régionnaires de Rome*, VIII.

n'avaient pas l'occasion ; autrement ils auraient vu avec terreur que, dès l'année 314, le Concile d'Arles autorisait les chrétiens à assumer les fonctions de gouverneurs de provinces <sup>1</sup>, mais avec des correctifs déterminés ; ils auraient su que les combats de gladiateurs auxquels ils étaient si attachés étaient menacés <sup>2</sup>.

La confusion qui régnait, dans les esprits, était très grande. Lorsque Licinius, en guerre avec Maximin Daza en 313, avait fait réciter à ses soldats une prière néoplatonicienne à la grande divinité du Ciel, *Summus Deus*, Lactance, habitué au langage analogue tenu par les orateurs de Cour, l'avait prise pour une prière chrétienne <sup>3</sup>.

Licinius était un paysan madré ; il n'était pas nuancé comme Dioclétien ; il n'était pas non plus le sanglier lâché dans les moissons comme Galère. L'avarice formait le fond de son caractère ; il parlait souvent de sa pauvreté et entassait des trésors que Constantin trouva à Byzance. Prudent comme l'homme de la terre, il vécut d'abord en paix avec son rival. Mais il aurait bien voulu s'en débarrasser.

Les circonstances lui avaient paru favorables en 314. Constantin avait voulu élever au rang de César l'un de ses beaux-frères, Bassianus. Il projetait dès lors de s'entourer, comme il le fit plus tard, d'un cercle de rois et de Césars, ses parents, parmi lesquels il admettait que Licinius prît son

<sup>1</sup> Concile d'Arles, canon v.

<sup>2</sup> Concile d'Arles, canon III.

<sup>3</sup> LACTANCE, *De Mort. Persecut.*, I, c. XLVI.

rang. Nous connaissons cette politique et les trahisons qu'elle entraîne.

Constantin tenait donc à son titre de premier Auguste, de chef de l'empire. Il se recommandait tout à la fois de Constance Chlore et de Maximien Hercule, en frappant leurs monnaies commémoratives <sup>1</sup>. Mais Licinius n'avait jamais admis sincèrement ce premier rôle de son collègue. Quand il eut suscité la trahison de Bassianus, Constantin la découvrit, condamna à mort ce dernier, lequel avait voulu l'assassiner, et déclara la guerre à Licinius.

Cette campagne fut rudement menée par Constantin. Il réunit son armée dans le nord de l'Italie, à l'automne, comme lors de la prise de Rome, et prit la grande route qui court de Vérone au Danube, en passant par Aquilée, ville aujourd'hui disparue, au nord de l'Adriatique, dans la Vénétie, puis par Siscia (Sisseck), dont l'atelier monétaire se trouva fermé par le passage de ses troupes, et traversa la Pannonie. Mais là il se trouva arrêté, près de Cibales, par l'armée de Licinius.

Celui-ci avait pris position dans une plaine que dominait la ville et que fermait un lac. Constantin, comme s'il était sûr de la victoire, fit gagner à ses troupes une petite hauteur adossée à la montagne où s'élevait la ville, et plongeant d'autre part dans le lac <sup>2</sup>. Il n'y avait pas de retraite possible. L'empereur de Rome avait la certitude, qu'aura également Condé, de triompher à la tête de la

<sup>1</sup> *Numism. Constant.*, t. I, p. xcv.

<sup>2</sup> ZOSIME, *Hist.*, II, 18. — *Anonyme de Valois*, V, 16. — VICTOR, *Epitome*, 41, 5.

partie de l'armée qu'il commandait. Le geste du général en chef eut, à leurs deux époques, une valeur tactique particulière. Constantin avait déjà vaincu les prétoriens de Maxence, dans la petite plaine sur les bords du Tibre, à la tête de sa cavalerie. Celle-ci pouvait se développer dans la plaine plus vaste qu'occupait l'armée de Licinius<sup>1</sup>. L'empereur de Rome chargea encore à sa tête et soutint le plus dur combat. Il enfonça l'aile ennemie, et commença, alors, le mouvement tournant, comme fut celui de Condé à Rocroy, qui porte la déroute dans le centre et dans l'autre aile ennemie.

La destruction de ces parties de l'armée de Licinius fut si rapide, que ce dernier ne put que se sauver avec une petite partie de ses troupes, en profitant de la nuit. Il passa la Save pour se mettre à couvert de la poursuite de Constantin, et gagna la Thrace où il leva de nouvelles troupes. Il put respirer un peu et créer un général César, Valens, et ne s'arrêter que dans les plaines de Mardie<sup>2</sup> entre Philippopolis et Andrinople, où il attendit le vainqueur. Celui-ci le suivait, tout en rétablissant les ponts détruits sur les rivières et en assurant ses communications, ce qui explique qu'il mit un mois à le rejoindre.

La seconde victoire de Constantin fut-elle due à la chance ; cela semble peu probable. Pourtant la lutte fut acharnée dans la plaine de Mardie, et les soldats ayant épuisé leurs traits, se servirent de la lance et du poignard. Soudain, un détachement de cinq mille hommes, probablement de cavaliers, qui

<sup>1</sup> EUTROPE, *Brev. H. R.*, X c. 5. — ZOSIME, livre II, c. 19.

<sup>2</sup> *Anonyme de Valois*, V, 17.

s'était égaré, dit Zosime, à la poursuite de l'ennemi, fondit d'une hauteur sur l'armée de Licinius <sup>1</sup>. Cette manœuvre ressemble tellement à celle qui acheva la victoire du Pont Milvius, qu'il est difficile de croire qu'elle fut fortuite.

Cette fois, Licinius qui avait d'abord refusé les conditions de Constantin, dut les accepter. Il était remis au rang de subordonné ; il livrait son César, Valens ; les provinces des Balkans dans lesquelles on levait les meilleurs soldats, c'est-à-dire l'Illyrie, une partie de la Moesie, la Macédoine, la Thrace, ainsi que la Grèce <sup>2</sup>. Constantin recueillait, avec la frontière de Scythie, la surveillance des Barbares. Il entendait l'exercer en rétablissant la Dacie de Trajan <sup>3</sup>.

Licinius était relégué en Orient où les armées se corrompent. Ses prétentions ne trouvaient plus de support. Il avait maintenant à choisir entre la protection des chrétiens, en se montrant le second de Constantin, ou la révolte en groupant autour de lui tous les partisans des anciens dieux. Il hésita trois ans. Si l'élévation des Césars, dont il a été question plus haut, l'avait satisfait, il fût probablement resté le corègent fidèle de Constantin, mais il craignit sa subordination. Dès lors commença la persécution des chrétiens en Orient, elle devait aboutir à la guerre.

On est frappé, lorsqu'on considère cette époque, révélée par les documents juridiques, de ce que, de 318 à 324, Constantin transforma tout le Droit

<sup>1</sup> ZOSIME, *Hist.*, II, 19, 20.

<sup>2</sup> *Anonyme de Valois*, V, 18.

<sup>3</sup> XÉNOPOL, *Hist. des Roumains*, t. I, p. 21 et suivantes.



civil Romain en y introduisant le christianisme.

Cependant le paganisme dominait encore la vie publique dans toutes les cités occidentales. Les municipalités païennes traînaient de force les chrétiens aux processions et aux sacrifices des lustrés. Constantin dut l'interdire, en 323 <sup>1</sup>.

Licinius se fit des illusions sur la force du paganisme. Il espérait profiter de l'impopularité que Constantin s'attirerait en reniant le culte du Soleil. Mais ce dieu devait tromper ses adeptes. Licinius comptait aussi sur les Barbares païens, car irrités de la surveillance de Constantin, les Sarmates et les Goths s'enrôlaient dans les armées de son rival, tandis que les peuples grecs maritimes, les Phéniciens et les Égyptiens, ennemis du Christianisme, lui préparaient une flotte <sup>2</sup>.

La lutte était ardente dans tout l'Orient contre cette nouvelle religion qui s'était trop rapidement développée, au gré de ses ennemis.

Aussi ce ne fut pas sans succès que Licinius commença à interdire en 321, les réunions des chrétiens, et en 322 tout synode d'évêques <sup>3</sup>. Cette première persécution n'était qu'hypocrite ; bientôt l'ère des martyrs recommença. En 323, l'empereur d'Orient voulut obliger tous les chrétiens à offrir des sacrifices aux dieux pour son salut <sup>4</sup>. Il fit emprisonner et mettre à la torture les récalci-

<sup>1</sup> *Code Théod.*, XVI, 25.

<sup>2</sup> ZOZIME, II, 22.

<sup>3</sup> Saint JÉRÔME, *Chronique*, année 2337. — HÉFÉLÉ, *Hist. des Conciles*, t. I, p. 241

<sup>4</sup> EUSÈBE, *Vit. Const.*, II, 1.

trants <sup>1</sup>. Il fit mutiler les confesseurs et les envoya aux mines. Enfin il réduisit les chrétiens en esclavage et confisqua leurs biens <sup>2</sup>.

Cependant, en la même année 323, les Goths avaient envahi trois provinces faisant partie des nouvelles possessions de Constantin, dans les Balkans. L'une de ces provinces, la Moesie, était partagée entre les deux empereurs. Constantin accourut, poursuivit les Goths et les battit sur le territoire de Licinius <sup>3</sup>. Ce fut le *casus belli*. Chacun des deux rivaux s'était préparé à la lutte.

L'empereur d'Occident construisait, depuis trois ans, une flotte dans le port de Thessalonique.

La guerre qui allait s'engager mettait en opposition des croyances religieuses.

Licinius rappelait, sur ses monnaies, à ses soldats, le Jupiter de Dioclétien, organisateur de l'Empire <sup>4</sup>, et faisait offrir par ses troupes, en Moesie, un grand sacrifice au Soleil Invaincu <sup>5</sup>. Il s'entourait de prêtres païens, de devins, d'haruspices, et offrait des sacrifices aux dieux dans les bois sacrés <sup>6</sup>, comme le fera plus tard Julien. Et de même que ce dernier le fera, il reprochait à Constantin d'avoir abandonné le culte du Soleil. Il ne pouvait croire, dans son entêtement de paysan, que les temps fussent révolus où la religion de l'Etat triomphait.

<sup>1</sup> EUSÈBE, *Hist. Ecclés.*, X, 8.

<sup>2</sup> *Vita Constant.*, II, c. 30, 31, 34.

<sup>3</sup> Il prit le titre de *Gothorum Victor ac Triumphator*, *C. I. L.*, t. I, p. 336 et t. III, 6, 159.

<sup>4</sup> ZOSIME, II, 21, 22.

<sup>5</sup> *Numism. Const.*, t. II, p. 585.

<sup>6</sup> *C. I. L.*, III, 4413.

Constantin avait pris la résolution de faire respecter son titre de premier Auguste et de remplir jusqu'à achèvement, dans la conquête de l'Orient, son rôle de Libérateur des chrétiens.

L'histoire a été étrangement écrite à cet égard ; on verra par l'humilité de son abdication, lorsqu'il reçut le baptême, avant de mourir, ce qu'était l'âme de cet empereur qui, parvenu à la suprême grandeur, se réjouissait de l'échanger contre le rôle du plus humble fidèle de l'Eglise. Car il n'avait pu jusqu'alors assister à la communion des fidèles <sup>1</sup>.

Il n'était que catéchumène dans l'Eglise, mais il avait le droit de se faire construire une chapelle <sup>2</sup>, pour ses prières, et de faire porter dans ses camps une tente ornée de la Croix <sup>3</sup>. Chapelle et tente annoncent tellement celles des croisés et des rois de France, qu'il est impossible de ne pas faire le rapprochement des symboles <sup>4</sup>.

Constantin, n'étant pas encore un fidèle de l'Eglise admis à la communion, attachait une très grande valeur, naturelle d'ailleurs, à toutes les reliques dont il s'entourait, provenant des martyrs, des saints, des héros du christianisme, mais aussi aux symboles de la Passion : au bois de la vraie Croix, aux clous du supplice divin <sup>5</sup>. Sa vénération pour les reliques devint chez les Byzantins une adoration complète. L'Histoire des reliques ne fut

<sup>1</sup> EUSÈBE, *Hist. Eccl.*, X, 8, 10 et V. C., I, 52, 54.

<sup>2</sup> *Vita Const.*, II, 13, et ZOSOMÈNE, *Hist. Eccl.*, I, 81.

<sup>3</sup> *Vita Const.*, c. 11, 14.

<sup>4</sup> FUSTEL DE COULANGES : *La monarchie Franque*, p. 140.

<sup>5</sup> EUSÈBE, *Vita Const.*, IV, 70, 71. — SOCRATE, *H. E.*, I, 17.  
— ZOSOMÈNE, *H. E.*, II, 1.

pas seulement pour eux une histoire nationale, elle fut imprégnée d'un peu de paganisme et donna lieu à l'adoration des images.

Un exemple symbolique du mélange des sources pures et impures du culte des images fut fourni, dès le règne de Constantin, par l'oratoire du Forum de Constantinople. L'oratoire était situé contre la colonne qui portait la statue païenne, en dieu solaire, de l'empereur, que les édiles de Constantinople avaient sans doute fait élever avant la décision de Constantin, lors de l'inauguration de la capitale, de ne laisser subsister aucun monument du culte païen dans sa nouvelle ville <sup>1</sup>. Le clergé célébrait le culte catholique dans le petit oratoire où il n'y avait place que pour les officiants. L'empereur et sa suite se tenaient sur les marches de la plateforme qui supportait les monuments païen et chrétien <sup>2</sup>. Constantin se tenait donc comme un catéchumène aux portes ou dans l'atrium d'une basilique. Il avait fait construire l'oratoire à côté de sa statue, mais pour qu'il n'y eût point de doute sur ses intentions, il avait couvert la statue et la colonne de reliques chrétiennes <sup>3</sup>, que le peuple paraissait parfois adorer. Le paganisme était en quelque sorte enterré sous le christianisme, comme il le fut lorsque les églises s'élevèrent sur les ruines d'anciens temples.

Mais l'empereur n'entrait pas dans le sanctuaire où s'accomplissait le service divin. Que

<sup>1</sup> *Numismatique Const.*, t. II, p. 490.

<sup>2</sup> Jean EBERSOLT, *Les anciens sanctuaires de Byzance*. Paris, 1921, p. 71-73.

<sup>3</sup> SOCRATE, *H. E.*, I, 17. — ZOSOMÈNE, II, 1. — CEDRENUS, *Édition de Bonn*, p. 518. — EBERSOLT, *loc. cit.*

d'humilité n'y avait-il pas dans ce rôle qu'il avait accepté pour mener l'Eglise au port ! Il attendait, pour recevoir le baptême, que le règne du Christ fût assuré au-dessus des luttes fratricides.

Il pourrait alors, peu de jours avant sa mort, déposer la pourpre, en laissant régner ses fils.

Licinius était un bon général, méthodique ; mais les coups droits de Constantin le déroutaient. Celui-ci l'emportait toujours sur ses adversaires, par des manœuvres inattendues, et la bataille engagée, il se mettait à la tête de la cavalerie de sa garde, appuyée par ses troupes personnelles. Que serait-ce maintenant que le Labarum allait être porté, pour la première fois, en tête de cette cavalerie <sup>1</sup> ? Ce fut, en effet, dans cette campagne d'Orient, en 324, le Labarum qui donna la victoire à l'empereur catholique, par la protection divine ou par l'épouvante que la vue de ce drapeau répandait parmi les ennemis.

Les traits n'atteignaient pas, suivant Eusèbe, ceux qui portaient <sup>2</sup> le glorieux trophée. C'était une ancienne enseigne (*vexillum*) de la cavalerie de la garde impériale, transformée en drapeau chrétien, encore unique et particulier de l'empereur et qui, dans la suite de l'Histoire, se multipliera dans les armées d'Orient.

Des soldats privés de l'empereur le gardaient <sup>3</sup>.

<sup>1</sup> En effet, il n'est pas question du Labarum dans les récits de la première guerre contre Licinius.

<sup>2</sup> EUSÈBE, *Vita Constantini*, II, 9.

<sup>3</sup> C. LÉCRIVAIN, *Les soldats privés du Bas-Empire*. *Mél. Ecole Fr. de Rome*, 1890, p. 267. — MOMMSEN, dans *Hermès*, t. XXIV, p. 233. — EUS., *ibid.*, II, 8.



Ils étaient cinquante, choisis pour leur force et aussi pour leur vertu et leur foi chrétienne, sans doute des cavaliers qui pouvaient mettre pied à terre, lorsque le chef s'arrêtait. Car Constantin gardait, sous sa main, ce corps d'élite qu'il conduisait aux points où l'armée lui semblait le plus éprouvée. L'étendard ranimait les courages, déconcertait les ennemis et donnait à cette guerre son véritable caractère de triomphe du Christianisme sur l'Orient païen, dont Licinius avait invoqué tous les dieux avant d'engager la lutte suprême <sup>1</sup>. Les soldats de Constantin combattaient pour la délivrance de leurs frères, pour celle des confesseurs enfermés dans les mines, pour le retour des chrétiens qui mouraient de faim dans les déserts <sup>2</sup>.

Constantin, au moment d'entreprendre sa seconde guerre contre Licinius, se trouvait proche des centres vitaux de l'empire adverse. Ses troupes étaient réunies en Pannonie et en Macédoine. Une partie importante de son armée venait de Sirmium, moderne Mitrowitz, sur la Save, et descendait la grande voie romaine qui aboutissait à Byzance. Il venait lui-même de Thessalonique pour prendre le commandement de l'ensemble de ses forces <sup>3</sup>. Son adversaire devait nécessairement chercher à l'arrêter sur l'Hèbre (Maritza) qui forme la première défense de Constantinople par

<sup>1</sup> EUS., *Vita Const.*, II, 5.

<sup>2</sup> J. MAURICE, *Bullet. des Ant. de Fr.*, 1904, p. 212 — pour la comparaison des étendards.

<sup>3</sup> *Anonyme de Valois*, V, 21.

terre. Licinius avait rangé son armée sur les collines qui commandaient la ville d'Andrinople, entre le confluent du Ténare, Arda, avec la Maritza, et la ville. Il avait le fleuve devant lui comme protection de ses troupes <sup>1</sup>. Celles de Constantin ne savaient comment aborder l'ennemi, bien qu'il ne fût pas dans le tempérament de leur chef de l'attendre. Les armées demeurèrent plusieurs jours en présence. Ce fut alors que l'empereur d'Occident inventa une ruse digne d'Annibal.

Ayant remarqué un endroit où le fleuve était plus étroit, il fit couper des arbres dans une forêt voisine et amener les troncs en cet endroit, afin de tout préparer pour la construction d'un pont ; mais en même temps il faisait sonder un passage guéable en amont <sup>2</sup>. Il comptait avec raison sur l'esprit méthodique du paysan du Danube qu'il avait devant lui <sup>3</sup>. Celui-ci crut que l'armée de Constantin était arrêtée à l'endroit où elle devait traverser le fleuve. On l'y voyait tout entière. Cependant la nuit vint. Constantin, à la tête d'un détachement de sa cavalerie, franchit, le 3 juillet <sup>4</sup>, le fleuve à l'endroit guéable.

Les troupes de Licinius surprises vinrent se faire battre successivement, à mesure que les soldats de Constantin, ne voyant plus d'ennemis sur la rive gauche du fleuve, en face d'eux, rejoii-

<sup>1</sup> ZOSIME, *Hist.*, II, 22.

<sup>2</sup> ZOSIME, II, 22.

<sup>3</sup> Licinius, né en Dacie. Il fut toujours méthodique et prudent.

<sup>4</sup> C. I. L., tome I, p. 346.

gnaient leur chef par le gué en toute hâte. Il se fit un grand massacre de l'armée de Licinius, laquelle se retira à Byzance <sup>1</sup>. Le vainqueur l'y assiégea, mais le succès définitif allait se décider sur mer. Constantin le savait bien, il avait fait préparer pendant deux ans sa flotte dans le port et la rade vaste et sûre de Thessalonique, d'où ses navires pourraient toujours gagner la haute mer. Mais les événements se précipitant, et la flotte de Licinius occupant l'Hellespont, il fit avancer la sienne au Pirée, afin de pouvoir tenter une attaque brusquée. Il en avait confié le commandement à son fils Crispus <sup>2</sup>, jeune prince plein d'avenir, et qui, à vingt ans, avait déjà vaincu la Germanie. Il était l'espoir des chrétiens.

Les navires d'Abante, amiral de Licinius, étaient aussi nombreux que jadis ceux du roi de Perse. Les Egyptiens lui avaient fourni quatre-vingts galères, les Phéniciens autant, les Ioniens et les Doriens soixante, les Cypriotes trente, les Cariens vingt, les Bithyniens trente <sup>3</sup>. L'origine d'un assez grand nombre de navires ne peut être déterminée. C'étaient les mêmes peuples qui avaient envoyé leurs contingents de galères au temps de Xerxès. Abante regardait, comme le grand roi, avec mépris, la petite flotte de ses ennemis.

Mais l'Hellespont est le lieu des surprises. Des orages inattendus, surtout des sautes de vents brusques, y causaient, dans l'antiquité, la destruc-

<sup>1</sup> ZOSIME, II, 23.

<sup>2</sup> *Anonyme de Valois*, V, 26.

<sup>3</sup> ZOSIME, II, 22.

tion des escadres dont les galères se heurtaient. Les Grecs avaient profité jadis de ces caprices de la mer et du ciel, lorsque le pont de bateaux de Xerxès s'était rompu sous la poussée des vagues. Cette fois, Crispus, bon élève de son père, eut l'audace, après avoir conduit sa flotte sur la côte de la Macédoine, la plus voisine de l'Hellespont, de gagner les Détroits où le petit nombre de ses vaisseaux pouvait lutter contre une flotte qui n'avait pas l'espace nécessaire pour se ranger en bataille <sup>1</sup>.

En effet, Abante ne pouvait pas la faire manœuvrer, parce que ses navires se jetaient les uns sur les autres ; aussi beaucoup se perdirent. La nuit interrompit le combat, et sa flotte fut poussée par le vent sur la côte de l'antique Troade, où elle se réfugia dans le port d'Ajax, tandis que celle de Crispus gagnait un port de Thrace. Le vent du septentrion permit le lendemain à la flotte d'Abante de gagner la haute mer, d'où elle espérait sans doute surveiller et atteindre l'ennemi, quand une tempête venant du Midi la rejeta de nouveau sur le rivage d'Asie et fit échouer ou submergea ses galères. Cent trente navires et cinq mille hommes périrent <sup>2</sup> ; c'était un désastre. L'amiral s'enfuit avec le reste de sa flotte à Byzance. Il était temps pour Licinius qu'il arrivât.

Constantin pressait le siège de la ville ; il avait dressé une plateforme et des tours le long de ses murailles qu'il assiégeait.

<sup>1</sup> ZOSIME, II, 23.

<sup>2</sup> ZOSIME, II, 24.

Licinius attendait une flotte victorieuse, mais ce furent les débris d'une flotte vaincue qui le transportèrent, avec le restant de ses troupes, en Asie où allait se jouer le dernier acte de cette lutte. Licinius sentait la main du destin s'appesantir sur lui ; il nomma un Auguste supplémentaire, Martinien <sup>1</sup>, qui devait le remplacer, pour la mort, car il l'offrirait au vainqueur comme victime expiatoire.

Constantin ne s'attarda pas au siège de Byzance. Deux passages s'offraient à lui pour gagner l'Asie : l'un par l'Hellespont, à Lampsaque, en face de Gallipoli ; l'autre par le Bosphore, à Scutari.

Il choisit, comme d'habitude, l'opération la plus audacieuse. Il aborda à Scutari, *Chrysopolis*, en face de l'armée de Licinius, au promontoire sacré qui ouvre le Bosphore et la Mer du Pont.

Chrysopolis était le port de Chalcédoine, et Licinius avait pris position sur les hauteurs qui entouraient cette ville <sup>2</sup>. Il était déconcerté par l'arrivée brusque de Constantin ; ses qualités de prudence se retournaient contre lui. Il avait perdu son temps à réunir de nouvelles troupes. Il était démoralisé par la perte de Byzance. Ce qu'il eût fallu, c'était empêcher Constantin de débarquer. Car déjà celui-ci recevait des renforts tous les jours par mer et augmentait sa flotte par la construction de navires légers. Ce fut ce qui décida Licinius à engager le dernier combat. Il avait plus de cent trente mille hommes avec lui ; il les commanda en personne.

<sup>1</sup> *Numismatique Constantinienne*, t. I, p. cxxvii.

<sup>2</sup> *Anon. de Valois*, 26, et ZOSIME, II, 26.



Il avait fait venir Martinien avec toutes ses forces, de l'Hellespont sur le Bosphore, sachant bien que la partie qui allait se jouer était décisive <sup>1</sup> et voulant y compromettre son second.

La bataille s'engagea entre le promontoire Sacré et la ville de Chalcédoine. Il semble que l'armée de Constantin fit des merveilles. Elle n'occupait pas les meilleures positions. Elle était acculée à la mer. Il lui fallait vaincre ou périr.

L'armée ennemie, en partie composée de Barbares païens, le savait aussi <sup>2</sup>, et Licinius inspirait confiance à ses soldats. On lutta avec un tel acharnement qu'il ne resta que trente mille hommes de l'armée de Licinius.

Le Labarum avait triomphé de ses ennemis. L'empereur le déposa dans le palais de Constantinople, où les voyageurs le voyaient encore au ix<sup>e</sup> siècle <sup>3</sup>.

Licinius, réfugié à Nicodémie, se rendit ; car la lutte était impossible, et il espérait garder la couronne en faisant plaider sa cause par sa femme Constantia, sœur de Constantin <sup>4</sup>. Il espérait livrer à sa place son ancien commandant des troupes du palais, Martinien, qu'il avait associé, comme Auguste, à son malheureux sort.

Mais Constantin ne tomba pas, une seconde fois, dans ce piège. Il n'avait pas besoin de victime expiatoire. Le véritable coupable, Licinius, dut

<sup>1</sup> ZOSIME, II, 24. — *Anon. de Valois, loc. citat.*

<sup>2</sup> *Anon. de Valois, loc. citat.*

<sup>3</sup> THÉOPHÈNES, *Chronographie*, dans *Byzantine de Bonn*, t. I, p. 19.

<sup>4</sup> *Anon. de Valois, V, 29.*

abandonner la pourpre. Il est vrai que sa condamnation à mort s'en suivait.

La théorie du pouvoir impérial à Rome le voulait ainsi. Toutes les magistratures que revêtait l'Auguste étaient perpétuelles. La puissance tributienne lui donnait le caractère sacré du peuple romain, mais seulement pendant qu'il régnait. Dès qu'il quittait la pourpre, il cessait d'être inviolable, mais il restait candidat à l'Empire. Aussi lorsque Maximien Hercule eut abandonné le pouvoir malgré lui, il ne fallut pas longtemps pour qu'un orateur lui rappelât que son pouvoir était inaliénable ; mais alors il lui fallait assassiner l'empereur régnant ou périr. C'était une des difficultés avec lesquelles Dioclétien n'avait pas compté. Ces grands faiseurs de systèmes à priori suppriment volontiers des siècles d'histoire.

Les empereurs romains étaient des dieux depuis l'apothéose de César et le consentement d'Auguste. On n'abdique pas plus la divinité que les magistratures perpétuelles, et pour ces empereurs qui étaient païens, héritiers de plusieurs siècles d'empereurs païens, c'était un sacrilège que de se résigner à leur sort. Ils n'avaient pas seulement les regrets de Napoléon à l'île d'Elbe, mais ceux des dieux déchus qui ne pouvaient que mourir pour reprendre leur rang dans l'Olympe. A la première occasion ils se révoltaient, et si la vie leur était laissée, ils recommençaient. Mais c'était alors qu'entrait en jeu, comme le couperet de la guillotine, la terrible loi de lèse-majesté qui datait aussi d'Auguste <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> *Ammien Marcellin*, XIX, 12.

Constantin n'aurait pas dû garder ce legs d'un régime qu'il avait abandonné, mais il allait au plus pressé. Il pardonna deux fois à Maximien Hercule et à Licinius. A la troisième tentative d'assassinat ou de révolte, il laissa la loi s'appliquer. Aurait-il pu la supprimer sans porter atteinte à la majesté impériale? Ce n'était pas probable, et sa majesté atteinte, c'étaient les frontières ouvertes aux Barbares, et la guerre civile à l'intérieur. Il laissa donc, quelque temps après la guerre de 324, Licinius périr à la suite d'une révolte.

Personne ne se fût attendri sur ces prétendues victimes, Maximien Hercule et Licinius, barbares couronnés, et qui avaient beaucoup de meurtres sur la conscience, si Constantin n'avait pas été chrétien. Ce qui est merveilleux, c'est qu'il échappa à tant d'embûches et à tant d'ennemis. Il n'eut pas un jour la possession tranquille du pouvoir, comme Marc-Aurèle.

Ainsi, ce que Lactance avait entrevu dans un éclair de génie provoqué par sa foi chrétienne s'était réalisé <sup>1</sup>.

Tous les ennemis du nom chrétien s'étaient entre-détruits, sauf le dernier qui venait de succomber sous les coups de Constantin.

Dioclétien avait vu d'abord sa savante organisation du monde (*tétrarchie*) renversée par l'avènement de deux fils d'empereurs, Maxence et Constantin, privés de l'héritage de leurs pères. Plus tard il avait eu la douleur d'assister à la per-

<sup>1</sup> LACTANCE, *De Mortibus Persecutorum*, c. XXIX et XXX.

sécution des femmes de sa propre famille, de sa femme et sa fille, par son héritier Galère, puis par Maximin Daza. Mais Galère n'avait pas pu empêcher Constantin de recevoir le titre d'Auguste des mains du premier collègue de Dioclétien, Maximien Hercule. Bientôt ce dernier jaloux de son gendre, Constantin, tentait deux fois de l'assassiner, et trahi par sa fille Fausta, se pendait dans le palais impérial, en 310. Cependant Dioclétien mourait de chagrin, en 311, dans sa retraite de Salone. Puis Constantin renversait Maxence, et deux créatures de Galère, Maximin Daza et Licinius se disputaient sa succession. Quand Maximin Daza fut détruit, Licinius songea seulement au danger de Constantin. Il était trop tard.

Quelle main mystérieuse avait dirigé cette histoire dont toutes les guerres se terminaient, à travers les détours les plus imprévus, par le triomphe de l'Eglise qui semblait devoir périr sous la tétrarchie en 303 ? Eusèbe et Lactance ont désigné clairement la main de Dieu <sup>1</sup>. C'était aussi la pensée profonde de Constantin depuis sa conversion.

<sup>1</sup> EUSÈBE, *De Laudibus Constantini*, c. XII. Voir sur LACTANCE : MONCEAUX, *Hist. Littér. de l'Afrique chrét.*, t. III, p. 329 et suivantes.





## CHAPITRE VI

### Le Progrès et la Réforme du Droit Civil

#### L'Influence chrétienne

---

Les deux grandes œuvres de Constantin, celles qui ont laissé des traces permanentes dans l'Histoire, sont la réforme et le perfectionnement du Droit civil, et la création de sa noblesse.

Constantin utilisa, pour construire un empire nouveau, un assez grand nombre de matériaux anciens, mais le monument qu'il éleva, dans le domaine juridique, fut original, parce que son œuvre avait subi l'influence du Christianisme.

La création de sa nouvelle noblesse, dont il sera question dans le chapitre suivant, entraîna la réforme du Droit public, dans lequel furent introduits des principes nouveaux de morale sociale, celui de la solidarité du chef et de ses subordonnés, et de leur responsabilité devant Dieu, et celui du respect par les fonctionnaires des principes d'une morale étrangère à leurs fonctions, mais dont l'application n'en était pas moins exigée dans l'exercice de ces fonctions, la morale chrétienne <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> On peut reconnaître à ce seul trait que Charlemagne fut l'héritier de Constantin.

Ces réformes donnèrent lieu à la manifestation d'un sentiment et d'un principe de Droit, nouveaux, issus de la pudeur du bien (*Verecundia*). C'est ce sentiment ou ce principe que l'on appellera plus tard l'Honneur. Il faut remarquer que les charges publiques et les magistratures de l'Empire s'appelaient des honneurs, et que la création de la noblesse Constantinienne anoblit celles qui lui incombaient, comme la noblesse du moyen âge le fit pour ses terres.

La Charité introduisait le même principe de l'Honneur, dans le Droit Civil, sous la forme de la protection des faibles et du respect de la famille.

Le Conseil avec lequel l'empereur légiférait était composé de païens et de chrétiens, également instruits de la sagesse antique, du Droit classique et de la morale chrétienne. Celle-ci pénétrait dans le Droit civil sous l'influence des évêques amis de l'empereur, tandis que les païens y maintenaient la tradition du Droit des Antonins et du vieux Droit romain, de la loi des XII tables. C'est ce qui ressort de l'étude des Constitutions, Rescrits, Décrets, Edits, et pour employer un terme général, de la législation de Constantin.

La sagesse antique se rencontrait pour la première fois avec la révélation chrétienne, et cela avait lieu dans le Conseil même du prince où étaient réunis les Jurisconsultes païens et chrétiens. Il est donc nécessaire d'indiquer brièvement les origines des principes moraux qui se trouvèrent alors en présence.

Lorsque l'on parle de la sagesse et la morale antiques, on est obligé de remonter à Platon et à Aristote, comme auteurs de la science déductive

de la morale et du Droit, car la morale de Socrate n'était qu'empirique.

Or la science du Droit est essentiellement déductive ; tout législateur a rattaché les conséquences aux principes.

On peut dire que jamais le Droit romain n'eût subi l'évolution qui l'anoblit, à partir de l'époque de Scipion l'Africain, au II<sup>e</sup> siècle avant notre ère, si la théorie des Idées de Platon, et celle de la Puissance et de l'Acte d'Aristote n'avaient caractérisé les philosophies de ces deux plus grands esprits de l'Humanité. Qu'eût été le Droit sans les principes du Juste et de l'Equitable, approfondis par la dialectique de Platon et la science d'Aristote ? Héraclite, devançant certaine philosophie moderne, avait considéré l'homme comme toujours changeant, ou comme placé devant un fleuve où il ne se baignait jamais deux fois dans les mêmes eaux. Aucune morale, aucun Droit ne pouvaient s'établir sur ce fondement de l'instabilité. Platon découvrit le caractère permanent des Idées.

Sa Dialectique, sa méthode de recherche, créait à vrai dire une philosophie objective. Elle saisissait les idées dans les mots qui les représentaient et parvenait à dégager celles qui étaient essentielles et desquelles dérivait les autres ; par l'élimination des notions insuffisantes ou incomplètes.

C'est ainsi qu'il mettait en lumière les Idées en soi, ces essences qui éclairaient de leur rayonnement toute sa philosophie et toute sa morale.

Car pour Platon, les Idées étaient des êtres, des essences permanentes ; telles étaient celles du

Beau, du Vrai, du Juste, de l'Utile, mais si l'on s'élevait plus haut, on découvrait l'Idée suprême, celle du Bien.

Ici le philosophe s'arrêtait, saisi d'une sorte d'émotion sacrée <sup>1</sup>. Cette idée du Bien, c'était l'Unité suprême que les Pythagoriciens avaient dégagée des nombres, mais c'était aussi la perfection divine. C'était vers elle que les âmes s'élevaient sur les ailes de l'amour.

Toutes les autres Idées ordonnaient le monde, mais elles tiraient elles-mêmes leur valeur de celle du Bien, comme de tout ce qu'il y a de bon et de beau dans la réalité totale.

C'eût été le Dieu des chrétiens si celui qui Est pouvait n'être qu'une Idée, sorte d'être passif contemplé par la raison, et si l'on pouvait le connaître sans la révélation.

Il y avait pourtant un caractère commun entre le Dieu de Platon et d'Aristote et celui de la révélation. Le Dieu de la Raison comme celui de la révélation était en dehors du monde et supérieur au monde.

C'est ce principe de l'extériorité du Souverain Bien que reniera le Néoplatonisme ; lequel retournera, pour cette raison, au Panthéisme.

Il faut, pour comprendre comment s'exerça l'influence de Platon et d'Aristote sur le Droit romain, se souvenir de ce que l'un et l'autre avaient trouvé, dans la Cité antique, la forme la plus parfaite de la vie sociale. Ils avaient transformé et embelli la Cité par l'application des principes du Vrai, du Beau, du Juste et du Bien dans le gou-

<sup>1</sup> *République*, VII.

vernement des hommes. Ils avaient rêvé que le bonheur pût être la conséquence naturelle de la vertu, *Hédonisme*, mais ils avaient admis la Cité comme cadre de la vie sociale <sup>1</sup>; ils avaient opposé son harmonie au chaos de la barbarie.

Platon y a même introduit une sorte de socialisme esthétique qu'il pouvait seul concevoir. Il a écrit deux de ses œuvres principales, les *Lois* et la *République*, pour montrer le développement de l'idée de Justice dans la Cité. Il avait remplacé l'empirisme de Socrate par l'étude du Droit idéal.

Mais ni lui, ni Aristote ne sortirent du cadre de cet Etat antique, dont l'origine semble se confondre avec celle du Feu qu'adorèrent les Mages dans le désert de Perse, de ce feu purificateur dont le culte ne peut être pratiqué que par les prêtres de la Cité et qui rejette en dehors d'elle les étrangers. De sorte que ces grands penseurs acceptèrent les conséquences immorales de l'organisation de la Cité, c'est-à-dire la soumission absolue de la famille à l'Etat, l'esclavage, l'extériorisation de tous les étrangers, et firent des citoyens un peuple de rois.

Mais au sein de ce peuple isolé, il n'en était que plus facile de développer le Droit parmi ces amis tous égaux et servis par un nombre triple d'esclaves. C'est ce que fit particulièrement Aristote. Il avait placé au terme de l'évolution du monde, comme l'acte suprême réalisant la pensée divine,

<sup>1</sup> Aristote avait, il est vrai, reconnu la monarchie d'Alexandre comme supérieure aux républiques dans l'*Ethique* et la *Politique*, mais l'Etat ancien quel qu'en fut le gouvernement était toujours la Cité, excluant les esclaves et les étrangers de son culte.



cette Cité antique. Pour comprendre ce que fut son œuvre juridique, il faut se reporter à sa philosophie.

La Nature, suivant un de ses mots les plus profonds, fuit l'infini ; c'est-à-dire que du chaos de la matière où tout n'est qu'en puissance, sortent successivement, suivant un système qui devance l'Évolutionnisme moderne, mais conserve l'action divine, toutes les formes et tous les êtres de plus en plus parfaits, réalisant, en acte, quelque chose de la raison divine qui attire le monde.

Chaque individu, à un moment donné de son existence est donc, dans le jeu de ses fonctions naturelles, une expression de la pensée divine, et les espèces et les genres ne sont que des abstractions logiques qui servent à grouper les unités.

Ceci a une immense importance pour le Droit, car ce qui est vrai en Histoire Naturelle l'est aussi dans le Droit lequel classe les genres, les espèces, mais ne reconnaît en réalité que des cas particuliers.

De là naît, dans l'enseignement d'Aristote, un nouveau principe de Droit, l'Équité, qui donne à chacun suivant ses mérites. C'est cette Équité qui inspirera tout le Droit Prétorien à Rome et créera la justice relative aux non citoyens romains.

Naturaliste, observateur, évolutionniste, Aristote s'attachait à la classification des espèces du Droit, comme de celles de la Nature. Aussi développait-il l'étude des gouvernements particuliers dans sa Politique, et celle de leur évolution. Moraliste, il était à la recherche des conditions nécessaires au développement des vertus pratiques. Ses élèves établirent la théorie des Contrats, des Obli-

gations qu'ils groupèrent en espèces et en genres. Mais pour Aristote, lorsque les lois sont établies, et que l'on a classé les espèces du Droit, il reste à juger les cas particuliers, et l'on retombe dans le plus sage réalisme pratique. C'est ainsi que dans la répartition des biens, il faut tenir compte des mérites acquis. L'Équité y préside, mais cette Équité exige du magistrat et du juge une vertu à laquelle Platon n'avait attaché qu'une importance secondaire : la Prudence ; Aristote y reconnaît la vertu constructive, architectonique par excellence, celle qui permet au Législateur et au Juge de modeler le Droit sur la réalité, de connaître des exceptions, d'échapper à la rigidité trop grande des principes. La Prudence tient la balance de la Justice, mais les plateaux de celle-ci doivent pencher suivant les décisions de l'Équité. En réalité la Prudence est à la base de la création la plus originale de Rome : les Consultations du Forum. Les jurisconsultes ou *Prudents*, héritiers des chefs de famille romains, qui rendaient la justice à leurs clientèles dans les atriums de leurs maisons, répondront aux consultations, éclaireront de leurs avis les juges et les parties. Ces avis ne seront pas exécutoires, mais ils obligeront les législateurs eux-mêmes à se rendre aux arguments les meilleurs, car ces sages, ces penseurs éclaireront des lumières de la raison toutes les parties du Droit. Réunies en livres, leurs consultations serviront de base à l'œuvre des législateurs futurs.

Ainsi le Droit romain se pénétra d'abord de l'enseignement de Platon de d'Aristote, et c'est pour cette raison qu'il fournit le premier type immortel du progrès de l'humanité, sollicité par la

raison, dans le cadre de la Justice et de l'Équité, comme la Grèce avait fourni le canon de la beauté.

Mais il manquait quelque chose à cette science du Droit, et ce quelque chose ne pouvait pas venir des hommes : la Charité, qui y pénétra sous le règne de Constantin et sous l'influence de l'Eglise.

Rome ne s'était d'ailleurs pas arrêtée à l'application des doctrines de Platon et d'Aristote.

Le Stoïcisme avait étendu le bénéfice de la Cité romaine à l'empire tout entier, brisant les frontières naturelles des peuples, et comme la vie naît de la diversité des parties d'un grand corps, il avait, en unissant l'empire, préparé sa mort, et l'avait en quelque sorte enveloppé d'un linceul. — Voici comment cela se fit :

Platon et Aristote avaient laissé la cause première hors du monde, soit que cette cause eût présidé à son organisation par l'intermédiaire d'un démiurge, soit qu'elle l'eût organisé par l'attrait de sa perfection.

Le Stoïcisme fit au contraire descendre Dieu du Ciel sur la terre.

Dieu devint le corps subtil qui pénètre (éther pour la matière, feu intelligent pour les âmes) toute substance et préside à l'organisation du monde <sup>1</sup> et se concentre dans les dieux et dans les hommes.

Toute âme a une tendance naturelle, l'*Ormê* des Stoïciens, à agir conformément à l'ordre établi par ce principe divin universel ; la vertu n'est que le

<sup>1</sup> DIOGÈNE DE LAERTE, VII, 143. — CICÉRON, *Académie*, II, 40.

développement de cette tendance qui devient une habitude. Dès lors, toute la morale se réduit à comprendre l'ordre du monde. Mais la raison seule peut le comprendre ; chaque âme est un dieu par la raison. Aussi y a-t-il une distinction à établir entre les êtres doués de raison et les autres. Il existe entre les premiers un instinct social qui les lie, une raison qui leur est commune ; de là résulte l'extension des privilèges du Droit romain à tous les êtres de raison, à tous les hommes.

Nous ne diminuons pas cette grande thèse, mais quand le Stoïcisme devint actif à Rome, le droit Prétorien avait déjà adouci le sort des populations des provinces ; des pérégrins. La thèse du Stoïcisme, sa métaphysique qu'on a niée était ample comme les théories de la science matérialiste moderne, mais son application rendit le gouvernement de la raison plus dur qu'il n'était auparavant. Il fallait se soumettre à la nécessité universelle, *Anankê*. Celle-ci détruisit l'espérance et contribua à produire le découragement universel qui présida à la ruine du monde antique et qui amollit l'âme d'un Marc-Aurèle. La liberté et la conscience stoïciennes n'étaient que des illusions.

La première consistait dans la possibilité pour la volonté, éclairée par la raison, de se conformer à l'ordre de la nature divinisée <sup>1</sup> ; la seconde n'était que la conscience de notre servitude <sup>2</sup>, car rien ne pouvait être changé à l'ordre établi. Notre liberté, suivant le mot d'un philosophe moderne, Renouvier, était nécessaire.

<sup>1</sup> De là l'Ataraxie. *Marc-Aurèle*, IV, 26 et V, 2.

<sup>2</sup> CICÉRON, *Tusculanes*, IV, 6. — STOBÉE, *Eclog.*, III, 158.

Mais il régnait une harmonie, celle de la loi universelle. Une grande beauté en résultait, à laquelle participaient la vertu et l'honneur stoïcien ; de là le Decorum de la vertu et l'éclat de la fonction publique. La bonne conscience tint dès lors à se produire et à être vue <sup>1</sup>. La beauté de l'ordre moral fut l'éclat du siècle dont il est encore constamment question dans le Code Théodosien où le Stoïcisme vint rejoindre le Christianisme sous Constantin, et lui rester en quelque sorte accolé jusqu'à la fin de l'empire d'Occident. Pourtant la pudeur du bien, l'Honneur chrétien furent bientôt l'opposé de l'éclat, de la gloire et de l'honneur stoïcien. L'un se cachait et l'autre voulait briller.

Notre dix-septième siècle, avec Descartes, est retourné à l'application de l'honneur stoïcien, et la notion de l'honnête homme, d'un mérite tout extérieur, en est résultée.

L'étude de la passion et du vice constituait une seule pathologie pour les Stoïciens, comme pour certains savants modernes. Il n'y avait que des maladies. Dès lors il ne restait qu'à tolérer le mal ou à le combattre durement, pour s'en débarrasser. Le Stoïcisme inclina vers la résignation, et le Destin prit pour lui le nom de Providence.

Mais, dès l'époque de Cicéron et de son maître Antiochus, il n'y avait plus de vrai stoïcien. Le dogmatisme de Chrysippe et de Zénon de Tarse était ébranlé par une philosophie trop dédaignée <sup>2</sup>, le Scepticisme de la Nouvelle Académie fondée

<sup>1</sup> SÉNÈQUE, *Ep.*, 127.

<sup>2</sup> Mon regretté ami V. Brochard a rendu toute son importance au Scepticisme grec.



par Arcésilas, élève du péripatéticien Théophraste, le meilleur élève d'Aristote et de deux Platoniciens <sup>1</sup>.

Le Scepticisme montre que le point faible du Stoïcisme était sa prétention à la connaissance adéquate de la nature par les sens et par la raison.

Si l'on ne peut connaître la loi divine, comment s'y conformer ! Dès lors l'on revenait à Platon, l'on devait se rapprocher du Bien, mais du bien humain, comme disait Aristote, et avec moins d'espérance d'y parvenir <sup>2</sup>.

De là l'Eclectisme et le probabilisme. L'orgueil d'un Caton ne pouvait plus subsister. Le nouvel Académicien ressemblait à un sage médecin <sup>3</sup>, et le Droit Romain se parait de la plus belle qualité des grands jurisconsultes, celle qu'admirait notre Pothier, la Bienveillance, *Benignitas*.

Le Droit, déjà transformé par l'Equité sous les Antonins, fut bien adouci par ce sentiment nouveau qui multiplia les exceptions en faveur de ceux qui ne rentraient pas dans le cadre des lois. Mais, ni dans le Stoïcisme ni dans l'Eclectisme ne se trouvaient de principes aptes à relever l'humanité à l'époque où le Christianisme pénétra dans le Droit.

Constantin entreprit une œuvre immense, et qui peut se définir en l'opposant à la constitution païenne de la République, et surtout à celle d'Auguste. — Le père de famille, pontife de la religion, était tout-puissant dans la Cité romaine antique.

<sup>1</sup> Diogène de Laerte, IV, 28, 32.

<sup>2</sup> Sextus Empiricus. *Pyrrhon.*, I, 285.

<sup>3</sup> STOBÉE, *Eclog.*, 40.

Il disposait de la totalité de ses biens ; il les léguait à son fils ou à son fils adoptif. La femme était éternellement en tutelle, car les Agnats comptaient seuls dans l'ancienne famille romaine. Cela tenait à ce que la famille reposait alors sur le culte du foyer, où seul le chef de famille avait le droit d'offrir le sacrifice aux dieux. Il lui fallait donc un héritier mâle qui pût lui succéder dans le culte, et peu lui importait qu'il fût son fils ou son fils adoptif. La Cité était composée de foyers groupés autour d'un foyer central où se pratiquait le culte de Vesta ; il fallait seulement que les biens qui représentaient le support du culte restassent attachés à chaque foyer.

Le Droit des personnes disparaissait dans ce vaste culte aux ramifications multiples.

Tout était sérieux, grave, étroit dans l'antique Cité des paysans romains ; le Droit était formulaire, un mot oublié annulait les contrats ; l'adultère de la femme qui compromettait la transmission du culte du foyer était puni de la peine du feu, et le crime de parricide, c'est-à-dire l'assassinat d'un proche, de la peine du sac où l'on enfermait le coupable avec un serpent et un coq, avant de le jeter à l'eau <sup>1</sup>.

Lorsque Constantin prit le pouvoir, la famille romaine était en telle décomposition qu'il reprit en partie les peines de la loi des XII tables pour épouvanter les coupables.

Cette décomposition de la famille provenait en partie de l'œuvre inconsciemment immorale de

<sup>1</sup> Le Code Th., IX, 15, 1, ne fait que reproduire la loi des XII tables.

l'empereur Auguste. Ce fondateur véritable de l'empire païen, en même temps qu'il se laissait diviniser, faisait de l'organisation impériale une arche sacrée. Il fallut tout subordonner à cette forme de gouvernement divinisé. Et ce fut la famille qui fit les frais de ce pouvoir absolu.

Auguste avait besoin de citoyens romains, car Rome s'était dépeuplée, pour coloniser le monde. Aussi fallut-il que les femmes eussent des enfants, quel qu'en fût le prix. De là l'encouragement de l'adultère sur lequel Juvénal a écrit des pages sanglantes <sup>1</sup>. La maternité devenait fonction d'Etat. Pour la développer, les lois Décimaires s'appuyèrent sur la cupidité et l'immoralité en établissant la course au droit d'hériter par l'acquisition de quatre enfants (*jus liberorum*). Le haut Empire suivit cette politique d'Auguste et le Sénatus-Consulte Tertullien n'appela la mère à succéder à ses enfants que si elle avait eu, étant ingénue, trois, ou affranchie, quatre enfants.

On se mariait, dit Plutarque, non pour avoir des héritiers, mais des héritages. Tel avait été l'effet des lois Julia et Papia Poppoea <sup>2</sup>. Les secondes noces avaient donné lieu à d'autres abus; les marâtres faisaient périr les enfants du premier lit pour s'assurer de leur succession.

La reconnaissance légale du Concubinat remontait à Auguste <sup>3</sup>. Cette forme subalterne du mariage prit alors place parmi les conventions autorisées <sup>4</sup>. C'était toujours l'intérêt de l'Etat, primant

<sup>1</sup> JUVÉNAL, *Satire IX*.

<sup>2</sup> *Gaius*, II, 26 ; *Ulpian*, XIV, XVII.

<sup>3</sup> MARCIEN, *Dig.*, *De Concubinis*, lex 3, I.

<sup>4</sup> PAUL, *Dig.*, *De verb. signif.*, 144.

celui de la famille. La loi défendait aux citoyens d'épouser des femmes de condition inférieure ; aux sénateurs et à leurs fils d'épouser des affranchies ; mais pour repeupler l'Etat, il était bon d'accorder à tous une imitation du mariage. Le Concubinat prit place dans les coutumes romaines, Marc-Aurèle, pour ne pas donner une marâtre à ses enfants, prit pour concubine, après la mort de sa femme, la fille de son procureur <sup>1</sup>.

Ces deux formes de mariage n'eussent peut-être pas complètement démoralisé la Cité, sans les lois décimaires et sans le divorce.

Celui-ci sévissait déjà avant l'Empire, mais Auguste, en y apportant quelque contrainte dans l'intérêt de la Cité, ne fit que le rendre plus recherché <sup>2</sup>. Mécène ne le pratiquait-il pas ouvertement ? Nous connaissons le développement du divorce par les écrits de Sénèque, de Martial et de Juvénal. Une plaisanterie bien romaine était que les femmes ne comptaient plus leurs années par le nombre des Consuls, mais par celui de leurs maris, et cela au début de l'Empire <sup>3</sup>. Et Martial dit que celle qui se marie si souvent ne se marie plus <sup>4</sup>.

C'était parfaitement en vain que les Jurisconsultes continuaient à donner, jusque sous les Sévère, les plus belles définitions du mariage, cette union de toute la vie, cette mise en commun des intérêts divins et humains <sup>5</sup>.

<sup>1</sup> CAPITOLIN, *Marc-Aurèle, Antonin*, c. XXIX.

<sup>2</sup> SUÉTONE, *Auguste*, 34.

<sup>3</sup> SÉNÈQUE, *De beneficiis*, III, 16.

<sup>4</sup> MARTIAL, livre VI, épigramme 7.

<sup>5</sup> Modestus, élève d'Ulpien (*Digeste*, lex I de Nuptiis).

L'une des conséquences les plus brutales du divorce était la dépopulation. Auguste l'avait soupçonné, mais il n'avait pas supprimé le divorce. L'Empire se dépeupla comme dans les temps modernes le font de grandes nations, les premières du monde par le génie ou l'activité.

Lorsque le législateur ne recherche le développement de la famille que par les intérêts, il est sûr d'échouer.

Rome suivant cette voie devait condamner le célibat. Il fut considéré comme infamant par César et Auguste qui ne donnaient guère au monde des exemples de moralité.

Il fut défendu aux célibataires et aux personnes sans enfants de profiter des dispositions testamentaires établies en leur faveur.

Tout cela ne devait aboutir qu'à la dépopulation.

Constantin, converti, mit en pratique l'esprit de l'Eglise. Les mesures qu'il prit furent d'accord, quinze cents ans d'avance, avec cette doctrine d'un grand Pape moderne, qui fut toujours celle de l'Eglise : « Nous disons qu'il n'est pas légitime que le citoyen ou la famille soient absorbés par l'Etat » <sup>1</sup>.

Retournant complètement le Droit d'Auguste, Constantin prit la famille comme base de tout l'édifice social. La famille, au lieu d'être un rouage dans l'Etat, devenait une entité, un microcosme vivant pour lui-même et servant de modèle à tout l'organisme. Elle devait servir aussi à la proclamation de la dignité humaine et être le

<sup>1</sup> LÉON XIII, Encyclique *Rerum Novarum*.



point de départ d'une législation civile nouvelle, établissant la faveur des faibles, comme celle des petits. A ce titre la dignité de la femme était relevée. Mais à un autre point de vue, elle l'était encore plus. La chasteté était placée à la base de la famille ; elle devait seule en assurer la prospérité. La maternité devait devenir une obligation morale et cesser d'être une fonction d'État, et même l'Eglise faisait du célibat la condition du haut clergé <sup>1</sup>.

La famille devait d'abord être protégée contre les ennemis du dehors. Les affranchis, les courtisanes, les actrices dévoraient les biens des fils de famille. Constantin établit le caractère inofficieux des testaments faits en faveur de ces personnes entachées d'infamie <sup>2</sup>. Il interdit, dans la même disposition d'esprit, en 320, toute concubine à l'homme marié <sup>3</sup>.

Il défendit l'invasion des biens de famille par les étrangers. L'empire était alors livré aux brigandages des grands, lesquels se faisaient faire des donations forcées. Constantin fit tomber ces donations arrachées par la violence en exigeant leur promulgation dans le lieu où elles produisaient leurs effets juridiques <sup>4</sup>, afin qu'il fût possible aux personnes lésées de les attaquer. Cette procédure sera reprise par les rois de France.

Des mères immorales, parmi les veuves rema-

<sup>1</sup> *Code Théod.*, XVI, 2 ; 1 et 2 (Lois de 313 et 319).

<sup>2</sup> *Code Théod.*, II, 1, 1 et : 19, 1, 2, 3.

<sup>3</sup> *Code Just.*, V, 26, 1 (320).

<sup>4</sup> *Code Théod.*, VIII, 12, 3 (316).

riées, dépouillaient leurs propres enfants. Constantin décida, en 326, que tous les biens des mineurs seraient à l'avenir conservés <sup>1</sup>. Les tuteurs pouvaient, auparavant, faire vendre les biens mobiliers et les immeubles urbains des mineurs, avec les souvenirs de leurs aïeux. Les divorces, les remariages avaient introduit ces coutumes immorales. Elles furent interdites et les plus hauts juges de l'Empire durent intervenir dans les procès de tutelle pour garantir la fortune des mineurs <sup>2</sup>.

Ce n'était là que le développement du Droit des Antonins épuré, et les auteurs anciens pouvaient comparer Constantin à Marc-Aurèle. Mais dans la nouvelle organisation de l'Empire, le culte du foyer n'était plus le centre de la vie religieuse, ni le cœur de l'organisme social ; c'était la famille, cellule sociale, base et ciment de la société tout entière, qui en assurait la continuité. Du moins, il en était ainsi dans la pensée de Constantin ; malheureusement nous verrons que tous ses efforts pour protéger la famille échouèrent à la relever matériellement parce qu'il ne sut pas ou n'eut pas le moyen d'enrayer le développement du Socialisme d'Etat qui asservissait les familles des classes moyennes aux besoins de l'Etat. Or il existe un degré de charges matérielles et morales auquel les familles ne résistent pas.

Mais on peut dire que Constantin insuffla une vie morale nouvelle à la civilisation, et qu'il eût

<sup>1</sup> C. Théod., III, 19, 3 ; et Code Just., V. 37, 22 (326).

<sup>2</sup> C. Théod., IV, 5, 1 (331).

réussi à la relever si l'emprise des Alexandrins et des jurisconsultes orientaux sur le monde romain, n'eût auparavant condamné toute tentative de relèvement à la faillite par la ruine. Il s'attacha donc à donner à chacun des membres de la famille chrétienne une dignité morale propre. Ce ne sont pas seulement les dispositions des lois, mais leurs considérants qu'il faut étudier dans les textes du Code Théodosien et leurs interprètes, pour comprendre l'esprit de sa législation.

On se rend compte ainsi de ce que l'intérêt bienveillant du législateur s'étend aux enfants, aux veuves, à la mère surtout, au père, en tant que chef moral de la famille, et que les affections à établir entre les membres de celle-ci forment l'objet constant de ses préoccupations chrétiennes.

Le Droit civil agit surtout par la disposition des biens matériels ; néanmoins il admet les considérations morales. Constantin fit plus que continuer l'application de l'Équité. Il voulut que l'on tînt compte, lorsque des testaments étaient attaqués par les membres d'une famille, des égards antérieurs des enfants pour leurs parents, de la conduite bienveillante et non pas ennemie de ceux-ci à l'égard des enfants. Il fallait, pour obtenir gain de cause, en rendant inofficieux un testament qui leur était contraire, que les uns et les autres eussent d'abord rempli leurs obligations morales réciproques <sup>1</sup>.

Lorsque des jeunes gens voulaient entrer, avant l'âge, en possession des biens de leurs parents, le

<sup>1</sup> *Code Théod.*, II, 19, 2 (loi de 321).

juge devait s'informer de la moralité des uns et des autres, et rechercher, pour les jeunes filles, la communication discrète d'honnêtes témoins répondant de leur réputation d'honnêteté. Nous trouvons ici l'origine de la notion de l'honneur des femmes. C'était la pudeur de la virginité <sup>1</sup>.

Quant aux fils, ils doivent, dans tous les procès de famille, prouver qu'il n'ont jamais manqué à leurs devoirs moraux envers leurs parents <sup>2</sup>. Mais c'est surtout la dignité de la mère qui est relevée dans le Droit chrétien. Constantin n'était-il pas guidé par sa vénération pour sa mère, sainte Hélène ?...

Sans doute l'ancien Droit romain défendait déjà d'arracher la matrone de sa maison <sup>3</sup>.

Mais cette dignité de la mère ne pouvait pas être réelle tant qu'elle n'était pas devant la loi, sans l'intervention du prêteur, une personne munie, par le simple effet des lois, des droits d'hériter, de posséder et de disposer de ses biens. Sa dignité morale ne devait être inférieure à celle d'aucun autre membre de la famille, car la tutelle de l'oncle paternel n'était plus pour elle qu'une protection <sup>4</sup>.

Il est à remarquer que Constantin alla très loin dans la voie du relèvement de la mère. Les dispositions que celle-ci prenait, de son vivant, en faveur de ses enfants durent être à l'avenir respectées,

<sup>1</sup> *Code Théod.*, II, 17, 1 (l. de 324). — *Code Just.*, II, 45, 2. — La loi du *C. Théod.*, IX, 4, 1, protège contre les tuteurs la pudeur des pupilles.

<sup>2</sup> *Code Théod.*, II, 19, 1, 2, 3 (319 et 321).

<sup>3</sup> *Ulpien*, tit. 22.

<sup>4</sup> *Code Théod.*, III, 17, 2.

pourvu seulement qu'elle y eût persévéré jusqu'à la fin de sa vie <sup>1</sup>.

Les lois sur les biens de la mère prouvèrent quelle place elle allait occuper dans la famille. Les fils héritèrent légalement de leur mère, ce que ne comportait pas l'ancien Droit romain, et le père ne garda que l'usufruit de ces biens pendant la minorité des enfants. Encore dut-il les gérer en bon père de famille et les restituer sans diminution. Pour mesurer l'œuvre du législateur chrétien, il faut mettre en opposition ces dispositions qui existent encore dans le Droit français, avec le caractère de l'ancien Droit romain qui donnait au père le droit de vie et de mort et la disposition de tous les biens, dans la famille.

Quand la famille est subordonnée à l'Etat, la liberté morale disparaît.

Rien n'indique mieux l'indépendance morale, la personnalité nouvelle de la mère de famille, que les lois relatives aux crimes du père et notamment au crime de lèse-majesté. Les biens du père, auquel tout appartenait dans l'ancien Droit, étaient confisqués par l'Etat, en cas de condamnation du père. Constantin voulut que tous les biens de l'épouse et des enfants émancipés, même provenant d'une donation du père à sa femme, soient séparés de la fortune du condamné et laissés à leurs possesseurs<sup>2</sup>. Ainsi la femme acquérait une existence morale indépendante.

Les fils de Constantin, avides des dépouilles des

<sup>1</sup> *Code Théod.*, II, 24, 2.

<sup>2</sup> *Code Théod.*, IX, 42, 2. — CUJAS, *Observationes*, VI, 23.



condamnés <sup>1</sup>, ne surent pas conserver ces dispositions libérales inspirées par le christianisme à leur père <sup>2</sup>.

Les lois sur les donations complétèrent les mesures prises par Constantin pour assurer la continuité de la famille.

Au début du règne de cet empereur, le père devait encore émanciper son fils, et lui livrer en quelque sorte l'objet d'une donation, pour que celle-ci lui appartînt <sup>3</sup>. C'était le legs du Droit romain du temps de Scipion <sup>4</sup>.

Antonin le Pieux avait supprimé la nécessité de la tradition de l'objet pour toute donation. L'empereur chrétien, qui voulait faire de la famille comme une forteresse à l'abri des fraudes, exigea la promulgation des donations aux étrangers, mesure des époques troublées que reprit Henri II roi de France, mais il supprima en 319 et en 322 la nécessité de la mancipation et de la tradition de l'objet pour la donation des parents à leurs enfants <sup>5</sup>. Dans ce cas la donation devait être valable, à la seule condition que la volonté toute nue du donataire fut évidente. Ainsi la famille jouissait de faveurs qu'ignoraient les étrangers.

Constantin s'attachait à resserrer les affections entre les parents et les enfants. Quand ceux-ci avaient eu le malheur de perdre leur mère, le législateur chrétien voulut que le père veuf se les atta-

<sup>1</sup> *Ammien Marcellin*, XXI, 16.

<sup>2</sup> *Code Théod.*, IX.

<sup>3</sup> *Code Théod.*, VIII, 12, 2 (l. de 316).

<sup>4</sup> *Loi Cincia*.

<sup>5</sup> *Code Théod.*, VIII, 12, de *Donationibus* (lois 3, 4 et 5).

chât, davantage, en les émancipant et en leur remettant les biens de leur mère en toute propriété, avant la date où cessait son usufruit légal <sup>1</sup>, mais il pensait que les enfants reconnaissants de cette générosité devraient de leur côté abandonner à leur père une partie, le tiers de la propriété de leur mère.

Ces détails du Droit ne devraient pas entrer dans une histoire générale, s'ils ne témoignaient de l'esprit chrétien, qui régnait dans le Conseil du Prince, et inspirait la législation, et s'ils n'indiquaient comment fut reconstituée la famille sous l'influence de l'Eglise, car les évêques se rencontraient avec les jurisconsultes dans le Conseil du prince. Aussi bien ne sont-ce pas là les plus hautes antiquités du Droit français, ses premiers titres de noblesse.

Une autre influence chrétienne se révèle dans ce que les Stoïciens appelaient déjà la *Reverentia*, c'est-à-dire une sorte de déférence protectrice due à la faiblesse de l'enfant.

Le Christianisme apportait une idée nouvelle, celle de la dignité reposant sur la conscience responsable devant Dieu. Plus tôt l'enfant entendra le langage de sa conscience, plus tôt il sera digne. Montesquieu a eu tort de voir dans le respect témoigné par le Christianisme à l'enfance un moyen de conquérir le monde. Le Christianisme ne faisait qu'appliquer, dans la pratique, la doctrine de saint Paul sur la conscience, révélée d'abord dans

<sup>1</sup> Si le père se remariait, il ne conservait que l'usufruit et la tutelle responsable. C. Th., VIII, 18, *De Bonis maternis*, 1, 2, 3, Code Just., VI, 60, 1.

l'Évangile. Le Législateur chrétien favorisait l'émancipation précoce des enfants, pourvu qu'ils en fussent dignes. C'était le contraire de l'ancien esprit romain, lequel voulait conserver au père le plus longtemps possible la gestion des biens et la direction de la famille. La protection des petits est d'origine évangélique dans notre civilisation. Des parents pauvres, chez lesquels la nécessité avait supprimé tout sentiment, vendaient comme esclaves leurs enfants nouveau-nés <sup>1</sup>.

Constantin voulut que son fisc et son domaine privé fournissent aux pères, dans l'impossibilité d'élever leurs enfants, des aliments et des vêtements <sup>2</sup>. C'était peut-être le développement de la politique de Trajan, mais voici ce qui ne l'était plus. Celui qui avait recueilli un enfant abandonné, et l'avait élevé, en devenait le vrai père <sup>3</sup>. Quant au père de famille lui-même, la législation devait lui rendre en prestige moral ce qu'il avait perdu en autorité absolue.

C'est pourquoi sa parole, ses intentions suffisamment exprimées furent placées au-dessus de toute contestation, pendant sa vie et après sa mort. Son testament, au cas même où il ne remplirait pas les formes de la légalité, et n'aurait pas eu de témoins, devait être respecté, pourvu qu'il fût simplement évident qu'il émanait de lui <sup>4</sup>.

Le divorce agit dans la *famille* comme un coin

<sup>1</sup> PAUL, *Sentences*, livre V, t. I, 1.

<sup>2</sup> C. *Théod.*, XI, 27, 1 et 2 (l. 315 et 322).

<sup>3</sup> C. *Théod.*, V, 7, 1 (l. de 331).

<sup>4</sup> C. *Théod.*, II, 24, 1 et 2. — *Code Just.*, III, 36, 26 (l. de 321 à 327).

introduit dans un bloc, pour le faire éclater. L'époque immorale des Sévère comptait les divorces par milliers. Dioclétien s'était attaché à protéger les enfants des parents divorcés<sup>1</sup>. Constantin agissant en chrétien inspiré par l'Eglise, mais en même temps en empereur romain, ne supprima pas le divorce, mais le rendit difficile. La seule cause fréquente du divorce qu'il laissa subsister, pour le mari, fut l'adultère de la femme, mais il en rendit l'accusation difficile, exigeant que l'adultère de la femme fût prouvé par les proches parents consanguins du mari<sup>2</sup>. Quant à la femme, les vices du mari ne l'autorisaient pas à divorcer ; il fallait que celui-ci fût homicide, ou qu'il exerçât un de ces métiers considérés comme particulièrement infâmes, dans l'antiquité : magicien et violateur de sépultures ; de même pour la femme, elle pouvait être répudiée si elle était entremetteuse ou magicienne<sup>3</sup>. Mais il faut dire que la magie faisait fabriquer les poisons et que l'on violait les tombeaux pour voler, froissant le sentiment de toute l'antiquité sur le respect des sépultures.

Les représailles de la femme répudiée à tort, étaient terribles ; elle pouvait revendiquer les biens et la maison de son mari et même la dot de la seconde femme<sup>4</sup>. Il était difficile dans ces conditions de divorcer à la légère.

Ainsi voilà la famille défendue de tous ses côtés. Les affranchis perdront leur liberté s'ils manquent

<sup>1</sup> *C. Justin.*, V, 24.

<sup>2</sup> *C. Théod.*, IX, 7, 2 (326).

<sup>3</sup> *C. Théod.*, III, 16, 1.

<sup>4</sup> *C. Théod.*, III, 16, 1 (331).

à leurs bienfaiteurs, et ne pourront plus recevoir d'héritages <sup>1</sup>.

Ce qui prouve que cette réorganisation de la famille faisait partie de tout un plan de réformes chrétiennes, c'est que Constantin proclamait d'abord la moralité du célibat du clergé. Les peines infamantes que les lois de César et d'Auguste <sup>2</sup> avaient appliquées aux célibataires, en les privant de bénéficier des testaments, furent levées pour le clergé <sup>3</sup>, lequel fut considéré, dans la société, comme un ordre particulièrement honoré et débarrassé de toutes les charges municipales <sup>4</sup>.

Constantin augmenta le prestige moral du clergé et du célibat. Il pensait apparemment que tout ce qui sert de support à la moralité de l'État, tel le célibat du clergé, soutient la famille.

La faveur des faibles déborda la législation relative à la famille. Elle envahit tout le Droit civil. C'était la charité qui y pénétrait sous l'influence de l'Eglise.

Constantin ne permit plus que les petits propriétaires payassent les impôts pour en décharger les grands, ainsi que cela se pratiquait sous de hautes influences, avec le consentement des Sénats municipaux <sup>5</sup>.

Une loi, il est vrai tardive, énumère les catégories de personnes qui doivent faire l'objet de la

<sup>1</sup> *C. Théod.*, II, 19, 3 et IV, 14, 1 (332).

<sup>2</sup> Lois Julia et Papia Poppaea.

<sup>3</sup> *C. Théod.*, IV, 16, 1 (320).

<sup>4</sup> *C. Théod.*, XVI, 2, 1 et 2 (316 et 319).

<sup>5</sup> *C. Théod.*, XI, 16, 2 (324). — SALVIEN, *De Gubernatione Dei*, I, 5.



bienveillance particulière des grands juges dans les procès. Ce sont les pupilles, les veuves, les malades, les faibles. S'ils tendent à plaider, ils auront le droit de choisir le tribunal où les grands ne pourront avoir d'influence ; en province ou à Rome ; ou bien ils pourront soumettre leurs intérêts à l'empereur lui-même <sup>1</sup>. Il n'était pas possible jusqu'alors, ainsi que l'a remarqué Fustel de Coulanges, qu'un petit obtînt justice contre un grand personnage.

En 315, Constantin avait élevé au grade de Consulaires tous les gouverneurs des provinces afin qu'occupant un rang égal à celui des Sénateurs <sup>2</sup>, ils n'aient plus à subir l'influence des grands. Il les encouragea à recourir à lui, en cas de pression exercée pour influencer leurs jugements <sup>3</sup>.

Ce qui montre bien que toute cette réforme était chrétienne, c'est que dès l'année 318, les Evêques eurent le droit d'évoquer devant eux les procès civils qui ressortissaient auparavant des juges municipaux, lesquels étaient encore païens <sup>4</sup>.

Constantin favorisait le clergé, mais il entendait bien que celui-ci, déchargé d'impôts <sup>5</sup> comme les églises, employât ses biens à soutenir les pauvres <sup>6</sup>.

<sup>1</sup> C. Théod., I, 10, 2, Edit. Mommsen, I, 22, 2 (334).

<sup>2</sup> MISPOULET, *Bulletin de l'Académ. des Inscriptions*, 1912. *Code Théod.*, VIII, 12, 1.

<sup>3</sup> C. Just., I, 40, 2.

<sup>4</sup> C. Théod., Edit. Haenel, XVIII. Constitutions de Sirmond.

<sup>5</sup> C. Théod., XVI, 2, 3 (320).

<sup>6</sup> C. Théod., XV, 2, 6 (326).

Sa sollicitude pour les petits se manifestait encore dans la limitation de l'usure ou du prêt à intérêt qui enrichissaient les riches aux dépens des pauvres. L'intérêt des prêts en nature et en argent fut limité en l'année du Concile de Nicée <sup>1</sup>.

L'opposition entre l'empire d'Auguste et le monde réformé par Constantin, éclate encore dans les lois relatives à l'affranchissement.

Auguste voulait écarter les esclaves de la Cité, suivant l'idée antique de l'éloignement des étrangers du foyer commun. Constantin permit au clergé de multiplier les affranchissements. Les clercs pouvaient affranchir leurs propres esclaves sans la présence de l'évêque, et toutes les formes de la manumission solennelle qui créait un citoyen de plein droit étaient censées respectées, lorsque l'assemblée des fidèles tenait lieu de l'assemblée du peuple, et l'évêque du Préteur. Acte était dressé de l'affranchissement pour en conserver la mémoire <sup>2</sup>. Ainsi les grands propriétaires chrétiens purent affranchir en masse leurs esclaves. Ils usèrent parfois de ce droit, sans prudence, jusqu'à la fin de l'Empire. Il aurait fallu qu'ils assurassent à leurs esclaves le moyen de vivre, en les affranchissant, comme le firent certains d'entre eux. Beaucoup d'esclaves spécialistes, affranchis, étaient aussi incapables de gagner leur vie que les ouvriers modernes après la fermeture des usines. Ils allèrent augmenter la plèbe des villes que l'Etat devait nourrir aux frais du trésor. C'est pourquoi l'Eglise, dans sa sagesse, ne demanda

<sup>1</sup> *C. Théod.*, II, 33, 1 ; *Code Just.*, IV, 32, 25.

<sup>2</sup> *C. Théod.*, IV, 7 ; *Code Just.*, I, 13, 1.

pas l'abolition de l'esclavage, mais seulement l'égalité morale du maître et de l'esclave devant Dieu.

Constantin, préoccupé de ce point de vue, voulut assurer une famille à tous ceux qui n'étaient jusqu'alors que des instruments. « Qui peut souffrir, » dit l'empereur chrétien, en parlant des esclaves, que les enfants soient séparés de leurs parents, les sœurs des frères, les épouses de leurs maris <sup>1</sup> ? »

Les administrateurs reçurent des instructions sévères pour que rien de pareil ne se produisît dans la gestion des biens de la Couronne.

Après trois cents ans de persécution des chrétiens, l'empereur ne voulut plus que les ongles de fer qui avaient labouré les flancs des martyrs, les chevalets qui avaient broyé leurs os, les barres enflammées qui avaient brûlé leurs chairs, servissent encore au supplice des esclaves <sup>2</sup>. Il ne permit plus que la peine du fouet, pour mettre la paix dans les ergastules, en cas de nécessité, triste fait qui condamne l'esclavage. Mais la mort de l'esclave entraînait le crime d'homicide pour le maître.

Les condamnés eux-mêmes ne durent plus être marqués au fer rouge sur le front, parce que celui-ci regarde le Ciel <sup>3</sup>. La Croix du Sauveur était l'emblème du triomphe chrétien ; aussi le supplice de la croix fut supprimé pour les esclaves <sup>4</sup>.

<sup>1</sup> C. Théod., II, 25, 1.

<sup>2</sup> C. Théod., IX, 12, 1 (319).

<sup>3</sup> C. Théod., IX, 40, 2 (315). VICTOR, de Cæsaribus, 41. ZOSOMÈNE, Hist. Eccl., I, 8.

<sup>4</sup> En 315 seulement.

La dignité humaine était partout relevée ; l'Empire chrétien n'était pas Byzance. Celui qui faisait un eunuque était condamné à la même peine que l'homicide <sup>1</sup>.

Au début du règne de Constantin, la férocité de la loi des XII Tables avait été rappelée pour empêcher le rapt des vierges <sup>2</sup> ou pour condamner les voleurs d'enfants <sup>3</sup>. De même, le paganisme survivant, dans les lois, autorisait, comme nécessité publique, la magie et l'haruspicine officielles, pour les païens <sup>4</sup>.

Mais ces legs du paganisme ne doivent pas nous voiler la vérité. Les faveurs accordées à l'Eglise au sujet de la propriété permirent aux héritages soustraits à l'avidité des affranchis et des esclaves de prendre une autre direction, parce que Constantin était persuadé du rôle divin de la religion chrétienne.

L'empereur concédait aux églises chrétiennes et à leurs évêques ce qui était accordé aux sociétés autorisées, *Collegia*, le droit d'hériter, de recevoir des testaments <sup>5</sup>, sous réserve du Droit commun.

Mais la révolution était morale et l'Eglise vivait dans un monde renouvelé. La famille était placée à la base de la société nouvelle, et les personnes morales y avaient à l'avenir leur dignité propre à chacune.

<sup>1</sup> *Code Just.*, IV, 42, 1. — *C. Théod.*, IX, 40, 1.

<sup>2</sup> *C. Théod.*, IX, 24, 1, de 316.

<sup>3</sup> *C. Théod.*, IX, 18, 1 (315) sur le plagiat.

<sup>4</sup> *C. Théod.*, IX, 16, 1 et 2 (319) et XVI, 10, 1 (320).

<sup>5</sup> *C. Théod.*, XVI, 2, 4 (321).

La faveur des veuves et des orphelins, des mineurs, des faibles et des petits, était établie dans le Droit civil.

Or, il ne faut pas oublier que ces principes nouveaux dont s'enrichissaient le Droit ont constitué, au cours de notre histoire, une partie du domaine de l'Honneur et une partie du Droit des gens et du Droit Français.

---



## CHAPITRE VII

### Transformation du Droit Public.

#### La Noblesse Constantinienne et la Pyramide Sociale.

---

Constantin avait transformé le Droit civil en prenant la famille comme pierre angulaire de la société, et en faisant du respect des faibles un des nouveaux principes du Droit.

Il allait transformer le Droit public en exigeant la conscience chrétienne et la responsabilité comme conditions de l'entrée dans son Palais.

La conscience chrétienne réclame Dieu comme auteur, et non comme conséquence, ainsi que l'a cru Kant. Il existe des commandements divins pour les chrétiens.

Dès lors Constantin, en se proclamant le Serviteur de Dieu, introduisait ces commandements dans son Palais. Il précédait Charlemagne. Sous le chef responsable devant Dieu, se trouvaient les services responsables devant le chef.

C'est une vérité difficile à énoncer, et pourtant nécessaire à mettre en lumière, que si Constantin ne s'était pas déclaré le Serviteur de Dieu, notre civilisation n'existerait pas.

Mais il fallait aussi pour qu'elle prît naissance, que le rôle de la conscience chrétienne et de la conscience en général, tel qu'il a été mis en lumière par saint Paul, fût connu au IV<sup>e</sup> siècle dans le Conseil de l'empereur. En effet, les Constitutions, les Rescrits, c'est-à-dire les lois impériales sur lesquelles je m'appuie pour signaler la réforme chrétienne du Droit public, n'auraient pas été promulgués si l'enseignement de l'apôtre des nations n'eût pas été à la base de la réforme. Je ne rappellerai de cet enseignement que quelques traits essentiels, lesquels expliquent la réforme du Droit.

Saint Paul constate l'existence de la conscience chez les païens comme chez les chrétiens ; il décrit les débats de la conscience et la responsabilité de chacun devant la sienne <sup>1</sup>.

Saint Paul reconnaissait ce que Bossuet a appelé un christianisme naturel.

A l'époque de Constantin, il était nécessaire qu'il fût invoqué, car tous les membres du Palais n'étaient pas chrétiens, mais il fallait qu'ils devinssent tous responsables et pour cela qu'ils eussent des consciences libres.

L'on saisit sur ce point le passage du Stoïcisme au Christianisme. Le Stoïcisme cherchait la gloire. « Notre gloire, dit au contraire l'apôtre, est le témoignage de notre conscience » <sup>2</sup>. La conscience

<sup>1</sup> *Épître aux Romains*, c. II, v. 14.

« Lorsque les Gentils, qui n'ont pas la Loi, agissent, suivant l'ordre de la nature, conformément à la Loi, ils sont pour eux-mêmes la Loi. Leur conscience témoigne en leur faveur, en eux-mêmes, car leurs pensées accusent ou défendent alternativement entre elles, leur conduite. »

<sup>2</sup> *Première Épître aux Corinthiens*, c. XV, 21.

stoïcienne est en quelque sorte collective parce qu'elle est conforme à l'ordre du monde. La conscience chrétienne qui obéit à des commandements est individuelle et responsable.

« Je ne dis pas ta conscience, écrit l'apôtre, à propos du scandale qui doit blesser une âme, mais celle de l'autre <sup>1</sup>. » Et le Code Théodosien sera plein de ces deux aspects de la conscience, la stoïcienne qui est une forme de la gloire, et la chrétienne qui se manifeste par la responsabilité.

Il y avait une responsabilité publique antérieure à Constantin, mais c'était celle du soldat. Le fonctionnaire était l'œil, la pensée et la main du prince ; la foi romaine était une obéissance passive ; il n'y avait de vérité que dans l'exécution exacte de l'ordre.

Le principe de l'interprétation de la conduite par la conscience prit naissance officiellement sous Constantin, dans le Palais chrétien, et c'est pourquoi les actes des rois de nos premières dynasties, qui ont hérité du Palais, sont pleins de l'application de ce principe de la fidélité libre. Il vient de l'Eglise et il est naturel qu'il entraîne la pratique des vertus chrétiennes. Celles-ci font partie du service de Dieu qui a passé de Constantin à Charlemagne <sup>2</sup>.

Le Serviteur de Dieu se sent engagé à demander à la conscience de ses Grands, de ses Juges, de tous ceux qui font partie de son Palais, et qui se répandent dans l'Empire pour y surveiller l'exécution de ses commandements, des vertus qui ne sont pas

<sup>1</sup> *Epître aux Romains*, V, 27.

<sup>2</sup> Capitulaire de 802, *Boretius*, p. 92 et 352.

d'ordre strict, dans les fonctions, mais qui les anoblissent.

C'est ce qui apparaît dans la fondation et l'organisation du Palais.

Constantin avait à créer toute une noblesse pour le service du Palais. Aucune époque ne fut plus féconde, mais pas plus que le Colonat, l'Honneur ne porta alors son nom. Seulement le Christianisme transforma le Droit public.

Des obligations morales durent être contractées par ceux qui entraient au service du monarque ou Basileus chrétien. La négligence de bien faire devint une faute, mettant en cause la pudeur du bien, *Verecundia* <sup>1</sup>.

Les honneurs étaient, dans l'Empire romain, des magistratures publiques. Mais à partir de Constantin, ceux du palais ne furent plus les mêmes que ceux de l'Empire. Ces derniers devenaient des charges pour la bourgeoisie, tandis que la noblesse du Palais se voyait appelée à la pratique de l'Honneur ou de la pudeur du bien exigée des Juges.

Des historiens prévenus ont fait de Constantin un monarque asiatique. En réalité il fut le fondateur du Droit public chrétien, dans lequel il eut la gloire d'introduire le principe nouveau de la *Verecundia* chrétienne, fondée sur le manque à bien faire et sur la responsabilité morale de la conscience. Ce principe se perpétua, dans notre Chevalerie, sous le nom d'Honneur. Il permit un nouveau développement du Droit des gens. Il est

<sup>1</sup> *Code Théod.*, XVI, 16, 4 (328), 1. adressée au Préfet du Prétoire : « *Quæ res neglecta vicariorum tuorum verecundiam tangit.* »

né de la rencontre du Droit romain et de la sagesse antique avec la révélation de l'Evangile. L'Eglise est à l'origine de toutes les créations de Constantin, et c'est pour cela que ce grand règne a eu des suites si considérables.

Voici comment naquit l'Honneur.

Lactance, qui fut le précepteur de Crispus, fils aîné de Constantin, et qui vécut pauvre dans le palais impérial, écrivait au temps de la conversion de Constantin :

« Personne ne fera plus partie de l'Egregiat  
« (titre de noblesse), s'il n'est bon ; ne sera plus  
« Clarissime (Sénateur), s'il n'a pratiqué large-  
« ment les œuvres de miséricorde ; ni Perfectis-  
« sime, s'il n'a franchi tous les degrés de la  
« Vertu <sup>1</sup>. »

Dante s'en souvenant, écrira plus tard :

« Il n'y a pas de noblesse sans vertu, ni de  
vertu sans noblesse. »

Constantin avait attiré dès le début de son règne l'attention de ses Juges sur la protection des faibles, des veuves, des orphelins, des petits cultivateurs écrasés par les grands <sup>2</sup>, et sur la justice qui devait être rendue à tous les opprimés, lesquels avaient toujours droit à son tribunal.

Un peu plus tard, il avait réclamé l'intégrité de tous les membres de son Palais et de sa noblesse et combattu l'hypocrisie.

« Si l'un de mes Juges, de mes Comtes, de mes  
« Amis ou de mes Palatins, dit-il, n'a pas agi avec  
« intégrité et justice, et que quelqu'un, un accusa-

<sup>1</sup> *Institutions divines*, V, 13.

<sup>2</sup> *C. Théod.*, XI, 16, 3 (324) et 4 (328).



« teur de n'importe quel rang et dignité sociale,  
 « se sent capable, en toute conscience, de prouver  
 « la vérité de ce qu'il lui reproche, qu'il s'ap-  
 « proche de moi tranquille et confiant. Je l'écou-  
 « terai, j'instruirai moi-même le procès, et si la  
 « preuve de ce qu'il avance existe, je me vengerai  
 « moi-même de celui qui m'aura trompé par une  
 « honnêteté simulée <sup>1</sup>. »

Mais ce n'était pas assez. Il demanda bientôt à ses grands Juges, ces vertus au superlatif qui sont l'expression de la *Verecundia* chrétienne, laquelle craint de négliger de bien faire.

C'était évidemment dans ses ordres directs à ses chefs que ses instructions devaient particulièrement manifester ses intentions, et nous les ignorions peut-être complètement si, à la fin de son règne, Constantin n'avait cru devoir organiser un contrôle de ces vertus.

Il existait dans l'empire païen des associations de prêtres (Flamines municipaux, *Sacerdotes*, ou prêtres provinciaux), lesquels présidaient des assemblées et des réunions dans lesquelles un culte public était rendu à Rome et à l'empereur divinisés. Constantin, après sa conversion, interdit tout culte païen dans les temples où ces assemblées se réunissaient. Les renseignements fournis à cet égard par Aurélius Victor <sup>2</sup>, auteur païen, préfet de la Ville, et par les inscriptions, qui signalent même des Flamines chrétiens <sup>3</sup>, ne laissent aucun doute, à cet égard.

<sup>1</sup> *C. Théod.*, IX, 1, 4 (325).

<sup>2</sup> VICTOR, *De Cæs.*, XL.

<sup>3</sup> *C. I. L.*, VIII, 10, 516.

Le culte de Rome, le culte de l'empereur cessèrent, mais les assemblées continuèrent à se réunir. Elles donnaient des jeux publics. De savants auteurs ont pensé qu'elles rendaient un culte civil à l'empereur, mais qu'est-ce que cela aurait signifié ?

L'empereur était trop puissant pour avoir besoin d'hommages vides de sens. Celui qui a le mieux étudié ce problème a cru que ces assemblées jouaient le rôle de comités consultatifs pour l'empereur <sup>1</sup>. Cette explication a elle-même besoin d'être complétée. Les assemblées étaient, comme on va le voir, par le texte qui suit, chargées du contrôle moral du mérite des Juges.

Il n'y avait plus de culte de l'Empereur, mais celui de l'Honneur l'avait remplacé. Constantin voulait que les voix de ses provinciaux réunis dans ces assemblées, puissent s'élever jusqu'à lui par l'intermédiaire de ses Comtes et du Préfet du Prétoire. « Et pour cela il donnait pouvoir aux assemblées de louer et d'acclamer publiquement ceux de ses Juges qui avaient été très justes et très vigilants dans l'exercice de leurs fonctions, et au contraire d'accuser, par des reproches faits à haute voix, ceux qui avaient été injustes ou malfaisants ; de telle sorte, dit l'empereur, que ceux qui auront bien fait recevront des accroissements d'honneurs, et que ma censure pourra s'abattre sur les autres <sup>2</sup>. »

Les grands Juges sont les gouverneurs de pro-

<sup>1</sup> PALLU DE LESSERT, *Les Assemblée provinciales*, Paris, 1884 et 1891.

<sup>2</sup> *Code Just.*, I, 40, 3 (331).

vinces, ceux des Diocèses, Vicaires, auxquels Constantin demandait cette volonté de ne pas manquer, même par négligence, à bien faire, et de favoriser l'accès de leurs tribunaux aux petits plus qu'aux grands.

Ainsi les carrières des plus hauts magistrats auraient dépendu, dans la pensée de Constantin, de leur intégrité, de leur Honneur appelée pudeur, et de leurs vertus. Et nous savons qu'il fut, en effet, entouré d'un certain nombre de grands fonctionnaires de haute valeur. Ammien Marcellin l'énonce, en le comparant à Julien qui n'en a pas trouvé de tels.

Constantin demandait même à sa milice palatine, à ses Domestiques et ses Protecteurs, des vertus qui ne faisaient pas partie jusqu'alors des devoirs professionnels, comme la chasteté dans l'exercice de leurs fonctions, la protection des veuves et des orphelins<sup>1</sup>, le redressement des torts.

On s'est étonné que de pareilles réformes n'aient pas produit des fruits immédiats. Faut-il aborder l'Histoire avec des vues aussi courtes? Elle est une longue expérience et n'instruit que ceux dont le regard dépasse l'horizon d'une époque. Il faut donc se demander, avant d'aller plus loin, quelle fut la partie de l'œuvre de Constantin qui survécut aux invasions barbares, lesquelles apportèrent le règne de la force, l'hommage joint à la main-mise de l'homme sur l'homme, et le Wehrgeld, ou le prix de la vie de l'homme suivant sa classe.

<sup>1</sup> C. *Théod.*, II, 1, 2 et 3 ; et VI, 29, 3, rétrospective.

Ce furent son Palais chrétien et sa Maison qui devinrent les foyers de notre civilisation.

Le palais de Constantin était, ainsi que Fustel de Coulanges l'a dit de celui des Mérovingiens, non pas un lieu, mais un ensemble de Grands, de fonctionnaires formant le Conseil du roi, la Cour, et le centre administratif du gouvernement. Il était aussi le tribunal suprême. Des évêques faisaient partie du palais, qui se déplaçait avec son chef <sup>1</sup>.

Le Palais de Constantin se composait encore de tous les hauts fonctionnaires de l'administration, de tous les membres d'une nouvelle noblesse créée par lui, des chefs militaires, des agents de la milice du Palais, répandus dans tout l'Empire.

La noblesse d'épée faisait déjà partie de la Maison du Prince <sup>2</sup>; elle subsista dans le Palais. Le soldat noble, *Miles* ou Chevalier, vient de cette époque <sup>3</sup>. Cela tient à ce que le Palais romain avait été originairement un camp, d'où vint le nom de *Castrenses* aux troupes du Palais et aux troupes particulières du prince. Mais l'organisation du Palais vient de ce que Constantin voulait remplir son rôle de Serviteur de Dieu et d'évêque du dehors <sup>4</sup>. C'est pourquoi il établit un lien moral entre lui et sa noblesse <sup>5</sup>. Cette responsabilité partagée venait du Christianisme, et l'Honneur,

<sup>1</sup> FUSTEL DE COULANGES, *La Monarchie Franque*, 1912, v. p. 161, 163.

<sup>2</sup> Ammien Marcellin, XIV, 7.

<sup>3</sup> GUILHERMOZ, *Essai sur l'origine de la noblesse en France*. Paris, Picard, 1902, p. 49 et suivantes.

<sup>4</sup> EUSÈBE, *Vita Const.*, II, 11.

<sup>5</sup> C'est pourquoi il n'est pas permis de diffamer les Palatins. C. Théod., VII, 20, 5 (328).

qui prit plus tard son nom, en est issu. Il est un trop grand principe de Droit public pour avoir pu naître deux fois, au cours de la civilisation grecque, romaine et chrétienne. Il date de Constantin et du triomphe de l'Eglise.

Le nouveau Basileus et sa noblesse eurent des obligations morales réciproques, dont il a déjà été question. La dignité du Prince dut être à l'avenir présente dans chacun des membres de sa noblesse et de son Palais <sup>1</sup>. Les vertus chrétiennes devinrent, à l'avenir, exigibles dans les fonctions. Il y eut une morale chrétienne sociale pour la noblesse et pour son chef. Toute l'histoire du Moyen Age français en sortira.

Cela tient à ce que, lorsque le Devoir est plus grand que la fonction, toute dignité humaine, si petite qu'elle soit, en est anoblie. Ce fut ce qui eut lieu plus tard dans la Chevalerie, puis, dans des nations entières.

Le Palais et la noblesse ne se confondaient pas, sous Constantin, avec l'immense peuple qui faisait partie de l'Empire, et il y avait dans le Palais tout un monde d'employés, *officiales* <sup>2</sup>, qui n'étaient pas nobles ; des affranchis et même des esclaves. Mais tous ceux qui étaient désignés par le nom de Palatins étaient nobles <sup>3</sup>.

La nouvelle noblesse fut la création la plus ori-

<sup>1</sup> C'est l'interprétation de Godefroid, le savant commentateur du Code Théodosien.

<sup>2</sup> *Code Théod.*, I, 16, 7 (331). Cuq, dans : Mémoires présentés à l'Académie des Inscriptions, t. IX, 1878, p. 470 et suiv.

<sup>3</sup> *C. Théod.*, VI, 35, 4 (321).



ginale de Constantin. Elle a joué un tel rôle dans l'Histoire qu'il faut s'y arrêter.

Les fonctionnaires, sous l'Empire païen, n'étaient classés que selon l'importance de leurs fonctions et de la carrière poursuivie, *cursus honorum*, qui dépendait elle-même de leur origine.

Ce n'est pas ici le lieu de suivre l'évolution des Ordres des Sénateurs et des Chevaliers. A l'époque de Constantin, les Chevaliers étaient presque tous parvenus, par l'argent, au rang de sénateurs, et la dignité qui correspondait à leur ordre, le perfectissimat, était accordée à des bourgeois <sup>1</sup>.

Constantin créa une noblesse du Palais dont le rang inférieur correspondait à la dignité de Sénateur, mais qui avait de beaucoup plus hauts sommets.

Il établit cette noblesse, ainsi qu'on l'a vu, sur la nouvelle base de la responsabilité chrétienne, et en fit le cadre nouveau, dans lequel on devait pouvoir s'élever, par des échelles d'honneurs, jusque près du sommet, c'est-à-dire de lui-même. Cette organisation donnait naissance à la pyramide des honneurs dont il va être question et qui a précédé la pyramide féodale.

Voici comment il s'y prit :

Il établit plusieurs manières d'être nobles, dont aucune ne venait de la naissance, mais toutes dépendaient du lien moral qui s'établissait entre le prince et sa noblesse.

Le Droit romain avait toujours favorisé les parentés fictives. Elles étaient remplacées dans la

<sup>1</sup> *Cod. Th.*, XIII, 5, 16 et XIV, 3, 1.

création Constantinienne par le lien moral du mérite et de l'affection qui mettait la noblesse nouvelle au service du Serviteur de Dieu.

Le chef se réservait le droit d'apprécier les mérites, et les dignités, qu'il distribuait, comme récompenses, devenaient aussi importantes que les fonctions elles-mêmes <sup>1</sup>.

Celles-ci anoblissaient déjà dans l'Empire avant Constantin. Aussi la nouvelle noblesse fut d'abord composée de fonctionnaires auxquels des nouveaux devoirs moraux étaient imposés. Elle avait des honneurs étagés aux divers degrés d'une échelle sociale de fonctionnaires <sup>2</sup>.

Constantin établit alors des séries parallèles de dignités.

De tout temps, l'on avait gardé à Rome la dignité de la fonction remplie ; le Consul et le Préteur devenaient Proconsul et Propréteur. Un fonctionnaire, après avoir rempli une charge, était en vacance de cette charge.

C'est ce qui permit à Constantin la création d'une échelle de dignités, pour ceux qui avaient rempli des charges, et se tenaient à l'avenir à la disposition du prince, les *Vacantes*.

Mais Constantin, qui renouvelait le monde, ne pouvait pas se contenter de la lente élévation des siens par les carrières.

De là, la multiplication des codicilles honorifiques, sortes de lettres d'introduction dans les di-

<sup>1</sup> *Cod. Théod.*, Commentaire de GODEFROID, t. II, p. 74. — ZOSOMÈNE, *Hist. Ecclés.*, VIII, c. 7.

<sup>2</sup> *Cod. Just.*, XII, 8, 2, sur l'*Ordo Dignitatum* ; et les *Notices des Dignités d'Occident et d'Orient*.

gnités, cachetées du sceau impérial et accordées à ceux à qui le prince reconnaissait des mérites <sup>1</sup>. Car il ne voulait pas qu'ils fussent distribués à la légère. Ceux qui les recevaient étaient des membres d'honneur de la noblesse, *honorati* <sup>2</sup>.

Mais il fallait une commune mesure entre ces trois sortes d'honneurs, et ce fut le *titre* de noblesse.

Constantin créa en conséquence trois ordres de Comtes, de premier, de second et de troisième rangs, des dignités qui n'étaient pas des fonctions mais des titres de noblesse, comme celles d'Illustres et de Spectabiles, de Patrices, de Césars <sup>3</sup>, de Nobilissimes, et il conserva le Consulat qui faisait de la nouvelle noblesse, par son chef, l'héritière du grand passé de Rome <sup>4</sup>.

Dès lors les dignités étagées des fonctionnaires en activité et celles des *Vacantes*, et des *Honorati* purent se comparer <sup>5</sup>.

On pouvait non seulement posséder, dans la noblesse, la dignité d'une fonction qu'on n'avait pas remplie, mais dans telle fonction, on possédait une dignité plus ou moins haute.

Il en résulte que si l'on veut bien se représenter l'échelle des fonctions actives, celle des fonc-

<sup>1</sup> C. Théod., XII, 1, 20 à 24 et IX, 1, 1 à 4.

<sup>2</sup> C. Théod., XII, 8, 2.

<sup>3</sup> EUSÈBE, *Vita Const.*, IV, 1. — *Code Just.*, III, 24, 1, et III, 13, 4 (317 et 331). — ZOSOMÈNE, VIII, 7. — EUTROPE, II, 50.

<sup>4</sup> C. Théod., VI, 6, 1 (*Consulatus proeponeendus est omnibus fastigiis Dignitatum*).

<sup>5</sup> C. Théod., VI, 6, 1. — Cassiodore *Var.*, III, 5 et VI, 2.

tions remplies et celle des honneurs assimilés aux fonctions, comme descendant, sur trois plans inclinés, d'un sommet commun, et si l'on admet que les fonctionnaires étaient beaucoup plus nombreux à la base des plans inclinés qu'au sommet commun, on construira une pyramide de fonctions, de dignités et d'honneurs, en haut de laquelle se tiendra le prince. Et on connaîtra les degrés des fonctions et des honneurs par les titres de noblesse qui y sont afférents.

Mais l'ascension se fera par l'appel d'en haut et suivant le mérite. Telle est la pyramide Constantinienne. Lorsque l'inféodation des terres et des biens se sera produite, la pyramide Constantinienne et le Palais de Constantin et de Charlemagne se transformeront et les pouvoirs féodaux se rattacheront à la terre. L'influence germanique rendra brutale la main-mise de l'homme sur l'homme, mais la Chevalerie donnera la vie morale qu'elle a héritée de la réforme Constantinienne à la pyramide féodale.

Analysons rapidement l'échelle des dignités des grands fonctionnaires.

En haut se tient le prince qui possède la dignité d'Auguste et ne revêt, comme Magistrature, que le Consulat ; à côté de lui, au sommet de la pyramide, se tiennent les Patrices ou pères de l'empereur, en-dessous, les Césars ses fils <sup>1</sup>, puis les Illustres, ministres qui partagent avec lui le gouvernement du monde.

Ceux-ci sont : premièrement le Préfet du Prétoire, lequel est à la tête de toute l'administration

<sup>1</sup> *Anonyme de Valois*, V, 19.

de l'Empire <sup>1</sup>, mais à côté de lui le Maître des Offices est à la tête du Palais chrétien <sup>2</sup>. Le Prince lui-même en reste le chef ainsi que de sa Maison qui comprend ses parents, Patrices et Césars, mais aussi ses compagnons et ses amis <sup>3</sup>, et les troupes spéciales qui constituent sa Maison militaire.

Immédiatement en-dessous des deux premiers dignitaires, c'est-à-dire du Préfet du prétoire et du Maître des Offices, viennent les principaux Maîtres, Comtes et Ministres. Celui des finances de l'empereur, celui de ses largesses sacrées <sup>4</sup> et celui du domaine de la couronne (*res privata*), et le questeur ou trésorier du Sacré palais <sup>5</sup>.

A côté d'eux se placent les deux maîtres de la Cavalerie et de l'Infanterie, généraux présents à la Cour, *in praesentali*, recevant les ordres du Chef <sup>6</sup>.

Ensuite viennent tous les ministres de la Cour à proprement parler.

Ce sont : le Commandant des troupes du Palais (Comte des domestiques) ; le Ministre des réceptions impériales (Comte des admissions) <sup>7</sup>, les dignitaires, chambellans, chargés des appartements du prince et des dépendances de la Cour, c'est-à-dire Comtes de la chambre sacrée, des casernes, de la cavalerie <sup>8</sup> qui tiennent plus ou moins la for-

<sup>1</sup> C. *Théod.*, I, 5 ; 1 et 3 (325-331).

<sup>2</sup> C. *Théod.*, XI, 9, 1 (324).

<sup>3</sup> EUSÈBE, *Vita Const.*, IV, 1.

<sup>4</sup> C. *Théod.*, VI, 35, 3. — Et *Cod. Just.*, XII, 29, 2 (319).

<sup>5</sup> ZOSIME, V, 32.

<sup>6</sup> ZOSIME, *Hist.* II, 33 ; IV, 27. — LYDUS, *De Magistratibus*, II, 10 ; III, 40.

<sup>7</sup> VICTOR, *de Cæs.*, 39, 1, 3. — VOPISCUS : *Aurélien*, I, 12.

<sup>8</sup> C. *Théod.*, XI, 18, 1.



tune et la vie de l'empereur dans leurs mains, ce qui explique leur importance.

Aussi pour assurer leur fidélité, Constantin les soumet tous au Maître ou Comte des Offices. Nous reconnaissons dans ce dernier l'origine de nos Maires du Palais <sup>1</sup>.

Les Grands et leur chef formaient un ensemble responsable.

Un auteur byzantin, remontant aux origines de Constantinople, généralement oubliées, à Byzance, rappelle que la nouvelle monarchie chrétienne de Constantin n'était plus la royauté barbare, ni l'autocratie de l'empereur romain divinisé, mais un pouvoir fondé sur le respect des lois et l'accord avec les Grands <sup>2</sup>.

C'est qu'en effet Constantin prenait conseil de son entourage, et toutes ses lois le prouvent par leurs formes doubles, païennes et chrétiennes. L'Eglise et les jurisconsultes étaient réunis. Les rois Mérovingiens et Carolingiens, s'entourant de leurs Optimates, seront ses successeurs <sup>3</sup>.

En descendant les échelles des honneurs et dignités fixées sur les plans inclinés de la pyramide nobiliaire, on trouvait des fonctionnaires de plus en plus nombreux <sup>4</sup>, chefs (*Magistri*) et sous-chefs (*Proximi*) des bureaux qui composaient la

<sup>1</sup> LYDUS, *De Magistratibus*, II, 10, 25. — III, 40.

<sup>2</sup> *Ibid.*, I, 3, 4.

<sup>3</sup> FUSTEL DE COULANGES, *La Monarchie Carolingienne*. — *Les Optimates et le Conseil du Roi*, p. 337 et suiv.

<sup>4</sup> Ce qui a empêché de voir la construction pyramidale de cette société c'est que les tableaux des Notices des dignités d'Orient et d'Occident sont établis suivant un plan linéaire comme les cartes de cette époque.

chancellerie du prince, fonctionnaires des provinces, dans l'ordre de l'administration et de la justice, officiers, non seulement du Palais proprement dit, mais de l'armée jusqu'au grade de primipilaire <sup>1</sup>, car les dignités qui décoraient les charges et commandements, en province, correspondaient aux dignités du Palais, et l'unité de l'Empire se retrouvait dans l'ordre des dignités et des titres.

Mais quelque chose ne changeait pas du bas en haut des échelles et des dignités : c'était le devoir moral. Il était réclamé de tous les dignitaires. La responsabilité et l'estime de soi-même devaient être les mêmes dans le plus petit Juge et dans le plus grand, dans le simple Protecteur, et même au début de la réforme, dans les Agents du palais, et dans le Duc ou Comte commandants à la frontière ou présents à la Cour <sup>2</sup>.

On reconnaît à ce signe l'origine de notre Chevalerie :

L'adoubement fut le même pour le roi et pour un simple chevalier, *miles*, parce que l'Honneur leur était commun <sup>3</sup>. Celui qui entrait dans les dignités du palais Constantinien était débarrassé des charges municipales et des impôts de la bourgeoisie <sup>4</sup>, legs de l'empire précédent ; il faisait partie d'un monde nouveau dont était aussi le

<sup>1</sup> C. Théod., VIII, 4, 3 (317).

<sup>2</sup> C. Théod., XI, 17.

<sup>3</sup> GUILHERMOZ, *Essai sur l'origine de la Noblesse en France*. Paris, 1902. — Le terme de *miles* vient du palais de Constantin.

<sup>4</sup> C. Théod., VII, 20, 1 à 5.

prince ; mais en même temps il assumait des devoirs de justice et de charité, des obligations d'honneur, nés de la rencontre de la sagesse antique avec l'Évangile.

Aussi tous étaient responsables suivant leurs fonctions, et l'autorité suivait la responsabilité. C'est pourquoi Constantin décentralisa la Justice. Les grands Juges furent invités à terminer les affaires, sauf dans le cas de l'appel des parties et les crimes de la noblesse furent jugés en province <sup>1</sup>.

Mais il fallait bien tenir compte de l'existence d'un empire païen comprenant encore toute l'ancienne noblesse sénatoriale et le plus grand nombre des citoyens romains. L'empereur n'était-il pas le grand Pontife, Imperator et Juge suprême de l'empire païen ?

Pourtant, après avoir promis et fait respecter la liberté de toutes les religions, Constantin ne voulait pas trahir sa foi.

Il n'avait qu'un moyen d'assurer la liberté religieuse du monde païen, sans agir contre ses convictions personnelles, c'était de se faire représenter.

Ce fut l'occasion d'une réforme qui lui fut beaucoup reprochée par les païens comme Zosime <sup>2</sup>, bien qu'elle fut faite dans leur intérêt, et pour leur assurer un gouvernement régulier et en quelque sorte indépendant.

<sup>1</sup> C. *Théod.*, XI, 30.

<sup>2</sup> ZOSIME, *Hist.*, II, 33.

Constantin fit de la Préfecture du Prétoire une royauté sans pourpre, comme dit Eunape <sup>1</sup>.

Le Préfet fut le grand Juge de l'empire administratif, de l'empire provincial qui était en majorité païen, et qui ne pouvait pas se plier aux conditions réclamées par Constantin, pour son Palais.

L'empire était plus alexandrin que romain, plus asiatique, païen et même sémite que chrétien. C'était de cet empire que Constantin ne voulait plus être le dieu.

Il mit donc à sa tête le Préfet du Prétoire, lequel eut sous sa direction les Vicaires des diocèses, sortes de Vice-Préfets, les gouverneurs des provinces et d'une façon générale toute l'administration de l'empire <sup>2</sup>.

Le Préfet du Prétoire et les grands Juges, placés sous sa direction, pouvaient agir en Justice au nom de l'empereur, *vice sacra*, et le Préfet disposait d'une Justice sans appel <sup>3</sup>. Si Constantin lui avait laissé le commandement militaire, il eût été lui-même rapidement évincé et le paganisme aurait reconquis tout l'empire. Aussi retira-t-il les pouvoirs militaires au Préfet du Prétoire, ne lui laissant que l'entretien de l'armée <sup>4</sup>, dont le souverain devait lui-même assurer le commandement par l'intermédiaire de son Palais <sup>5</sup>.

<sup>1</sup> EUNAPE, *Pro hæresia*.

<sup>2</sup> ZOSIME, II, 32. *Notitia dignitatum*. — *Orientis et Occidentis*, c. I.

<sup>3</sup> *Cod. Théod.*, XI, 30, 16 (331), et I, 24, et *Cod. Just.*, I, 22, 4 (333).

<sup>4</sup> ZOSIME, II, 23.

<sup>5</sup> *Code Théod.*, VIII, I, 1 (319).

Mais comme il voulait étendre sa réforme chrétienne le plus loin possible, il exigea des Juges placés sous la direction du Préfet du Prétoire, mais rattachés au Palais Constantinien, des devoirs de charité et d'honneur, c'est-à-dire des devoirs chrétiens qui n'étaient pas incompatibles avec le respect de la liberté religieuse.

Les mêmes fonctionnaires, juges et administrateurs, devaient répartir les impôts avec justice et équité et les faire lever conformément aux mêmes principes. Les gouverneurs des provinces devaient transporter leurs tribunaux, dont les séances seraient à l'avenir publiques, dans toutes les grandes villes de province <sup>1</sup>. Tous les Juges, responsables eux-mêmes, étaient invités à terminer les affaires, à rendre des jugements sans appel <sup>2</sup>.

Parmi ces hauts fonctionnaires, l'un d'eux, le Préfet de la Ville, avait la direction et la présidence de toute l'ancienne noblesse sénatoriale et païenne, la surveillance des jeux, des spectacles, des corporations et de cet immense ensemble d'organismes païens que représentait la Rome antique <sup>3</sup>.

Le Préfet du Prétoire exerçait l'universelle surveillance, dans tout l'Empire. L'immense administration, qui ne connaissait pas officiellement de religion, était sous ses ordres.

Ce fut une grande cause de faiblesse pour l'Em-

<sup>1</sup> *C. Théod.*, XI, 16, 3 (324).

<sup>2</sup> *C. Théod.*, XI, 30, 3 (315).

<sup>3</sup> SYMMACHE, *Ep.*, X, 37 ; X, 43. — *C. Théod.*, IX, 16, 1 et 2 (314).



pire. Il fut partagé en deux, mais ce fut le salut de la Civilisation.

Si Constantin avait voulu être un premier Théodore et convertir de force tout l'Empire, il l'eût peut-être sauvé de l'invasion barbare, mais il eût créé un empire byzantin et eût à jamais perdu la cause de la liberté religieuse. Il ne s'en sentit pas le droit; l'Eglise ne le lui conseilla pas, et l'on ne peut trop admirer, quelques conséquences qu'elles aient eues, la grandeur d'âme et la tolérance de Constantin et des évêques qui l'entouraient, car ils avaient la force.

Il avait promis la liberté religieuse à Milan, réitéré sa promesse de liberté pour tous, après la conquête de l'Orient. L'Honneur, condition de l'entrée dans le Palais et dans la noblesse nouvelle, eût été trahi par leur chef s'il eût manqué à sa parole.

Il n'en faut pas moins indiquer les effets désastreux de la dualité de l'Empire.

Les agents de l'administration du Préfet du Prétoire, qui établissaient le cadastre et répartissaient et levaient les impôts, étaient surveillés par ceux de l'empereur, les agents d'affaires. Il y avait donc deux fois plus d'employés qu'il n'en fallait pour un seul service, et, sous de mauvais princes, ils se corrompirent les uns les autres <sup>1</sup>.

Les légions païennes demeurèrent à l'intérieur des provinces; les fils des Vétérans refusant de s'enrôler <sup>2</sup> et leur recrutement se faisant par l'impôt, les légions furent si mal composées qu'elles

<sup>1</sup> *C. Théod.*, VI, 29, 3.

<sup>2</sup> *C. Théod.*, VII, 22, 1 (319).

devinrent inutilisables <sup>1</sup>. Toutes les bonnes troupes auxiliaires, c'est-à-dire provinciales, romaines ou barbares, étaient aux frontières <sup>2</sup>. Une défaite ouvrait une brèche dans l'Empire. Le poids des siècles antérieurs, le fardeau insupportable du socialisme d'Etat continuait à peser sur le monde romain. Tout était devenu impôt, l'armée comme le reste ; toute source de vie avait été tarie dans la culture, l'industrie et le commerce, par la suppression des dernières libertés, un siècle plus tôt.

Si Constantin avait voulu régénérer complètement l'Empire, il eût sans doute provoqué des révoltes. Il aurait dû, pour y parer, ordonner des massacres à ses troupes, et condamner la liberté religieuse ; car c'était le paganisme exploité par les Alexandrins et les Sémites qui avait détruit la liberté par la divinité du prince, la vie sociale par la création des castes séparées, et l'industrie et le commerce par l'impôt ; l'empire était semblable à un édifice vermoulu. Il n'eût pu être ramené à une saine organisation que par la force. Aussi Constantin mourut convaincu qu'il avait fait son devoir en restant tolérant. Aussi bien, il avait facilité à tous l'entrée dans son Palais. Et l'on va voir comment, soit par les troupes nobles, soit par les ordres privilégiés qui représentaient nos professions libérales, chacun pouvait y parvenir, pourvu qu'il ne fût pas enchaîné dans des charges héréditaires.

Sa pensée profonde était d'absorber rapidement,

<sup>1</sup> *Végèce*, I, 7.

<sup>2</sup> *Ammien Marcellin*, XX, 8 et *C. Théod.*, livre VII, tit. I ; 1 et 22, 5.

sans révolution, tout l'Empire dans le Palais. Alors le papillon aurait rejeté sa chrysalide, le rejeton repoussé le tronc sur lequel il était né, le nouveau monde romain CHRÉTIEN serait sorti victorieux de l'étreinte de l'ancien Empire païen, confié momentanément au Préfet du Prétoire. Il n'y aurait plus eu qu'un service, celui du prince Serviteur de Dieu. Mais il eût fallu, pour étendre la réforme du Palais à tout l'Empire, convertir d'abord celui-ci au Christianisme, Constantin y échoua, mais il obtint, en créant sa noblesse, en organisant son Palais et sa Cour, laquelle le suivait partout, à Arles, à Rome, à Serdica, à Nicodémie et à Constantinople, un résultat qu'il ne pouvait pas prévoir lui-même.

Ce furent ces mesures qui sauvèrent la Civilisation.

En effet, quand les Barbares entrèrent dans l'Empire, ils supprimèrent, d'un seul coup, toute l'administration provinciale qui les gênait, et qu'ils ne comprenaient pas, c'est-à-dire tout ce qui dépendait du Préfet du Prétoire, dont la succession ne se trouve pas dans les royaumes d'Occident <sup>1</sup>.

Mais le Palais chrétien de Constantin et de ses successeurs avait été organisé, par son fondateur, en raison des nécessités chrétiennes, sur quelques principes très simples, et qui étaient accessibles aux chefs Francs.

1° L'autorité directe du Chef sur tous les membres du Palais, autorité que les rois Mérovingiens

<sup>1</sup> FUSTEL DE COULANGES, *La Monarchie Franque ; L'Administration provinciale*, p. 183 et suiv.

et Carolingiens furent heureux de recueillir, de même qu'ils conservèrent les bureaux du palais Constantinien, dont il est question dans les hagiographes et les Capitulaires de Charlemagne. Ainsi purent-ils gouverner malgré la désorganisation de l'Etat Franc.

2° Les principes d'une morale que les Rois Barbares pouvaient ne pas pratiquer, mais qui leur était utile pour deux raisons.

Premièrement, parce qu'ils trouvaient avantage à l'accomplissement des devoirs qui étayaient leurs pouvoirs, car l'organisation de la noblesse était celle du service du roi, et c'est là que se trouve, dans le Palais de Constantin, la transition de l'Empire à la monarchie chrétienne qui sera plus tard caractérisée, en France, par l'honneur du service.

Deuxièmement, parce qu'ils avaient une vague crainte de Dieu. La grande œuvre de Constantin, la conversion des Barbares, s'était en effet continuée en dehors de l'Empire <sup>1</sup>, et les rois Francs ne respectèrent que les églises et les évêques, lesquels gardaient le caractère sacré de leur rôle de conseillers arbitres dans le Palais chrétien et de ministres d'un Dieu redouté.

On peut juger par là de ce qui serait arrivé si l'Empire d'Auguste, ou celui de Dioclétien avait persisté au lieu de celui de Constantin. La civilisation existante eût disparu. Au contraire, les Barbares recueillant l'organisation du Palais, à la Cour et en province, conservant les Comtes et les

<sup>1</sup> Paul OROSE, VII, 39, 40, 41 ; — et Saint AUGUSTIN, *Cité de Dieu*, I, 7 ; II, 3 ; III, 18, etc...

Ducs, et les ministres et les bureaux de Constantin, reçurent aussi dans une certaine mesure les principes moraux de la civilisation du palais chrétien. Les formules de Marculfe et les Capitulaires de Charlemagne en font foi. Et l'Eglise facilita la transmission des obligations morales à la nouvelle civilisation. Par contre, Théodoric, roi des Goths, échoua en Italie avec son grand ministre Cassiodore, quand il voulut recueillir tout l'héritage de Constantin, y compris la *Respublica* du Préfet du Prétoire. C'était cette administration romaine dont le monde ne voulait plus soulever le poids. Charlemagne lui-même échoua à la rétablir.

La déformation de la création Constantinienne par Justinien livra l'Europe Orientale et Centrale, pour lesquelles le code de cet empereur supprima les obligations morales et réciproques, à l'absolutisme des Empires asiastiques.

Mais la Majesté du souverain chrétien fut de suite assez grande, en la personne de Constantin, pour que les Barbares recherchent, pendant toute la fin de l'Empire, les dignités de Patrices, de Ducs, de Comtes, que l'on pouvait posséder en province et à l'étranger comme à la Cour.

Ainsi semblait-il qu'il n'y eût au monde qu'une monarchie dont ce fût un honneur de faire partie, comme il adviendra plus tard de la monarchie française, tant la création Constantinienne avait de grandeur. L'attraction que cet Empereur devenu Roi avait voulu exercer sur le monde se fût peut-être réalisée, sans la rupture que l'hérésie arienne occasionna dans l'unité catholique.

Il est nécessaire de connaître les voies d'entrée



dans le Palais chrétien et dans la noblesse Constantinienne.

La première était celle des troupes du palais, comprenant les Domestiques, les Protecteurs et les soldats propres du souverain, *armigeri*, mais il suffit de parler de la troupe d'élite des Protecteurs qui joua un si grand rôle, sous le Bas-Empire, pour faire connaître ces troupes.

Les Protecteurs se trouvaient présents à la Cour et répandus dans tout l'Empire, et partout ils faisaient partie du Palais. Ils formaient en réalité une garde d'officiers ; tout Protecteur avait le rang sénatorial <sup>1</sup>.

Il faut se rappeler qu'il n'y avait plus dans le Palais que des échelles de dignités, de titres, et de fonctions dans lesquels on s'élevait <sup>2</sup> ; les castes étant supprimées. On était admis parmi les Protecteurs, après avoir conquis, par le service des armes, le congé d'honneur des Vétérans <sup>3</sup>.

C'était l'ambition de tous les soldats d'élite et sous-officiers que d'acquérir le rang de Protecteurs.

Mais cette troupe noble était aussi une pépinière d'officiers supérieurs. Les fils de l'ancienne noblesse sénatoriale qui étaient exclus de l'armée depuis Gallien, étaient sollicités de rentrer dans la nouvelle noblesse d'épée par ce corps qui n'avait pas le droit de ternir la gloire de ses armes <sup>4</sup>.

Les Protecteurs devaient, dans tout l'Empire,

<sup>1</sup> C. *Théod.*, VII, 21.

<sup>2</sup> C. *Just.*, I, 49, 1.

<sup>3</sup> C. *Théod.*, VIII, 20, 5 (328). *Symmache*, livre III, p. 67.

<sup>4</sup> C. *Théod.*, VI, 29, 3.

protéger les opprimés, empêcher les brigandages et les fraudes, surveiller les rivages, redresser les torts, et assurer la sécurité morale <sup>1</sup>.

Constantin, qui les honorait particulièrement, leur confia la garde du Labarum et la protection des Conciles. Il se faisait accompagner par eux sur les champs de bataille.

Les chrétiens les eurent en haute estime. Saint Jérôme cite ceux d'entre eux qui ne gardaient le ceinturon de la milice que pour protéger les veuves et les orphelins, et saint Paulin de Nole dit à un ami qu'il veut attirer dans les ordres religieux : « Dans la milice, vous désirez, comme promotion régulière, de devenir Protecteurs. Si pourtant tu te confies à Dieu, tu commences à l'avoir pour protecteur. »

Il y avait une autre voie, rapide et moins méritoire, d'avancement dans la noblesse, c'était celle de la Chancellerie, c'est-à-dire des bureaux du palais <sup>2</sup>, soumis au Maître des Offices <sup>3</sup>. Les quatre grands bureaux, dont trois existaient avant Constantin, furent astreints aux lois nouvelles de l'honneur <sup>4</sup>, et permirent aux intellectuels, orateurs, membres des professions libérales, ou de l'ancienne noblesse, de pénétrer dans le Palais et d'y avancer rapidement <sup>5</sup>.

L'un de ces bureaux était chargé des correspondances du souverain ; un autre de recevoir les

<sup>1</sup> *C. Théod.*, VI, 35, 1 et VII, 20, 5.

<sup>2</sup> *Panégyr.*, IV, c. 5 et 14. — *C. Théod.*, VI, 35, 1 à 4.

<sup>3</sup> *C. Théod.*, XII, 10, 1 et 2.

<sup>4</sup> *C. Théod.*, VI, 26, 4.

<sup>5</sup> *Sidoine Apollinaire*, liv. VIII, ép. 13, fait l'éloge en vers de cette carrière.

requêtes et d'adresser les réponses (Rescrits) de l'empereur ; un autre gardait et utilisait les archives des décisions impériales<sup>1</sup> ; c'était toute la Jurisprudence qui se fixait ainsi, et de très grands Jurisconsultes passaient par les directions des bureaux. Enfin le quatrième, créé plus tard par Constantin, s'occupa exclusivement des promotions dans la noblesse qui devait renouveler le monde romain.

De grands ordres sociaux ne faisaient pas partie du Palais lui-même. C'étaient les professions libérales, les Avocats, les Médecins, les Professeurs et Rhéteurs. Ils servirent de voies pour l'entrée dans la noblesse nouvelle.

Constantin eut pour le clergé chrétien un programme d'admission, dans les honneurs, de la plus grande ampleur.

Il y avait parmi les dignitaires du Palais des fonctionnaires en retrait d'emplois, *Vacantes*, que le chef pouvait charger de missions<sup>2</sup>. Si l'on supposait que le Clergé tout entier fût en vacances des fonctions du Palais, pour se consacrer au service de Dieu, on le ferait rentrer dans la nouvelle noblesse. Il aurait des dignités étagées aux divers degrés de la pyramide des honneurs, et les évêques marcheraient de pair avec les plus grands dignitaires de l'Empire. Bien plus, ils garderaient un caractère sacré qui imposerait le respect, même à l'empereur.

Ainsi fut constitué l'ordre privilégié du Clergé

<sup>1</sup> *C. Théod.*, VI, 35, 3. — *C. Just.*, XII, 29, 2 (319). — SYMMACHE, livre VIII, ép. 60.

<sup>2</sup> Les Vétérans, après leurs services remplis, étaient *vacantes*. *C. Théod.*, VII, 20, 3 et 4.

catholique. Constantin le chargea de missions réelles en retour de dispenses de charges sociales <sup>1</sup>. Il dut non seulement exercer son ministère, pratiquer la charité <sup>2</sup>, entretenir les hôpitaux et les églises, mais puisque les évêques étaient les plus hauts fonctionnaires en vacances de fonctions, ils devinrent les égaux des plus grands Juges. C'est à ce titre que durent être publiées les Constitutions dites de Sirmond, lesquelles accordent une juridiction morale aux évêques. On a beaucoup discuté sur leur authenticité, puis sur une prétendue ingérence de l'Eglise dans la juridiction criminelle ou civile. Le spectre de l'Eglise gouvernant le monde, sous Constantin, est un vain fantôme. Tout fonctionnaire dans l'Empire romain exerçait une juridiction ; les évêques eurent la leur, mais elle fut d'ordre purement moral. Deux Constitutions <sup>3</sup> accordèrent à l'une ou à l'autre des parties, dans une action en justice, le droit de demander le renvoi de l'affaire à l'audience des évêques dont la sentence était exécutoire sans appel <sup>4</sup>.

Mais les évêques portaient un jugement tout moral ; ils statuaient sur un délit ou sur une obligation. Leur jugement, sur le fait, était sans appel devant l'empereur lui-même, mais ils n'étaient pas chargés de l'application de la peine. Cela regardait le Juge ordinaire, obligé de tenir compte de leur verdict moral <sup>5</sup>. Et parfois il n'y avait pas de sanc-

<sup>1</sup> *C. Théod.*, XVI, 2, 1 (313) et 2 (319) — et XVI, 8, 2 (330).

<sup>2</sup> *C. Théod.*, XVI, 2, 2.

<sup>3</sup> Publiées en 318 et 333. Constitutions dites de Sirmond. — *C. Théod.*, Edit. Haenel, *in fine*.

<sup>4</sup> ZOSOMÈNE, H. E., I, 9.

<sup>5</sup> MARTROYE, *Saint Augustin et la juridiction ecclésiastique. Mémoires des Antiquaires de France*, t. LXX, 1911.

tion. Ainsi une dette s'éteint dans le Droit civil ; il y a prescription. Moralement, elle dure toujours tant qu'elle n'est pas acquittée. Ce fut donc dans ce cas une juridiction d'honneur que celle des évêques. Et nous nous retrouvons toujours en face de la même création chrétienne sous Constantin, celle de l'obligation d'honneur, obligation purement morale, placée au-dessus de l'Équité et de la Justice.

Les autres clergés, païen et juif, reçurent aussi des titres d'honneurs <sup>1</sup>, mais les Pontifes païens furent confinés dans leurs fonctions et surveillés par le Préfet de Rome, tandis que tout prosélytisme était interdit aux Juifs.

Pour élargir la base d'admission dans le Palais, Constantin ouvrit son entrée toute grande à l'éloquence, toujours honorée à Rome, et aux lettres qu'il affectionnait. Les professeurs, devenus fonctionnaires des villes et de l'État <sup>2</sup>, les médecins considérés à ce titre, plutôt qu'en raison de leurs antiques rapports avec les sciences de faux calculs, la magie et l'astrologie, y pénétrèrent. On s'annoblissait dans toutes ces professions <sup>3</sup>. Il en était de même de celle des rhéteurs.

Mais les avocats avaient une grande importance, dans l'organisation sociale et celle de leur ordre donna lieu à toute une législation. Il y en avait de deux sortes, ceux du fisc qui défendaient les intérêts du trésor, et les avocats qui ne faisaient partie que de l'Ordre. La loi imposa aux deux groupes les mêmes obligations morales ; mais elle demanda,

<sup>1</sup> C. *Théod.*, XII, 1, 21 et 22 (335 et 337).

<sup>2</sup> C. *Théod.*, XIII, 3, 1 (321).

<sup>3</sup> C. *Théod.*, XIII, 3, 5 et 8.



surtout aux premiers, la nouvelle fidélité libre, le désintéressement allant de pair avec le goût des fortes études, et ces qualités au superlatif <sup>1</sup>, qui aideraient l'empereur à ne pas accabler ceux qui vivaient sur les domaines de la Couronne. Constantin exigea, au contraire, principalement des seconds qui étaient libres, l'estime d'eux-mêmes, *existimatio sua* <sup>2</sup>, et en conséquence le refus de tous les cadeaux de leurs clients (*Xénia*) <sup>3</sup>. Le concussionnaire Tribonien, rédacteur en chef du Code Justinien, supprima cette défense <sup>4</sup>, et la mode des cadeaux corrupteurs fleurit à Byzance.

Constantin avait encore défendu aux avocats de recevoir des honoraires trop élevés et par suite illicites <sup>5</sup>. Il exigeait d'eux l'Honneur, sous peine d'être chassés de la société des honnêtes gens.

Aussi s'élevait-on, rapidement, au sein de ces ordres privilégiés, au rang de Sénateurs, puis de Comtes de premier ordre.

Mais il serait vain d'énumérer les dignités de cette noblesse, si on n'en dégageait pas le principe.

Ce principe, ce fut la création de l'aristocratie du mérite, basée sur la conscience chrétienne. C'est cette création que justifie l'emploi des codicilles honorifiques et de tous les honneurs qui élevaient, ainsi qu'on l'a vu.

<sup>1</sup> *C. Théod.*, X, 15, 2 (334).

<sup>2</sup> *C. Just.*, II, 6, 5 (325).

<sup>3</sup> *Cod. Théod.*, XI, II, 1, rappelle la législation de Constantin.

<sup>4</sup> La loi du *Code Théod.*, XI, II, 1, fut supprimée ; d'autres tronquées dans le *Code Justinien*.

<sup>5</sup> *C. Théod.*, II, 10, 4 (326).

Le gouvernement de la nouvelle monarchie chrétienne n'était pas sans analogie avec celui de l'Eglise.

A la base de la société catholique, tous les fidèles sont libres et responsables. Ils ont la dignité de la conscience. Au-dessus des simples fidèles, s'étagent les degrés du Clergé voué au service de Dieu. Et le gouvernement lui-même vient d'en haut, du successeur de Pierre.

En s'attribuant le rôle de Serviteur de Dieu, d'Evêque du dehors, Constantin créait un gouvernement analogue à celui de l'Eglise, mais dans le monde politique. Il établissait le service chrétien et s'engageait lui-même au service du Christ.

La liberté religieuse était assurée, par la distinction des pouvoirs civil et religieux, la paix par leur entente. Les rois Capétiens, abbés de Saint-Denis, et fidèles de l'Eglise, seront les imitateurs de Constantin et les défenseurs de la liberté religieuse.

Mais une autre voie était possible et menait à la théocratie. Ce fut celle que suivirent les empereurs byzantins. En vain, pendant des siècles après Justinien, répétèrent-ils :

« Gloire à Dieu qui t'a couronné autocrator des Romains ! » <sup>1</sup>.

Un tel Serviteur de Dieu, une telle Servante de Dieu, empereur ou impératrice, sont baptisés, couronnés, fiancés <sup>2</sup>, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit ; en vain leur mettra-t-on le diadème

<sup>1</sup> *Livre des Cérémonies*, I, 38.

<sup>2</sup> *Ibid.*, I, 41. — EBERSOLT, *Mélanges d'histoire et d'arch. byzantines*. Paris, 1918, p. 31.

(*Stemma*) des rois de Juda sur la tête ; ils se seront attribué la représentation directe du Christ dont le siège était vide à côté du leur et l'image présente avec la leur sur les médailles. En rejetant l'Eglise Catholique des chrétiens, ils auront créé un prophétisme. Ils se feront attribuer par les patriarches la puissance spirituelle <sup>1</sup> et le Code Justinien reproduira en Europe l'idée païenne du Droit divin.

Constantin ne commit jamais, en effet, le sacrilège de s'attribuer l'Esprit. Il s'inclina toujours devant les décisions de l'Eglise. La preuve en est dans son respect pour celles des Conciles, même de celui de Tyr, car il fut trompé par sa foi catholique sur le caractère de l'Arianisme qui s'insinuait dans l'Eglise comme un voleur.

<sup>1</sup> *Nicéphore Phocas : Byzantine de Bonn*, p. 963.

---



## CHAPITRE VIII

### Le Drame Dynastique.

#### Le sacrifice de Crispus et la désorganisation de l'Empire.

---

Une pyramide de commandements et de dignités, fondée sur le mérite, représentait, à l'époque où nous sommes parvenus, le gouvernement du Palais chrétien. Constantin en occupait le sommet. Le chef s'était déclaré responsable des fautes des Grands, et avait promis de les châtier, comme s'il se vengeait personnellement d'une atteinte portée à l'Honneur commun de tous les responsables. Ce sentiment n'admettait pas de ménagements ni de faux-fuyants, pour le crime de l'un d'entre eux.

Celui qui était porté au rang de Juge suprême, le Basileus chrétien, se trouva obligé, à une époque de transition entre deux civilisations, de prendre parti, dans son sang et dans sa chair, dans la lutte engagée entre le monde qu'il avait inauguré et celui qui allait périr !

Tel fut le rôle tragique de Constantin, lors de la condamnation de Crispus, son fils aîné.

Il est nécessaire, avant de raconter ce drame, d'en préciser les circonstances.



Le glorieux vingtième anniversaire du grand règne de Constantin tombait au 25 juillet 326. Depuis son élévation, l'empereur-roi avait conquis le monde entier ; il avait été reçu triomphalement à Rome en 312 ; il pouvait encore entendre les échos lointains de la joie des populations de ces provinces de l'Afrique du Nord délivrées des gouverneurs qui les pillaient, et la longue théorie d'ovations qui l'avait accompagné dans sa marche parmi les populations déjà en partie chrétiennes de l'Orient !

Constantin allait toujours de l'avant ; il avait une volonté ferme, mais aussi un sang bouillant dû à l'origine demi-barbare de sa mère. Il ne comptait pas avec le danger, ne songeait pas aux pièges qu'on pouvait lui tendre. Il avait confiance dans sa force qui ne l'avait jamais trahi et en l'aide du Dieu qui l'avait protégé.

Mais dans le monde païen qu'il avait humilié, en le reniant et par sa générosité elle-même, que de rancunes inassouvies se dressaient contre lui !

Cependant l'Empire, tout entier, était convié aux plus grandes fêtes de son règne, depuis le printemps de cette année 326. On venait de célébrer au 1<sup>er</sup> mars, un premier anniversaire, celui de l'élévation des Césars, en 317 <sup>1</sup>. L'usage de l'Empire romain était de fêter deux fois de suite, avec un intervalle d'un an, l'élévation des princes au pouvoir, en commençant un an avant l'anniversaire véritable.

Mais cette fois un grand espoir était signalé sur

<sup>1</sup> Voir plus haut.

les monnaies de l'empereur, sur lesquelles le Labarum perçait le dragon.

Constantin ne pouvait pas supposer qu'il lui fût dangereux de venir dans sa capitale. Qui donc aurait osé élever la voix contre lui ? La succession au trône était plusieurs fois assurée. On venait de frapper les médailles des Césars Crispus, Constantin II et Constance II <sup>1</sup>. Le dernier de ses fils, Constant, était né au plus tard en 323 <sup>2</sup> ; il le ferait attendre pour être promu au pouvoir et recueillir le gouvernement de l'Orient, que ses frères aînés règnent sur l'Italie, les Balkans et la Gaule. Ce fut le moment que ses ennemis choisirent pour porter au chef chrétien un coup mortel qui devait compromettre son œuvre, attrister le reste de son règne, et, on l'espérait bien, jeter par terre le Christianisme. Mais ce fut l'Empire qui chancela sous le coup, ainsi qu'on le verra plus loin.

Constantin avait d'avance convoqué à Rome sa famille, ses frères, l'impératrice Fausta, ses fils et d'autres parents.

L'aîné de ses fils, Crispus, était alors dans toute la fleur de sa jeunesse. Il s'était marié en 321, et devait avoir vingt-deux ans en 326. Il avait épousé une jeune Hélène qui portait le même nom que sa grand'mère, mais est désignée sur les monnaies comme *Nobilissima Femina*, titre des femmes d'empereurs <sup>3</sup>. Crispus en avait eu un fils en

<sup>1</sup> *Numis. Const.*, I, p. CXXXVII.

<sup>2</sup> EUTROPE, *Brev.*, X, 9, lui donne 30 ans en 350 ; l'*Építome* de VICTOR, 27 ans.

<sup>3</sup> L'attribution de ces monnaies a été mise en doute, mais ce doute ne semble pas justifié.

322. Cet événement avait été fêté dans tout l'Empire par la libération des prisonniers. On n'en exceptait que les homicides, les empoisonneurs, les magiciens et les adultères <sup>1</sup>, car l'antique Loi des XII Tables avait été restaurée dans toute sa dureté, pour arrêter l'Empire sur la pente de la dépopulation, et certaines pénalités étaient terribles. Crispus avait déjà vaincu les Francs en 320 <sup>2</sup>, étant encore presque enfant, et il venait en 322 et en 324 de se couvrir de gloire par la préparation de la flotte de Constantin, dans le port de Thessalonique, puis par sa victoire navale qui avait précipité le cours des succès de son père, dans la guerre contre l'empereur d'Orient <sup>3</sup>. Il était l'espoir des catholiques, car il avait plusieurs fois signé, seul avec son père, en leur faveur, des décrets que ses frères, les fils de Fausta, ne ratifièrent pas plus tard <sup>4</sup>. Aussi était-il aimé, plus que personne, des catholiques, à cette heure où Constantin, sans crainte de provoquer la révolte des païens, voulait faire de son anniversaire une victoire religieuse. L'empereur était décidé à n'assister à aucun sacrifice païen et se faisait représenter, ainsi que ses fils, dans l'attitude chrétienne de l'oraison sur les médailles <sup>5</sup>. Il laissait dédaigneusement les païens libres d'immoler leurs vic-

<sup>1</sup> *Code Théodosien*, X, 38, 1 (Amnistie accordée à l'occasion de cette naissance). Les monnaies de la jeune Hélène furent frappées à Thessalonique, en 323-324. *Numism. Const.* t. II, p. 432.

<sup>2</sup> *Panegyrici Latini*, X, c. 17.

<sup>3</sup> *Anonyme de Valois*, V, 27. — ZOSIME, *Hist.*, II, 26.

<sup>4</sup> SOZOMÈNE, *H. E.*, I, 5.

<sup>5</sup> EUSÈBE. *Vita Const.*, IV, 15. *Numism. Const.*, I, CXXXVII.

times <sup>1</sup>. Mais c'était peu pour ces anciens maîtres du monde. Nous pouvons encore lire, dans les calendriers antiques, que le 21 juillet 326, le divin empereur entra dans les murs de la Ville <sup>2</sup>. Une œuvre très particulière nous met au courant des projets de Constantin lors de son entrée à Rome. En effet, le poète Optatianus Porphyrius avait une faveur à obtenir. Grand seigneur, Optatianus avait été disgrâcié, éloigné de la Cour pour une raison inconnue, et nous savons que c'était alors un grand malheur que d'être en disgrâce, hors du Palais chrétien ; d'autant qu'Optatianus pratiquait la même religion que l'empereur.

L'occasion de l'anniversaire lui sembla donc propice pour adresser au Souverain tout-puissant des suppliques sous forme de poèmes, car l'empereur aimait les lettres. Homme d'action, Constantin s'étonnait des prodiges d'esprit que contenaient ces poèmes anagrammatiques du Bas-Empire.

Mais il fallait que les arguments qu'on lui présentait fussent sérieux pour qu'il revînt sur une décision.

Or, cette fois, l'auteur s'adressait à sa gloire, mais aussi à son cœur, et pour le toucher, il portait aux nues les victoires, le courage, les mérites, la belle jeunesse de son fils aîné Crispus qui, disait-il, avait la noblesse, la majesté de son père, ce qui le rendait l'espoir du monde <sup>3</sup>.

<sup>1</sup> EUSÈBE, *Vita Const.*, I, 48.

<sup>2</sup> C. I. L., p. 397. *Calendrier de Philocalus*.

<sup>3</sup> P. *Optatiani Porphyrii Carmina*, IV, 1 ; V. 8 ; IX, 35 ; XIX, 33. Edit. Müller, Leipzig, 1877. — MONCEAUX, *op. laud.*, t. III, p. 516 et suiv.

Optatianus demandait sa grâce. Il avait donc intérêt à remettre ses poèmes à l'empereur, à une date proche des fêtes qui seraient l'occasion du pardon, mais avant l'ouverture de ces fêtes. Il avait bien compris le cœur et la pensée de Constantin, car il obtint sa rentrée à la Cour. Crispus était donc encore en faveur.

A la même époque, les monnaies frappées dans tous les ateliers de l'Empire, de l'année 324 à l'année 326, portèrent une étrange inscription ; elles étaient dédiées à la Providence des Augustes <sup>1</sup>.

Cette Providence était une de ces divinités abstraites, néoplatoniciennes que l'empereur n'avait pas jugé utile de supprimer, car elles ne gênaient personne, mais ce n'était pas celle des dieux, c'était celle des Augustes, et dès lors elle avait un sens précis. Licinius n'existait plus, tandis que l'on frappait ces monnaies et que l'on rédigeait l'inscription. Pourtant celle-ci signifiait que la pluralité des Augustes n'était pas supprimée dans l'Empire romain. L'inscription ne pouvait en effet qu'indiquer que Constantin n'avait pas renoncé à se donner au moins un collègue dans son plan de réorganisation de l'empire.

Cela s'expliquait par le fait qu'il y avait deux capitales, Rome et Constantinople, villes égales, dont les Génies ou Tychés portaient le sceptre sur les monuments officiels, et qui étaient dotées d'un Sénat et d'un Peuple Romains <sup>2</sup>. Il leur fallait à chacune un Auguste.

Constantin n'avait jamais heurté volontairement

<sup>1</sup> *Numism. Const.*, I, 236 ; II, 492.

<sup>2</sup> *Numim. Const.*, t. II, p. 483 et suiv. ; 521 à 525.



et sans cause le sentiment romain. Lorsqu'il combattait les armées ennemies pendant les guerres civiles, il protégeait les citoyens romains. Serait-il venu à Rome pour leur faire un affront ? Rien ne permet de le croire. Il avait entrepris la construction et l'agrandissement de Constantinople pendant l'année 324. Serait-il venu à Rome pour lui faire sentir son infériorité ? Alors pourquoi la convocation de toute sa famille à ces fêtes ? <sup>1</sup> Pourquoi celle de Crispus en particulier ? N'était-ce pas parce que devant transporter sa Cour à Constantinople, il voulait régler le sort de Rome auparavant ? Et comment ne pas humilier la Ville Eternelle s'il ne mettait un Auguste à sa tête ? Ainsi le sort de la Ville serait fixé, et le mécontentement des Romains apaisé ; ce mécontentement dont Zosime nous a conservé l'écho.

Mais Constantin avait encore une autre raison, que ne pouvait pas connaître le païen Zosime, pour élever Crispus au rang d'Auguste.

Il n'avait jamais ignoré le rôle de l'évêque de Rome, et nous verrons, par la suite de ce récit, qu'il tenait à être représenté, auprès de lui, par quelque membre de sa famille. Rome ne se fût pas contentée d'être gouvernée par un César, mais le Pape n'eût pas non plus admis, pour traiter avec lui, un empereur inférieur.

Or Crispus était au comble de la gloire ; il y était porté par la volonté de son père autant que par ses hauts faits. Ce qui le prouve, c'est que le confident

<sup>1</sup> ZOSIME, *Hist.* II, 29, notamment celle de ses deux demi-frères nés de Constance Chlore et de Théodora, dont il espérait l'impartialité.

de Constantin, Eusèbe de Césarée, glorifiait encore en 325 le rôle de Crispus dans la victoire d'Orient, remportée sous le commandement de son père <sup>1</sup>, tandis que plus tard, lorsqu'il retoucha son œuvre, et que la double mort de Crispus et de Fausta obligea à jeter un voile sur le drame du palais, Eusèbe fit disparaître le récit de la victoire de Crispus, pudeur tardive et qui dévoile ce qu'il faut cacher. Quoiqu'il en soit, les vers d'Optatianus nous montrent que la faveur du jeune héros dura jusqu'à la date même de l'anniversaire du 25 juillet, et nous disent que tout était prêt pour que Crispus fût élevé au faîte des honneurs à Rome.

Mais alors une question se pose. L'impératrice Fausta avait retardé l'élévation des Césars jusqu'à ce que son fils aîné, Constantin II, pût recevoir, à l'âge de trois ans, le titre impérial; elle avait livré son père pour s'assurer la toute-puissance sur l'esprit de son mari. Voici qu'elle se glorifiait d'avoir trois fils, dont deux Césars, et d'être Augusta <sup>2</sup>. Comment aurait-elle pu laisser préférer le fils d'une concubine aux siens?

Constantin II serait relégué dans les Gaules, dans cette belle cité d'Arles où il était né, mais ce n'était pas Rome !... Constance II, né en 317, et attaché à son père comme un lieutenant qu'on veut surveiller, ne règnerait à Constantinople qu'après la mort de son père. Constant I<sup>er</sup> n'avait vu le jour qu'en 323. Il ne devait recueillir que plus tard le gouvernement de l'Orient, quand ses

<sup>1</sup> EUSÈBE, *Hist. Eccl.*, traduct. GRAPIN. Paris, Picard, 1915, p. XXXIII.

<sup>2</sup> *Numism. Const.*, I, p. 236-237.

vastes provinces n'auraient plus de chef <sup>1</sup>. En ce moment, Fausta, dévorée de l'ambition de régner, devait se rappeler que Rome avait eu pour Auguste et pour général populaire auprès des soldats de la capitale, son père Maximien Hercule, mort depuis, en raison du heurt de leurs ambitions.

Eusèbe écrivait encore en 324 que Crispus et Constantin-le-Grand avaient Dieu et le Christ pour leur garde. Il ne voyait pas le danger de ces éloges.

Le peuple et le Sénat de Rome qui étaient païens, ne pouvaient que soutenir tout projet qui empêcherait Constantin de mettre un chef réputé chrétien à leur tête. Il est impossible de savoir ce qui se passa dans l'âme passionnée et ambitieuse jusqu'au crime de l'impératrice Fausta, ni sur quel secours elle compta.

Mais, avant que Crispus ait reçu l'Empire de Rome qui ne pouvait échoir qu'à lui, il était arrêté, conduit à la forteresse de Pola, en Istrie, sur l'Adriatique. Et comme cette arrestation d'un Nobilissime César, entraînait sa dégradation et ne pouvait avoir lieu que pour un crime de lèse-majesté, c'était le Sénat de Rome qui avait gardé de l'ancienne organisation judiciaire, la connaissance et le jugement de l'affaire <sup>2</sup>. Et le Sénat était, en grande majorité, païen. Or il n'y avait qu'une peine pour les crimes de lèse-majesté, c'était la condamnation à mort; aussi Constantin

<sup>1</sup> Acad. des Inscript. et Belles-Lettres. *Bulletin* 1914, p. 122, ma communication sur les capitales impériales.

<sup>2</sup> *Ammien Marcellin*, XXVIII, 1, 22. — *Symmache*, IV, 4. — LÉCRIVAIN, article : *Senatus* (*Dict. des Antiquités Gr. et Rom.*, t. IV, p. 1197).

avait-il voulu en rendre les accusations presque impossibles.

Il faut bien admettre qu'il existait des preuves d'une intrigue. La mort de Fausta survenue peu après celle de Crispus, car leurs monnaies cessèrent ensemble d'être frappées, en septembre 326 <sup>1</sup> soulève tout un problème. N'est-il pas permis de rappeler le passé ? La mise en scène de Fausta pour établir la culpabilité de son propre père, et le faire condamner à mort en raison de la même loi de lèse-majesté, entraîne le soupçon sur cette impératrice, au sujet d'une seconde intrigue criminelle. Il était moins difficile pour elle de simuler, en 326, la tentative d'adultère d'un prince, fils d'une concubine, et peut-être livré à ces ardeurs corruptrices du sang, dont les Conciles d'Orient nous ont conservé le souvenir, que de faire reconnaître un rôle d'assassin à son père.

Ce qui impose la pitié pour le jeune prince, c'est que, pour qu'il y ait eu une mise en scène de tentative d'adultère incestueux, il fallait qu'il eût été jusqu'alors à demi innocent.

Fausta avait, au contraire, hérité de son père cet esprit qui troublait le monde. Nous savons que dès son enfance, elle était d'une beauté redoutable.

L'iconographie de Crispus révèle l'expression passionnée de son visage et ne dément pas le rôle de dupe qu'on lui attribue <sup>2</sup>. Sa mère sortait pro-

<sup>1</sup> *Numism. Const.*, t. II, p. 502. L'atelier de Constantinople. Ces monnaies ne paraissent plus dans l'émission frappée de 326 à 330.

<sup>2</sup> Voir son buste discuté à Rome au Musée des Conservateurs, et *Numism. Const.*, tome I, p. 123, et planche XI.

blement de cet Orient où les pudeurs de la famille n'étaient pas plus respectées qu'en Egypte.

Quoiqu'il en soit, le procès fut instruit par le Sénat ; car, par ordre impérial, l'accusé eût été exécuté de suite, et dans un moment de colère du chef tout-puissant ; mais une fois le jugement retardé, il fallait que l'instruction suivît son cours.

Le prince périt <sup>1</sup>.

L'auteur qui nous a laissé les renseignements les plus précis sur ce drame est l'arien Philostorge. Il raconte que Crispus est tombé sous les calomnies de sa belle-mère, et que celle-ci a été ensuite surprise, en perpétration d'adultère avec un esclave, et étouffée dans un bain chaud <sup>2</sup>.

Philostorge est un bon témoin parce qu'il n'avait de parti pris, ni pour les païens, ni pour les catholiques, étant hérétique.

Les lois apportent un témoignage en faveur du récit de cet auteur. L'une d'elles indique que Constantin avait défendu, au printemps de cette année 326, les accusations d'adultères portées à la légère. Il n'autorisait plus que les proches parents du coupable à porter plainte contre l'adultère. Il ne le permettait qu'à ses oncles, à ses cousins-germains, et il en fut de même pour la femme <sup>3</sup>.

Y avait-il déjà des calomnies répandues contre son fils trois mois avant le drame ? Cette loi permet de le supposer. Une autre fut affichée, comme Edit au peuple, un mois après la première. Toute

<sup>1</sup> *Ammien Marcellin*, XIV, II.

<sup>2</sup> *Philostorge*, II, 4.

<sup>3</sup> *C. Théodos.*, IX, 7, 2, avril 326.



femme libre qui s'était unie à un esclave devait être condamnée à mort <sup>1</sup>.

Il n'est pas probable que Constantin songeât à sa femme à l'occasion de cette loi, mais cette jurisprudence toute récente entraînait la condamnation de l'impératrice et sa mort, si elle tombait dans cette honte : et ce fut ce qui arriva.

Les auteurs païens se réjouirent des soi-disant crimes de Constantin massacrant toute sa famille. Mais ils se démentent eux-mêmes par les fables qu'ils ont construites sur le récit de ces événements. L'histoire de Constantin, atteint de la lèpre et guéri par le Pape Sylvestre, est une transformation de la première fiction néoplatonicienne rapportée par Zosime <sup>2</sup>, au sujet du refus, par les Flamines d'un temple païen, de purifier Constantin et de l'intervention d'un Égyptien qui lui apprit que la religion chrétienne remettait tous les péchés. C'eût été l'origine de sa conversion qu'on reportait ainsi en 326. Mais Constantin était converti depuis l'année 312, l'Edit de Milan étant de 313, et la conquête de l'Orient par le Labarum de 324.

Il faut toutefois retenir l'intervention de l'Égyptien, car elle rappelle tout un passé de calomnies païennes.

Voici quel était l'état moral de l'Empire.

On accusait les chrétiens de toutes façons, mais on les confondait principalement avec les Magiciens d'Égypte <sup>3</sup>. Ce fut le thème des calomnies

<sup>1</sup> *C. Théodos.*, IX, 9, 1, mai 326.

<sup>2</sup> ZOSIME, II, 29.

<sup>3</sup> Comme dans la fable du baptême de Constantin à Rome.

des Alexandrins contre saint Athanase. On leur prêtait l'adoration d'une tête d'âne <sup>1</sup>, sans doute parce que cet animal avait porté les prophètes et leurs familles, et avait été utilisé par Notre-Seigneur pour son entrée à Jérusalem. Il était la seule bête connue qui ne fut pas adorée en Egypte.

Mais on faisait pire. Tertullien rapporte toutes les infamies supposées des chrétiens dès le II<sup>e</sup> siècle. On les accusait d'éteindre les lumières, dans leurs festins, pour se livrer aux obscénités. Le mot d'Agape signifie charité pour les chrétiens, mais aussi amour au sens de Platon. Les païens l'exploitaient.

Tertullien, employant l'ironie, expliquait ce dont ils accusaient les chrétiens : « Vous apporterez des cierges qu'éteindront des chiens... et de petits gâteaux pour donner à ces chiens ; et puis il vous faudra une mère ou une sœur pour devenir incestueux <sup>2</sup>. »

Et Minucius Félix, dans son poème, *l'Octavius*, signalait, au III<sup>e</sup> siècle, ces mêmes calomnies <sup>3</sup>. « Pour ce qui en est des banquets incestueux, c'est une calomnie que les démons ont inventée pour souiller la gloire de notre charité, et détourner les hommes de notre religion par l'horreur d'un si grand crime. » Et il ajoute : « Vous nous accusez de faux incestes et vous ne craignez pas d'en commettre de véritables. »

Nous sommes ici au cœur de notre sujet.

<sup>1</sup> TERTULLIEN, *Ad nationes*, I, 14.

<sup>2</sup> *Ibid.*, I, 7.

<sup>3</sup> *Octavius*, chap. 30.

La joie maligne, avec laquelle les païens: Eutrope <sup>1</sup>, Victor <sup>2</sup>, Zosime <sup>3</sup>, racontent l'accusation de Crispus et la soi-disant vengeance de Constantin ; l'addition d'assassinats de ses amis qu'ils y joignent bénévolement ; tout indique que les historiens païens ont fait ce que nous appellerions un procès de tendance, à l'empereur chrétien.

Mais les plus précis d'entre eux sont obligés d'avouer que Crispus fut accusé de tentative d'adultère par sa belle-mère, et c'est la seule chose qui importe <sup>4</sup>.

Car des témoignages antiques, que je sou mets plus loin au lecteur, éclairent, à mon avis, d'un jour nouveau, l'ensemble du drame.

Remarquons d'abord que toute l'organisation de l'Empire, préparée par Constantin, fut bouleversée par la mort de Crispus ; ce qui prouve que cette mort n'était pas prévue par son père. On doit se défier des renseignements d'un auteur païen, disant que Constantin fut comparable aux meilleurs princes au début de son règne, quand il était païen, et aux pires, à la fin, quand il fut chrétien <sup>5</sup>. Il est fâcheux que des auteurs chrétiens aient pris au sérieux les calomnies néoplatoniciennes, et suivi la tradition plus poétique qu'his-

<sup>1</sup> EUTROPE, X, 6.

<sup>2</sup> VICTOR, *Epitome*, 41.

<sup>3</sup> ZOSIME, II, 29.

<sup>4</sup> Voir *Philostorge*, II, 4 ; VICTOR, *Epitome. Vita Sancti Artemii*, dans *Acta Sanctorum*, VIII, p. 856, comme témoignage chrétien. — Saint Jérôme, Orose, Sidoine Apollinaire se sont laissé tromper parce que l'histoire était faussée de leur temps.

<sup>5</sup> EUTROPE, X, 7.

torique de Sidoine Apollinaire <sup>1</sup>. On verra que la plus belle législation du premier empereur et roi chrétien, celle qui a couronné l'édifice du Droit nouveau, fut publiée à Constantinople après l'inauguration de 330 <sup>2</sup>.

Mais que pouvait faire le chef du Palais chrétien ? Il était aussi l'empereur universel. Le Sénat avait jugé. Crispus était reconnu coupable. Il l'était peut-être. Il faut songer à la lutte morale qui se livrait dans le monde. Le père pouvait-il accréditer, pour sauver son fils, toutes les accusations d'incestes et d'adultères contre les chrétiens ? Car, pour le public, après le jugement du Sénat, Crispus était coupable. La pitié pouvait parler dans le cœur du père, mais comment aurait-elle été interprétée quand deux mondes s'affrontaient et que toute l'œuvre de Constantin était en cause ? Lorsque la pudeur chrétienne, l'Honneur, se rencontre avec un orgueil profond, Romain ou Castillan, le point d'honneur qui a fait la grandeur du théâtre espagnol apparaît <sup>3</sup>. Là un mari immole sa femme parce qu'elle a été soupçonnée ; ici un père son fils. Le théâtre Espagnol n'a pas inventé de situation aussi dramatique que la réalité de celle de Constantin. Il en a fourni de plus cruelles ! <sup>4</sup>.

<sup>1</sup> DE BROGLIE, principalement. Cette remarque ne touche en rien à la valeur de ses œuvres ; mais la vérité doit passer avant l'estime, dans la critique historique.

<sup>2</sup> Le grand interprète du Code Théodosien, GODEFROID, l'avait déjà compris, au XVII<sup>e</sup> siècle.

<sup>3</sup> LE BIDOIS, *L'Honneur au Miroir de nos Lettres*. Paris, 1919. *L'Espagne et le Point d'honneur*, p. 134. DIEULAFOY, *Les origines orientales du drame espagnol* (Correspondant, juin 1906).

<sup>4</sup> Dans Calderon et d'Alarçon : la cruauté pour l'honneur.

Car ce n'était plus seulement l'honneur d'un père ou d'un mari qui était en cause, en 326, c'était la réputation du monde chrétien tout entier, dont Constantin répondait, et du Palais qu'il avait créé.

Ici le point d'honneur justifiait un châtiment qui dépassait le crime ou la faute. La fatalité antique n'était pas disparue des croyances puisque l'Empire païen subsistait. Et la pudeur chrétienne était née. Fausta et les païens avaient bien choisi le défaut de la cuirasse de l'empereur, chef chrétien, qui dut laisser la mort saisir le fils sur lequel reposaient toutes ses espérances, et pour lequel il avait eu même la faiblesse de modifier la loi de succession au trône, à l'avantage des bâtards <sup>1</sup>.

Mais l'impératrice Fausta fut imprudente. Après ce succès, elle se crut, sans doute, tout permis. Il n'y a pas lieu d'ajouter foi à une simple vengeance de Constantin et de Sainte Hélène, lorsqu'ils eurent reconnu l'innocence de Crispus. D'abord parce que cette innocence ne pouvait pas être complète. Ensuite parce que Sainte Hélène, qui avait souffert d'autres affronts, lors de sa répudiation, ne prit jamais de pareilles mesures de vengeance <sup>2</sup>. Quant à Constantin, il lui était impossible de punir une mort qu'il avait laissée s'accomplir.

Il lui fallait une raison nouvelle de condamner.

La rencontre du récit de Philostorge avec l'Édit adressé au peuple romain et la mort qui devait

<sup>1</sup> C'est ce qu'on voit dans plusieurs fragments de lois du titre de *Naturalibus filiis*. C. Théod., IV, 6, et Just., V, 27.

<sup>2</sup> Elle vécut en rapports de charité chrétienne avec Théodora, qui l'avait remplacée.



s'ensuivre, le secret gardé sur cette mort secrète, l'étouffement dans un bain chaud, dit-on ; tout indique un crime qu'il fallait cacher, avec la honte de la famille impériale dont le sang aurait pu être corrompu dès le début.

Constantin eut d'immenses malheurs, dûs à une femme sans pudeur. Ses ennemis ont affirmé, plus tard, que cet empereur s'était vengé de la mort de son fils, par celle de sa femme. Des chrétiens, comme Sidoine Apollinaire, les ont crus naïvement. On les a suivis.

Mais le désastre de l'Empire et la confiscation des biens de Fausta, signalant l'application de la loi romaine relative au châtimement de ces sortes de stupres, semblent pouvoir apporter une clarté décisive sur ce drame et la culpabilité de l'impératrice <sup>1</sup>.

Les biens de Fausta auraient pu être simplement conservés dans le domaine de la Couronne et être réservés à ses fils, mais Constantin les attribua à sa mère Sainte Hélène, soulignant en quelque sorte l'expiation à accomplir. Sainte Hélène, parachevant cette œuvre, fit construire dans le palais même du Sessorium, cette église de Sainte-Croix qui est à Rome l'un des souvenirs les plus authentiques de cette époque. Puis au cours de son pèlerinage, elle y fit parvenir les reliques de la vraie Croix.

Ce qui était grave pour l'avenir de l'Empire, c'est qu'il se trouvait désorganisé. De quelque

<sup>1</sup> *C. Théod.*, IX, 9, 1 (326), c'est une loi de vengeance contre le crime, mais Constantin, comme empereur régnant, disposait des biens de la Couronne.

côté que l'on cherche, on découvre qu'il y avait un vide impossible à combler.

Constantin avait pris, en 314, le Consulat en commun avec l'Empereur d'Orient, unissant ainsi les deux parties du monde romain par le lien d'une même magistrature. Après la chute de Licinius, il avait voulu fêter à Rome son grand anniversaire de 326, alors que son fils Crispus n'était pas encore accusé. Celui-ci étant condamné, il dut chercher à rétablir l'équilibre de l'Empire, car en 330 il établit l'égalité de Rome et de Constantinople. Mais il lui manquait un Auguste pour gouverner la Ville; si bien que plus tard, son dernier fils, Constant I<sup>er</sup>, César, puis Auguste, occupa, en 333, la place destinée à Crispus <sup>1</sup>.

L'Orient désorganisé, pour la même raison, fut partagé entre une Préfecture du Prétoire et des royaumes annexes de l'Empire, à la fin du règne de Constantin-le-Grand <sup>2</sup>.

L'Empire subit en effet un profond changement administratif qui semble la conséquence du drame dynastique. Les Préfets du Prétoire, qu'il y en eût un, deux, trois ou quatre, suivaient jusqu'alors les princes; ils étaient, en quelque sorte, les seconds des empereurs, dont ils dirigeaient l'administration.

A partir de la mort de Crispus, il n'en fut plus de même. Une division administrative de l'Empire, en quatre, fut tirée de la géographie et remplaça l'organisation préexistante.

<sup>1</sup>, <sup>2</sup> : *Numism. Const.*, I, p. CLIX et CLXVII. *Consularia Constant.* ; *Chronique de saint JÉRÔME et VICTOR, De Cæsar.*, 41. — *Premier discours de Julien.*

Cela ne s'explique que par le fait que la mort de l'empereur de Rome avait laissé un vide dans l'Empire. La Ville n'eut plus qu'un Préfet du Prétoire à sa tête pendant sept ans <sup>1</sup>. Au point de vue politique, du commandement effectif et de l'indépendance impériale, elle était déchue, mais elle conservait son ressort administratif. Il fallait bien remédier au manque d'empereurs.

Constantin ne voulut pas que la religion catholique souffrît de ces événements. Les pèlerins nous ont conservé deux inscriptions significatives, gravées, l'une sur une croix d'or placée sur le sépulcre de saint Pierre <sup>2</sup>; l'autre, une inscription métrique, enchassée dans la décoration de l'abside de la basilique primitive de Saint-Pierre, à Rome <sup>3</sup>.

La première réunit les noms de Constantin-le-Grand et de sainte Hélène comme étant ceux des auteurs de la construction ; l'autre mentionne Constantin-le-Grand et Constant I<sup>er</sup>.

La première se rapporte à la période qui suit la mort de Crispus et précéda celle de sainte Hélène, et qui court de 326 à 329 ; l'autre est postérieure tout au moins à l'avènement de Constant I<sup>er</sup> au rang de César en 333.

Sainte Hélène fut donc associée la première, à Constantin, dans l'édification de la Rome catholique, après la mort de Crispus. Sa mission est révélée par ces faits. Sainte Hélène, bien qu'elle

<sup>1</sup> ZOSIME, II, 33. — *Œuvres de Borghesi*, X, p. 146 et 186. — C. I. L., III, 6751.

<sup>2</sup> Copiée par Pierre MALLUS, au XII<sup>e</sup> siècle.

<sup>3</sup> Pèlerinage de Einsiedeln. — Voir DE ROSSI, *Inscriptions chrétiennes*, II, p. 200.

n'ait pas séjourné à Rome, mais en Orient où elle recherchait les souvenirs de la vie du Sauveur, envoya bientôt dans la Ville les reliques de la Vraie Croix <sup>1</sup>, et pour que son nom fût inscrit sur le sépulcre de saint Pierre, il fallait qu'elle eût reçu de l'empereur un rôle tutélaire sur la Ville qui n'avait plus d'empereur chrétien, et que, de loin, elle veillât sur la Rome catholique.

Ainsi cette Rome n'était nullement abandonnée par Constantin. Une autre preuve s'en trouve dans l'édification des cathédrales et des monuments chrétiens, poursuivie avec ardeur.

La Cathédrale représentait la volonté même de Constantin, depuis l'Edit de Milan, de montrer le triomphe de l'Eglise.

Il existait à Rome, avant cet empereur, des églises, des cryptes et des maisons chrétiennes, *loca ecclesiastica*, qui furent confisquées pendant la persécution, et en partie restituées au Culte par le tyran Maxence, sans doute préoccupé de quelque vague crainte <sup>2</sup>.

Mais sept Basiliques ont été élevées sous le règne de Constantin, d'après un inventaire, publié il est vrai deux cents ans plus tard <sup>3</sup>, et nous ne connaissons pas la totalité de ces basiliques, églises et monuments chrétiens de cette époque. Ce sont celles du Latran ; la Sessoriana, sur la voie

<sup>1</sup> Pour ces reliques, voir Mgr DUCHESNE, *Histoire Ancienne de l'Eglise*, II, p. 81.

<sup>2</sup> Saint AUGUSTIN, *Breviculus Collationis*, III, 34, 36.

<sup>3</sup> Le *Liber Pontificalis*, édition Duchesne, le Choix des Basiliques fait *ex suggestione Sylvestri Episcopi*.

Appia ; celles du Vatican, de Saint-Paul, de Sainte-Agnès et de Saint-Laurent ; enfin celle des Saints Marcellin et Pierre, sur la voie Labicane. Elles reçurent de grands dons de l'empereur. Le nombre des églises élevées ou réouvertes à Rome, à cette époque, fut bien plus grand. Les conversions étaient nombreuses, le spectacle des catacombes qui n'avaient jamais été plus fréquentées, et des basiliques s'élevant sur les tombeaux des martyrs, élevait les cœurs. La basilique du Latran, dont Constantin avait fait don à l'évêque de Rome <sup>1</sup>, et l'Eglise de la Croix du Sauveur <sup>2</sup> étaient témoins du triomphe de l'Eglise, à Rome, à une époque où l'on a cru que Constantin, accablé par la mort de son fils, avait abandonné la capitale de la chrétienté.

Rome était restée, au contraire, la préoccupation constante de Constantin et de sa mère. Celle-ci avait le titre d'Augusta depuis l'année 324 <sup>3</sup>. Elle l'utilisait pour être la protectrice chrétienne de la Ville et disposait des ressources du trésor en sa faveur <sup>4</sup>. C'est pour cela que lorsqu'elle mourut, en Orient, bien que son fils préparât son propre tombeau à Constantinople, au milieu de ceux des apôtres, elle fut transportée à Rome, dans la ville qu'Eusèbe appelle Royale <sup>5</sup>, parce qu'elle avait gardé son rang de capitale et de métropole religieuse protégée par sainte Hélène. Les restes de

<sup>1</sup> Saint OPTAT, *De schism. donatistorum*, I, 35.

<sup>2</sup> Sur le *Sessorium*, VI, 1134 à 1136.

<sup>3</sup> De l'ouverture de l'atelier monét. de Constantinople. — *Numism. Const.*, t. I, p. cxxxix et II, p. 494.

<sup>4</sup> EUSÈBE, *Vita Const.*, III, 47.

<sup>5</sup> *Ibid.*, IV, 69.



cette impératrice furent, pour cette raison, déposés dans le Sarcophage de la Voie Labicane <sup>1</sup>, dans son ancienne demeure.

Sainte Hélène servit pendant toute sa vie de lien entre l'empereur et l'évêque de Rome. Il n'y eut aucune dissidence entre eux jusqu'en 329, année au cours de laquelle mourut sainte Hélène.

Constantia, sœur de Constantin, veuve de Licinius, succomba, à son tour, au printemps de 330. Elle demanda, à son lit de mort, à son frère, de recevoir un prêtre qui avait gagné sa confiance <sup>2</sup>. C'était un hérétique arien. Dès lors l'union avec Rome fut moins complète. Constantin fut souvent trompé par son entourage.

Un grand courant de l'Histoire allait être détourné par la mort de Crispus.

On comprend que Constantin ne voulut plus revoir la ville où il avait souffert de mortelles douleurs. C'eût été une manière de s'affaiblir moralement et de se détourner de son œuvre, à laquelle il croyait. Mais par le fait même de l'absence d'un Auguste, à Rome, et la présence de l'empereur dans sa ville de Constantinople, cette nouvelle capitale, prit, au point de vue religieux, une importance qui devait, par la suite, devenir désordonnée, sous ses successeurs, et qu'il n'était pas dans les intentions de Constantin de lui donner <sup>3</sup>.

<sup>1</sup> Le sarcophage est au Vatican, les ruines du mausolée à la Voie Labicane.

<sup>2</sup> SOCRATE, *Hist. Ecclés.*, I, 25. — EUSÈBE, *Vita Const.*, III, 54 et au point de vue religieux. — RUFIN, *Hist. Ecclés.*, I, p. II.

<sup>3</sup> C'est ce qui fit que Justinien attribua toute l'Illyrie jusqu'aux rives de l'Adriatique au patriarche de Constantinople (MANSI, *Coll. Concil.*, t. VIII, col. 747).

Et ce fut peut-être l'une des causes du schisme grec. Il n'était pas impossible de l'éviter si l'Empire romain avait gardé son équilibre et ses deux capitales leurs Augustes, unis par le Consulat ; la vieille Rome de la Louve son rang d'antique souveraine devenue chrétienne. Et la ville de Constantinople, créée pour des raisons militaires, comme on l'a vu, aurait pu jouer son rôle de boulevard de la civilisation en Orient sans devenir la tête du schisme.

Qui peut savoir ce que le drame du palais de Constantin apporta de bouleversements dans l'Histoire ? Nous en constatons d'irréparables dans l'héritage des seconds Flaviens et la désorganisation de l'Empire qui fut livré à de mauvais princes.

Les païens <sup>1</sup> et Fausta qui détestaient, chacun pour des raisons différentes, l'œuvre de Constantin, avaient bien frappé le fondateur de l'ordre nouveau et de la civilisation chrétienne au cœur, mais, sans le savoir, ils avaient du même coup désorganisé l'Empire païen. Ils en avaient précipité la chute.

<sup>1</sup> Voir ZOSIME, II, 30. — et LIBANIUS, *Discours à Théodose*, 13.



## CHAPITRE IX

### Constantinople.

---

Les origines de Constantinople ont donné lieu à des légendes présentant, comme il arrive souvent, un fond de vérité.

Constantin avait songé, au cours de sa carrière, à inaugurer des capitales, pour lui et pour ses fils. Celle des Gaules avait été transférée de Trèves à Arles, avant qu'il eut conquis l'Italie. Arles fut destinée à Constantin II. Serdica avait eu un moment l'éclat de la ville dans laquelle avait été proclamée la nouvelle dynastie impériale. Nicomédie, séjour de Dioclétien, devait demeurer une capitale et Constantin y séjourna après sa victoire sur Licinius <sup>1</sup>. Enfin, lorsqu'il éleva les murailles de sa ville, Constantinople, il voulut, ainsi qu'on l'a vu, laisser à Rome un rang égal à celui de sa nouvelle capitale.

Une légende s'était formée sur la famille des seconds Flaviens. Cette dernière était, disait-on, comme celle d'Auguste <sup>2</sup>, d'origine Troyenne <sup>3</sup>.

De là sortit la fable qui nous est rapportée par l'historien néoplatonicien Zosime, selon laquelle

<sup>1</sup> J. MAURICE, *Les capitales impériales de Constantin* (*Bulletin de l'Académie des Inscriptions*, 1914, p. 322).

<sup>2</sup> SUÉTONE, *César*, 29 ; STRABON, XIII, I., 27 ; HORACE, *Chants* III, 2.

<sup>3</sup> ZOSIME, II, 30.

Constantin chassé de Rome par les malédictions et les huées du peuple, aurait erré, sur les côtes de la Troade, à la recherche d'une capitale qui rappelât ses origines et y aurait commencé des constructions.

Alexandria Troas avait été créée par les lieutenants d'Alexandre, au sud d'Ilion, presque en face de l'île de Ténédos et saint Paul en avait fait une des étapes habituelles de ses courses apostoliques ainsi que son point de départ pour l'Europe.

Peut-être Constantin s'y était-il arrêté, particulièrement, en souvenir de l'Apôtre des Nations. Mais la légende néoplatonicienne ajoutait qu'il avait changé d'avis au sujet de sa capitale et que laissant inachevés des murs, que personne n'a jamais vus, il avait quitté la Troade.

C'eût été alors que frappé de la situation de Byzance, il se serait décidé à l'agrandir et à en faire la capitale du monde romain <sup>1</sup>. D'autre part, toute la littérature byzantine, confondit la date du début de la construction des murs et des monuments de Constantinople avec celle de l'inauguration de la ville, dont nous pouvons nous figurer l'importance, en la comparant à celle de l'installation de la Cour, à Versailles, sous Louis XIV.

Tous les auteurs Byzantins ont reporté à l'année 330 le début de l'existence de Constantinople considérée comme une ville religieuse, sorte de La Mecque chrétienne <sup>2</sup>. Leurs récits tom-

<sup>1</sup> ZOSIME, II, 30.

<sup>2</sup> PREGER, *Das Gruendungsdatum von Konstantinopel* ; *Hermès*, 1901, p. 336. Les Fastes d'Idace sont d'accord avec les témoignages Byzantins.



bent devant les révélations des lois et des monnaies.

La Chancellerie ne s'installa à Constantinople avec la Cour et n'en data les lois qu'en 330<sup>1</sup>, mais dès l'année 324, aussitôt après la victoire de Constantin sur l'empereur d'Orient, les monnaies de Byzance commencèrent à présenter, à leur exergue, le nom de Constantinople.

Les témoignages des auteurs, comparés entre eux, et contrôlés par les inscriptions et les monnaies, prouvent que ce fut pour fêter sa victoire que l'empereur donna le diadème avec le titre d'Augusta à sa mère et éleva son troisième fils Constance II au rang de César. Ce fut à la même époque qu'il commença, en 324, à élever les murailles de Constantinople. Cette ville fut d'abord fondée comme place forte en raison de sa position stratégique entre l'Asie et l'Europe. Son importance à cet égard était unique. Le grand homme de guerre qu'était Constantin avait prévu les invasions barbares traversant la Thrace, et leur rejet au delà des murailles sans cesse agrandies de la ville, ainsi que le caractère imprenable de la presque île de Constantinople du côté de la mer.

Une fiction néoplatonicienne a donc voilé aux anciens et même aux modernes, un grand fait militaire, d'une importance peut-être unique dans l'histoire, c'est-à-dire la fondation militaire de Constantinople.

Un orateur, contemporain des fils de Constan-

<sup>1</sup> MOMSEN a admis mes conclusions, pour le classement des lois du Code Théodosien, voir le tome I<sup>er</sup>, *Theodosiani libri*, XVI, p. 221.

tin, Thémistius, a dit en effet de Constance II, qu'il avait reçu la pourpre lorsque l'enceinte de la Ville fut agrandie <sup>1</sup>. Cela fixe au 8 novembre 324 <sup>2</sup> l'élévation de Constance II au rang de César, et le début de la construction de la nouvelle enceinte fortifiée de la ville <sup>3</sup>.

Des églises s'élevaient en même temps que les murs qui protégeaient la cité. Ce fut en 325 et 326 que commencèrent les travaux des fondations de Saint-Irénée et de Sainte-Sophie. D'autres églises s'élevèrent sur les tombeaux des martyrs dont Constantinople était la ville <sup>4</sup>.

On relevait en même temps, dans l'ancienne Byzance, le temple des Dioscures <sup>5</sup>, celui de Rhéa, la mère des Dieux <sup>6</sup> ; on élevait celui ou ceux des Tychès ou Génies tutélaires de Rome et de Byzance, peut-être réunis <sup>7</sup>. Il eût été impossible de dire, tandis qu'on pressait les travaux, à l'intérieur de la ville, de 324 à 330, pendant six ans, si elle serait païenne ou chrétienne. Personne ne le savait que l'Empereur.

On y préparait le séjour du peuple et du sénat romains, un palais pour le sénat sur le nou-

<sup>1</sup> THEMISTIUS, *Premier discours*. Edition Dindorf, p. 69.

<sup>2</sup> *Consularia Constantinop.*, dans *Monumenta H. Germ.* IX, chron. Min., I, p. 232.

<sup>3</sup> J. MAURICE, *Les origines de Constantinople*. (Volume du Centenaire de la Société N. des Antiquaires de France. Paris, 1904. Depuis que j'ai publié ce travail, mes conclusions ont été universellement admises.

<sup>4</sup> CODINUS, *De origine Constant.* Byzant. de Bonn., p. 16.

<sup>5</sup> ZOSIME, *H.*, II, 31.

<sup>6</sup> *Hesychius de Milet*, IV, 4.

<sup>7</sup> Représentés sur les médailles. *Numismatique Constant.*, t. II, p. 525 et suivantes.

veau Forum, ou Augustéon, de Constantin, l'hippodrome pour le peuple, et le grand palais pour l'Empereur. On apportait dans la ville les plus belles statues païennes, des provinces asiatiques. Celle du souverain en dieu solaire, en contradiction avec ses croyances, se dressait à côté d'une chapelle. Constantin la transforma en statue chrétienne. Le palais impérial communiquait avec l'hippodrome et contenait des oratoires.

Que se passait-il ? Une étrange histoire se déroulait. On ne peut la comprendre qu'en tenant compte de ce qu'un monde finissait, l'empire païen, et de ce qu'un autre, le Palais chrétien, se dégagait des entraves du passé. Longtemps encore, le peuple qui était tout-puissant dans l'hippodrome, y représenta aux anniversaires de l'inauguration, par une statue solaire, le passé de la famille des seconds Flaviens <sup>1</sup>.

Toutefois un événement se produisit en 330, qui donna soudain à la ville une figure et une activité nouvelles.

Constantin se transporta dans sa capitale, pour l'inauguration du 11 mai, avec sa Cour et son Palais vivant, qui comprenait ses grands dignitaires, sa garde, ses troupes particulières, son Conseil, ainsi que tous les grands ministères et leurs innombrables employés.

C'était le monde chrétien, le véritable centre du gouvernement politique de l'Empire qui prenait possession de Constantinople.

<sup>1</sup> Nous voyons bien encore aujourd'hui l'image du Soleil dans les fêtes des géants des Flandres. Il ne faut pas exagérer l'importance de ces manifestations comme l'ont fait PRÉGER et plusieurs auteurs.

Tout devait obéir à la loi chrétienne dans le nouveau Palais <sup>1</sup>. Il était naturel que les cultes païens fussent bannis désormais de la ville où il se fixait.

Constantinople présentait pourtant deux aspects principaux.

Sa fondation militaire était signalée par ses murailles, par sa forme de camp, par ses casernes, par la voie royale qui la traversait dans sa plus grande largeur, et aboutissait au nouveau Forum. Là se trouvait la pierre milliaire de laquelle se calculaient les distances pour les routes de l'Empire.

Mais la capitale du souverain chrétien se signalait par ses églises et par le caractère des monuments du Palais du Serviteur de Dieu, sur lesquels éclatait la Croix <sup>2</sup>, et d'où étaient bannies les décorations et les statues païennes. Celles-ci encombraient les étages de l'hippodrome. De cet endroit les anciens maîtres du monde, les citoyens romains, en partie déchus, voyaient, en se promenant sous les portiques extérieurs, le Bosphore et l'arrivée des flottes d'Italie, de Syrie et d'Égypte.

Ces flottes apportaient le blé dont vivait la capitale. Au nord de l'hippodrome, les citoyens romains de Constantinople apercevaient le nouveau Forum avec la statue de l'empereur sur la colonne encore debout aujourd'hui (la colonne brûlée et celle de Sainte-Hélène) ; ils y voyaient Sainte-Sophie et sa coupole, les toits argentés des

<sup>1</sup> EUSÈBE, *Vita Constant.*, III, 48.

<sup>2</sup> Voir le savant volume de Victor SCHÜLTZE sur *Constantinople*. Leipzig, 1913 (*Altchristliche Städte und Landschaften*), pour la réunion et l'interprétation des sources.

grands édifices, comme le palais du sénat, les rues bordées de portiques et de maisons à toits plats, avec des façades peintes comme en Syrie. Le peuple était maître dans l'hippodrome, et de grands malheurs étaient à prévoir, lorsqu'il ne voyait pas arriver les blés d'Égypte ! Constantin dut sacrifier le philosophe Sopater et ensuite saint Athanase, accusés d'avoir empêché le ravitaillement de la ville, par des sortilèges ou des opérations de magie. Car les superstitions se réveillaient parfois subitement dans le peuple affolé.

Mais le chef était maître dans son Palais et dans la grande salle de son Conseil. Il y décidait des mesures à prendre pour pacifier l'empire, convertir la Perse, relever l'Arménie catholique <sup>1</sup> et hâter la construction des églises dans les provinces à demi barbares des Balkans et en Afrique <sup>2</sup>.

Législateur du monde romain tout entier, il employait maintenant le prestige plus que la force ; il ne voulait plus de massacres. C'est pourquoi on l'accusa d'avoir fini sa vie en roi fainéant. Pourtant, il est beau de constater que de ces rives du Bosphore qui verront tant de siècles de servitude, il envoyait aux assemblées provinciales des rescrits pleins de pensées chrétiennes sur la dignité de la famille, la moralité des juges et la protection des faibles.

Son grand Edit au peuple, de 331, nous est parvenu en plusieurs fragments de lois ; c'est de cet

<sup>1</sup> EUSÈBE, *V. C.*, IV, 7 à 14.

<sup>2</sup> Sur les Balkans, nous avons l'ouvrage de J. ZEILLER, *Le christianisme dans les Provinces Danubiennes*. Paris, 1921.



Edit que le savant Godefroid, qui fit, au XVIII<sup>e</sup> siècle, la plus parfaite étude du Code Théodosien qui sera sans doute jamais réalisée, disait que c'était une législation d'or. La justice y était garantie par des précautions morales. Le voile derrière lequel s'abritait le tribunal du Juge ne devait jamais empêcher la publicité des actes de ce dernier, garantie de son intégrité <sup>1</sup>.

La vie du juge devant être digne chez lui, il devait éviter les spectacles et ne pas prêter aux soupçons. Il ne devait pas instruire de causes en dehors de ses fonctions; il n'avait pas le droit de recevoir les dénonciations, notamment celles qui étaient anonymes, dans les Libelles diffamatoires, ni les cadeaux <sup>2</sup>. On reconnaît dans la législation de cette époque plusieurs règles qui passèrent à nos anciens Parlements. Le juge devait aussi bien prêter l'oreille aux pauvres qu'aux riches. Enfin il était permis d'en appeler des tribunaux des Proconsuls, des Comtes et des Gouverneurs, à celui du Préfet du Prétoire ou de l'Empereur. Cela était permis aux parties qui le désiraient mais non aux juges <sup>3</sup>.

Toute plaidoirie et tout jugement devaient être suspendus le Dimanche en l'honneur du service de Dieu <sup>4</sup>. Ce service faisait en quelque sorte partie de la vie de Constantinople. Toute la ville s'illuminait dans la nuit du samedi au dimanche

<sup>1</sup> *Cod. Théod.*, I, 16, 7. — *Cod. Just.*, I, 40, 1, 3, 4. — *Cassiodore*, II, ép. 6.

<sup>2</sup> *C. Théod.*, IX, 34; I, 2, 3, 4, 5.

<sup>3</sup> *C. Théod.*, IX, 33; I.

<sup>4</sup> *ZOSOMÈNE*, I, 8. — *EUSÈBE*, *V. C.*, I, 22.

pour annoncer le jour de la lumière du Seigneur <sup>1</sup>. S'il en était ainsi dans la ville, on peut présumer combien le service de Dieu devait être encore plus éclatant dans le Palais du Basileus chrétien. Dès que l'on approchait de son entrée principale, dite : la *Chalcé*, on apercevait au-dessus de la porte une peinture, aux couleurs éclatantes, montrant le chef chrétien transperçant de sa lance le serpent symbolique, l'esprit du mal, tandis que la Croix, surmontant sa figure, indiquait sa foi <sup>2</sup>.

Lorsqu'on avait traversé cette porte, formée d'un ensemble de bâtiments, comme toutes celles d'Orient, on pénétrait dans une première cour, où se trouvait de plus en plus signalé le caractère du chef du Palais. On apercevait, sur les côtés de la cour, les casernes où se trouvaient ses soldats particuliers, répartis en corps de troupes, *scholae*, et les écuries ; puis sur l'un des côtés de la cour, du côté du palais d'été, se trouvait l'église des Saints-Apôtres <sup>3</sup>.

Constantin était fidèle à son rôle d'évêque du dehors. Il avait assisté aux séances du concile de Nicée, sans intervenir dans les décisions de foi, mais songeant qu'il avait, lui aussi, accompli son rôle de guide du peuple de Dieu, il pensait avoir un jour, le droit de reposer, dans un sarcophage, au milieu des douze dans lesquels on apporterait les reliques des Saints Apôtres. C'était un usage déjà

<sup>1</sup> EUSÈBE, *V. C.*, IV, 22.

<sup>2</sup> EUSÈBE, *V. C.*, III, 3.

<sup>3</sup> Les dispositions du Palais ont été décrites par M. EBERSOLT, *Le grand palais de Constantinople*. Paris, 1910.

ancien, dans les Catacombes, que de se faire enter-  
rer auprès des saints. C'est pourquoi l'on envoyait  
au loin les reliques qui avaient touché les corps  
des saints.

Faut-il que l'Histoire ait été hostile au fonda-  
teur de l'ordre chrétien, pour lui avoir reproché  
tout ce qu'il avait le droit de faire ? Car si l'Eglise  
était triomphante, on le lui devait sans doute.  
Maintenant les Doryphores et les Hoplites, l'épée  
nue, gardaient les vestibules du palais et saluaient  
les ministres de Dieu à leur passage <sup>1</sup>.

On franchissait les vestibules où de lourdes  
tentures tombaient entre les colonnes, comme on  
le voit au palais de Théodoric, représenté dans  
les mosaïques de Saint-Vital de Ravenne ; et l'on  
passait de la première cour dans une seconde,  
bordée d'un ensemble de bâtiments, à l'extrémité  
de laquelle se trouvait le palais propre du Basi-  
leus, le palais de Daphné.

Les casernes des troupes spécialement attachées  
au service du Basileus, et qui prirent le nom  
d'Excubites, de Candidats, se trouvaient de cha-  
que côté du passage ouvert au milieu de cette  
seconde cour <sup>2</sup>. C'était parmi ces soldats d'élite  
que le chef préparait son escorte. C'était là qu'il  
montait à cheval pour ses sorties qui devaient être  
journalières, et qu'il en descendait. Lorsqu'Atha-  
nase calomnié voulut se faire entendre de lui, il  
ne trouva qu'un moyen de l'aborder, le palais lui  
étant fermé ; ce fut de profiter de ces sorties à  
cheval pour le rencontrer.

<sup>1</sup> EUSÈBE, V. C., III, 15.

<sup>2</sup> EBERSOLT, *Le Palais de Constantinople*, p. 44, 45.

Il ne faut pas faire de Constantin un dieu encensé au fond d'un temple ; ce serait le confondre avec quelques-uns des monstres asiatiques, tels que Commode ou Héliogabale, ou même Dioclétien.

Cependant, on traversait les grandes salles du Consistoire destinées à recevoir les membres du Conseil impérial, les grands ministres et les amis du prince, les évêques, les comtes et en particulier ceux du Consistoire, qui avaient le droit de siéger dans ces séances solennelles où se réformait la législation de l'empire <sup>1</sup>.

Constantin était, comme le sera Charlemagne, un Empereur-Roi ; il s'entourait des conseils de ses Grands. Le trône de l'empereur s'élevait dans la salle du Consistoire. Constantin y siégeait parmi les siens ; il y recevait les ambassades de l'Inde, celles du roi de Perse <sup>2</sup>, et les délégations des villes et des provinces de l'empire romain <sup>3</sup>.

C'était dans cette salle que les candidats aux dignités qui leur étaient conférées par la chancellerie du palais, venaient en recevoir les insignes. C'était là qu'on adorait le plus souvent l'empereur. Une grande confusion s'est produite à cet égard dans l'Histoire. Dioclétien et Maximien Hercule avaient eu l'habitude de se laisser adorer au fond des temples <sup>4</sup> ; ils étaient fils de dieux, comme les Pharaons. Les historiens modernes ont généralement cru que Constantin avait repris la

<sup>1</sup> *Le livre des Cérémonies*, I, 88-89. — EBERSOLT, *Le grand Palais de Constantinople*, p. 40.

<sup>2</sup> EUSÈBE, *Vita Constant.*, IV, 50.

<sup>3</sup> *Code Théod.*, XII, 1, 21.

<sup>4</sup> EUMÈNE, *Panég.*, III, édition Baehrens, c. 11.

succession de Dioclétien. Il est pourtant bien facile de remarquer que ce fut pendant sa vie la plus chrétienne que Constantin fut adoré, et qu'il ne l'avait pas été comme compagnon d'Apollon, au début de son règne. Ce fait demande une explication.

L'adoration de Constantin donna lieu à l'établissement d'une hiérarchie dans les hommages dûs à l'empereur. La réglementation de ces hommages prit une place importante dans les cérémonies de la Cour <sup>1</sup>. Or il n'y a pas plusieurs degrés dans l'adoration des dieux, tandis qu'il y en a beaucoup et de déterminés dans les hommages rendus aux princes.

Chaque dignitaire adora, suivant son rang, et selon qu'il était plus ou moins proche de l'empereur. On pouvait plier le genou devant lui (généflexion) et baiser la pourpre de son manteau, mais la prostration ne fit son apparition que sous Justinien <sup>2</sup>. L'illusion peut être grande pour les historiens qui ont étudié avec un esprit prévenu la réforme de Constantin. Ils lui ont prêté l'absolutisme de tous les Césars. Nous avons dans l'Histoire de France un point de comparaison plus juste, dans l'étiquette de la Cour de Louis XIV.

En effet, on était autorisé à adorer l'empereur, suivant les degrés de parenté fictive et les liens d'affection qui rattachaient à lui. Mais de même que Constantin s'était laissé comparer, après la bataille du Pont Milvius, à Moïse pour lui emprunter son titre de Serviteur de Dieu, et de guide

<sup>1</sup> EBERSOLT, *Mélanges d'Hist. et d'Archéol. byzantines*, Paris, 1917, p. 36 et suivantes, sur les cérémonies.

<sup>2</sup> PROCOPE, *Anecdotes*, c. 30.



et de protecteur de son peuple, il hérita des patriarches et des rois d'Israël et de Juda les honneurs qu'ils se laissaient adresser. On les adorait, mais on ne les considérait pas comme des dieux.

L'adoration n'était qu'une expression du respect. Les serviteurs de Dieu étaient grandis par leur mission. Constantin le fut par le rôle chrétien qu'il avait accepté. Il recueillit, après la conquête de l'Orient, le diadème des rois de l'Ancien Testament; c'était un symbole dont il héritait. On le trouve sur les monnaies décorant les statues des rois de France du XII<sup>e</sup> et du XIII<sup>e</sup> siècles. Ni les uns ni les autres ne furent des dieux. Mais il y eut une tradition ininterrompue d'humilité chrétienne d'un bout à l'autre de la chaîne des serviteurs de Dieu.

Constantin tient dans sa main, sur certaines médailles, le rouleau de l'Évangile. Il s'était soumis à la loi, comme les rois d'Israël, mais à la loi nouvelle. Et ce fut sur elle qu'il fit reposer sa conduite, ainsi que sur ses devoirs envers l'Eglise. Il pratiqua son rôle de serviteur, mais dans la Maison du Père. Quand il était encore païen, il avait laissé placer son effigie sur les médailles à côté de celle d'Apollon. Mais devenu chrétien et simple serviteur de Dieu, il ne porta que le chiffre du Christ sur son casque, fondant en fait la chevalerie chrétienne, celle qui reconnaît le Christ pour son chef.

Après avoir traversé une terrasse, l'Onopodion, et un portique, situés entre une salle de réception et de banquets, celle des dix-neufs lits<sup>1</sup>, et

<sup>1</sup> Voir les descriptions d'EBERSOLT, *Opus laudatum*.

l'église du Seigneur <sup>1</sup>, s'ouvrant sur le dehors, le visiteur arrivait au palais de *Daphné* et à l'*Augusteus* qui correspondait à l'Atrium de la maison romaine où le chef de famille recevait les visites de ses amis et clients. C'était toutefois une salle d'apparât pour les cérémonies des jours de fêtes, et non plus, comme le Consistoire, un centre de législation. Le palais ne comprenait pas encore d'église au temps de Constantin. C'était le serviteur de Dieu qui en décidait ainsi. Il n'était pas encore un fidèle. Il n'avait pas le droit de construire une église dans sa propre maison, mais les oratoires y étaient nombreux. Les salles d'attente, les pièces de réception, les appartements privés de l'empereur, les cours de service et de décoration formaient le palais de *Daphné*, comprenant les appartements et logements des amis du prince et les services du palais. C'était tout à la fois le séjour d'un maître du monde et d'un serviteur de Dieu. La grande Croix en mosaïque, étincelante d'or et de pierreries qui décorait le plafond de l'*Augusteus* en témoignait <sup>1</sup>.

Il faut se rappeler que Justinien prit le premier le titre de Despote.

Eusèbe, prononçant à la Cour de Constantin l'éloge du Souverain, en 333, après l'élévation des trois fils de Fausta au rang de Césars, fait remarquer que s'ils exercent le gouvernement impérial de leur père dans les parties les plus reculées de l'Empire, il n'existe pourtant qu'un seul Basileus ; il n'y a qu'une seule royauté, c'est la royauté chrétienne.

<sup>1</sup> EUSÈBE, *Vita Constantini*, III, 49.

Et Eusèbe, suivant sa manière habituelle, compare cette royauté à celle du Ciel : que peut-on conclure d'une figure de rhétorique ? Il n'y avait en effet dans l'Empire qu'un commandement et qu'une loi, comme dans le Ciel <sup>1</sup>. Mais ce n'était pas une raison pour que le gouvernement fût théocratique. Même dans le gouvernement des hommes, un principe chrétien, celui de l'Honneur, avait remplacé la toute-puissance des Césars, et le gouvernement en était devenu humain. Il entraînait la responsabilité et, avec la responsabilité du chef et des nobles, la punition des crimes, même chez les plus grands et la réparation des torts.

Maintenant tout avait été renouvelé dans l'Orient reconquis. Constantin aurait pu se reposer, comme on le lui a reproché. Il n'en fit rien. Il possédait, sous le nom de Magnaure, un palais d'été situé dans des jardins descendant vers la mer <sup>2</sup>. Ces bords merveilleux invitaient au repos, et c'est l'activité de l'empereur qui doit surprendre. Réceptions, festins, anniversaires, séances du Consistoire se succédaient, ayant tous un but politique ou d'utilité publique. Le plus souvent, c'était la religion catholique qui en bénéficiait, lors des réceptions des peuples lointains ; mais c'était aussi l'Empire que Constantin cherchait, par ses lois justes, à arracher à son destin. Puis il avait la préoccupation du commandement. Il refit deux fois en son vivant le partage de l'Empire. Il avait, en 333, envoyé Constance II sur les

<sup>1</sup> EUSÈBE, *De laudibus Constantini*, c. III.

<sup>2</sup> EBERSOLT, *Le palais de Constantinople*, p. 68 et suiv.

frontières des Mèdes et des Parthes, et Constantin II dans les Gaules <sup>1</sup>.

Mais il se défiait de l'ambition de son fils aîné et de sa religion douteuse. C'est pourquoi, en 335, il partagea plus complètement l'empire <sup>2</sup>; précaution tardive, pour réparer, si c'était encore possible, le désastre de la mort de Crispus.

Il plaçait enfin à Rome, suivant son premier plan, un souverain catholique, son dernier fils, Constant I<sup>er</sup>. Il donnait une partie des provinces Balkaniques qu'il avait encore inspectées, en 334, à son neveu Delmace, lequel lui ressemblait plus que ses fils survivants, et possédait des talents militaires qui devaient assurer la défense des frontières attaquées par les Sarmates. Un autre de ses neveux, catholique aussi, Annibalien, recevait avec le Pont le gouvernement de l'Arménie et de la Cappadoce et la protection des catholiques des royaumes orientaux; d'où le nom de roi des rois qui lui fut attribué. C'était tout ce que pouvait faire d'utile le Serviteur de Dieu.

Que de fois, traversant le palais de Daphné, que bordaient de chaque côté ses appartements royaux et ceux de ses réceptions, ne dut-il pas arriver, songeur, sur cette terrasse qui dominait les flots de la mer, de la hauteur des plus hautes murailles de Constantinople <sup>3</sup>. Sa pensée pouvait s'arrêter, inquiète, sur cet Empire bouleversé par

<sup>1</sup> *Numism. Constant.*, I, p. CLIX. — *Anon. de Valois*, VI, 25. — ZOSIME, II, 39. — JULIEN, *Premier discours*. Ed. Teubner, p. 14.

<sup>2</sup> Mêmes sources, — et SOCRATE, *H.*, I, 28. — ZOSOMÈNE, II, 25. — *N. C.*, t. I, p. CLXIII.

<sup>3</sup> C'était une galerie dominant la mer, analogue à celle du palais de Dioclétien, à Spalato, sur l'Adriatique.

la mort de son fils. Son œuvre restait inachevée, et avait même été brisée. Qui aurait après lui l'inspiration qui sauve le monde?

L'hostilité, déjà visible, de Constance II pour la religion catholique ne respecterait pas l'unité religieuse de l'Empire, laquelle pouvait seule empêcher sa chute. C'est pourquoi Constantin avait cru devoir briser son unité politique en donnant des royaumes chrétiens à ses neveux, qui limiteraient le mal de l'hérésie. Il ne pouvait rien faire de plus!

Qu'aurait-il souffert, s'il avait aperçu, dans une vision de l'avenir, une seconde abomination comparable à celle du complot contre Crispus? Constance II, après sa mort, profitant de la popularité de son père, de celle de sa famille, celle des seconds Flaviens, pour obtenir des soldats qu'ils massacrent les neveux favoris de son père et tous ses bons serviteurs.

Constance II était le digne fils de Fausta, et pendant trois générations, de Maximilien Hercule à lui, le sang de cette race homicide ne s'était pas démenti.

Ces crimes, toutefois, ne pouvaient que hâter la chute de l'Empire; ils n'en étaient pas la cause première.





## CHAPITRE X

### La Destruction du monde romain par le Socialisme d'origine orientale et sémitique.

---

Ceux qui ont attribué la chute du monde antique à des causes d'importance secondaire comme la suppression de l'autorité du Sénat <sup>1</sup>, point de vue déjà développé par le sénateur romain Dion Cassius, ou à l'affaiblissement de l'armée, n'ont pas entendu la grande plainte qui se dégage de tous les documents de cette époque, et les gémissements des hommes soumis aux servitudes sociales. Ils n'ont pas compris les efforts désespérés d'un monde qui veut échapper aux étreintes du socialisme d'État et aux situations emmurées de toutes les classes sociales.

Une seule pensée sourd, un seul cri s'échappe de tous les textes, un seul mot les exprime : c'est celui de *servitude*. Constantin a essayé de résoudre le problème des servitudes sociales, en mettant de l'ordre dans l'administration et en répartissant les impôts avec équité. C'était inutile. L'organisation sociale de l'Empire était fautive, et j'ai déjà dit pourquoi. Il fut donc impossible à Constantin

<sup>1</sup> C'est le cas du célèbre historien FERRERO.

de la réformer totalement. Il eût fallu déchaîner la guerre civile et supprimer la liberté religieuse en même temps que l'empire païen. Alors il n'y eût plus eu qu'un chef et qu'une administration, ce qui est le salut des peuples défaillants. Mais il était trop tard.

La puissance romaine avait grandi sous la république avec l'indépendance des cités et l'inégalité des situations. A la tête de l'Etat, les Consuls et les Préteurs représentaient le démembrement du pouvoir royal<sup>1</sup>, car la république romaine était à proprement parler monarchique par toutes ses institutions. Elle avait répandu dans le monde le principe des libertés locales. C'est ainsi qu'elle avait fondé des Colonies à son image, avec ses vétérans, puis avec les cultivateurs et le peuple qui ne trouvaient plus à vivre à Rome et en Italie. Mais en dessous des Colonies, les Municipales étaient organisés sur le modèle de la Ville Eternelle, avec leurs Sénats, leurs Duumvirs, leurs magistrats, Quinquennales pour les finances, Ediles pour la justice inférieure et l'administration.

En dehors des Municipales, il y avait encore la masse des villes provinciales qui tendaient à conquérir une part plus ou moins grande du Droit de Cité romaine. Ainsi se produisait ce mouvement de bas en haut qui entretenait la vie dans le monde romain. Une commune n'était pas seulement une ville; elle comprenait un vaste territoire agricole

<sup>1</sup> Leurs pouvoirs étaient déterminés par la *Lex Regia*. MOMMSEN, tome III, *Droit Public romain* (traduction française), *Le Consulat et la Préture*.

où étaient répandus des bourgs et des fermes. Et comme l'industrie ne rendait pas, dans l'antiquité, les villes tributaires du monde entier, une commune se suffisait à elle-même. Elle en avait le sentiment, et de là naissait l'émulation pour les honneurs municipaux, qui n'étaient pas encore des charges accablantes. Pendant deux siècles, les empereurs eurent la sagesse de ne pas changer les fondements de la vie sociale, dans l'empire romain <sup>1</sup>. Mais il survint, au troisième siècle, une dynastie d'empereurs Syriens et d'adorateurs des dieux orientaux, des Baals et du Soleil, qui débuta socialement par le règne de Septime Sévère <sup>2</sup>. Cet empereur, originaire de la Tripolitaine, fut le premier pour lequel le Droit vint des codes orientaux ; il fonda l'université de Beyrouth.

Les peuples asiatiques ne jouissaient que d'un Droit civil ; le Droit public était pour eux la formule de la servitude.

Sept. Sévère eut pour préfet du Prétoire l'illustre Papinien, esprit universel, après la mort duquel la lutte s'engagea entre la tradition romaine représentée par Paul, dont les sentences furent considérées par Constantin comme le plus haut degré de la sagesse des Prudents <sup>3</sup>, et Ulpien, savant jurisconsulte Syrien, né à Tyr, dont les mains furent teintes du sang des chrétiens, et qui

<sup>1</sup> Il en fut ainsi notamment pour l'Afrique romaine où les effets de la politique des Sévère ne se manifestèrent qu'après vingt ou trente ans. — P. MONCEAUX, *Les Africains*. Paris, 1894. — TOUTAIN, *Les Cités romaines de la Tunisie*, Paris, 1895.

<sup>2</sup> SPARTIEN, XVIII.

<sup>3</sup> C. *Théod.*, I, 4, 1 et 2.

représenta, sous Alexandre Sévère et Caracalla, le triomphe du Droit oriental dans le Conseil du Prince. Il reçut, comme Préfet du Prétoire, la direction de l'Empire, qu'il acheva de soumettre aux mesures socialistes<sup>1</sup>. Son nom se trouve à la base de cette conception étatiste du monde romain qui se manifesta, dans la pratique, par le dépeuplement des villes et la mort des campagnes. Car ce fut sous son influence que les corporations de commerçants et d'industriels devinrent chargées des fonctions de l'Etat et asservies au Préfet du Prétoire, de même que les Curies ou les Sénats municipaux<sup>2</sup>. Ce fut alors que l'Edit de Caracalla enferma, dans des classes caractérisées par l'impôt, la masse des citoyens romains.

Rome avait déjà subi une première corruption qui a été mise en lumière dans une page célèbre de Montesquieu, lorsque l'ordre des Chevaliers supplanta celui des Sénateurs :

« Lorsqu'à Rome les jugements furent transportés aux traitants, il n'y eut plus de vertu, plus de police, plus de lois, plus de magistratures, plus de magistrats<sup>3</sup>. »

Ce fut une corruption pire que produisit, au bout de deux siècles, l'adoration de la divinité impériale. Elle nécessitait l'infailibilité de l'oracle divin du prince et l'absorption de la puissance législative du Sénat et du peuple en une seule personne placée au-dessus de toute loi divine ou humaine.

<sup>1</sup> ULPIN, *Digeste*, XXXII, 1, 1.

<sup>2</sup> *Digeste*, livre I, tit. 1, 1 et 2, *ad municipalem* ; et tit. 11, 1 et 2 ; ULPIN, *De decurionibus*.

<sup>3</sup> MONTESQUIEU, *Ésprit des Lois*, XI, 17.



Cette superstition venait de loin. Les Pharaons d'Égypte avaient été, pendant quarante siècles, dieux, fils de dieux et du plus grand de tous, de *Râ* le Soleil. Et lorsque les conquêtes d'Alexandre le Grand amenèrent la chute de Memphis, la ville de Phtah, du dieu qui avait donné son nom à l'Égypte ; Alexandrie, création du héros macédonien, ressuscita à son tour les dynasties divines de rois <sup>1</sup>.

Alexandre avait créé l'Hellénisme en Asie, lorsqu'après ses conquêtes foudroyantes, il avait restauré dans la Cité grecque elle-même les anciens cultes des peuples, depuis les antiques croyances des Summériens jusqu'aux cultes de l'Inde, de l'Asie-Mineure ou de l'Égypte <sup>2</sup>, et pour donner l'unité à cet immense Panthéon par une vaste fusion des croyances, il avait admis les Juifs dans la Cité grecque. L'homme ne crée rien avec rien, et les conquêtes d'Alexandre n'auraient rien laissé derrière elles si le héros n'avait ressuscité partout, ou organisé, avec les indigènes, des colonies grecques qui vécurent d'elles-mêmes <sup>3</sup>. Mais le cosmopolitisme, développé sous le nom d'Hellénisme par les Orientaux Sémites, allait unifier le monde. L'admission de tous les dieux et de toutes les traditions dans la Cité grecque ne pouvait, en effet, qu'enfanter un Hellénisme universel qui ne serait plus une patrie. L'Alexandrinisme fut l'Hellénisme de l'Égypte.

La cité d'Alexandrie eut sa bibliothèque et son

<sup>1</sup> JOSÈPHE, *Contra Appion*, II, 3.

<sup>2</sup> DROYSSEN, *Hist. de l'Hellénisme*, I, p. 667 (trad. franç.)

<sup>3</sup> ARISTOTE avait écrit un traité : *Des Colonies*. — DIODORE, XVIII, 8.

Musée. Ce dernier établissement fut une université grecque dirigée par un prêtre égyptien. Les dieux de l'Égypte devinrent grecs, et les rois Lagides, les Ptolémées, furent à leur tour divinisés.

Mais l'Égypte avait déjà reçu les cadres sociaux de la Perse et de l'Inde. Son clergé formait une caste comme celle des Mages ; ses guerriers en formaient une autre ; les cultivateurs étaient des parias. Au-dessus de tous planait le Pharaon.

Ce fut en Égypte que César éprouva le besoin d'être adoré.

Mais l'Alexandrinisme allait devenir cosmopolite, sous la même influence que l'Hellénisme. Il y avait une colonie juive à Alexandrie ; ce fut dans ce centre que naquit Philon, un peu avant l'ère chrétienne. Vaste esprit, d'une extrême complication, il voulut concilier la science grecque avec la théologie des rabbins <sup>1</sup>, de même qu'avec les croyances de la Perse et de Babylone <sup>2</sup>. Ce que nous devons retenir de son action, c'est cette tendance à l'unité, à la civilisation universelle, au cosmopolitisme, qui caractérisa partout l'action des Juifs. Cette tendance se manifesta plus tard dans la philosophie néoplatonicienne.

Il nous est également utile de relever ce que Philon dit au sujet d'une députation juive à Rome et de la joie de ses coreligionnaires, de leur enthousiasme que relève également Dion, lors de l'apothéose de César, dans lequel ils saluèrent la divinité impériale <sup>3</sup>.

<sup>1</sup> PHILON, *De Sacrific.*, 860.

<sup>2</sup> *De Abraham*. Edit. Pfeiffer, t. V, p. 284 et suiv.

<sup>3</sup> *Dion Cassius*, XLIV, 51.

Ainsi, cette divinité de l'empereur, et l'unité de l'empire, sous la forme socialiste, allaient devenir le but des efforts de la race la plus prosélyte du monde.

Lorsque deux siècles plus tard, des souverains de mérites divers, Septime Sévère<sup>1</sup>, Elagabal et Caracalla, le bienveillant et faible Alexandre Sévère<sup>2</sup> furent atteints plus ou moins du vertige sacré de devenir de nouveaux Alexandre le Grand, ils trouvèrent malheureusement l'héritage du grand conquérant à Alexandrie.

C'était le mélange de toutes les civilisations et de tous les cultes de l'Asie avec ceux de l'Égypte et de la Grèce, formant une vaste synthèse sociale et religieuse, laquelle allait fournir le moyen de rendre asiatique l'empire romain. On ne pouvait pas en effet ressusciter simplement dans le monde occidental le régime des castes de l'Inde et de la Perse; mais l'esprit sémitique qui avait déjà fait la synthèse de tous les dieux, pouvait effectuer celle de toutes les formes sociales.

Cela s'obtint à l'aide d'une simple disposition législative, l'Édit de Caracalla<sup>3</sup>, qui sépara les citoyens romains en trois castes, noblesse, bourgeoisie et plèbe, par le moyen de l'impôt<sup>4</sup>.

Nous savons, par une expérience toujours répétée, que rien n'est plus dangereux que de vouloir

<sup>1</sup> SPARTIEN, 15.

<sup>2</sup> LAMPRIDE, *Alexandre Sévère*, 12.

<sup>3</sup> *Papyrus de Thébaïde*, n° 40 de MEYER. — Paul GIRARD, *Textes de Droit*, 1912, p. 203.

<sup>4</sup> Ce sont les impôts de classes et les impôts directs qui ont perdu la civilisation antique comme ils menacent de perdre la nôtre.

faire le bonheur universel du monde. Autant les consultations libres du Forum ont fait avancer le Droit Romain, autant une législation qui a des prétentions à l'universalité fait toujours reculer la civilisation. Ce fut ce qui arriva sous les Sévère. Bientôt la terre ne fut plus fonction de la liberté, mais de la servitude.

Alexandre Sévère avait reconnu d'utilité publique toutes les grandes corporations et les collèges des gens de métiers qui nourrissaient Rome et entretenaient les cités <sup>1</sup>. Mais il fallait surveiller ces associations, parce que, dans le Droit romain, les privilèges n'étaient accordés qu'à des fonctions d'Etat. Les corporations durent donc travailler pour l'Etat, subvenir aux besoins de l'Etat, et répondre de leurs fonctions sur leurs terres <sup>2</sup>.

On était, pour comble de malheur, sur la voie des préoccupations démocratiques. Tous ces princes orientaux ont eu des principes socialistes, et augmenté en conséquence les distributions gratuites à la plèbe de Rome et des grandes villes, comme Septime Sévère et Alexandre Sévère, celles de pain et d'huile <sup>3</sup>. Aurélien rendit les distributions de pain journalières à Rome <sup>4</sup>. Celles de lard et de vin s'y étaient ajoutées. Dioclétien introduisit les mêmes distributions de blé à Alexandrie <sup>5</sup>.

Ce qu'il y a de terrible, c'est qu'il est difficile de s'arrêter dans cette voie.

<sup>1</sup> LAMPRIDE, *Alexandre Sévère*, 32.

<sup>2</sup> *Digeste*, L, 1 et 2.

<sup>3</sup> SPARTIEN, *Septime Sévère*, 23, — et LAMPRIDE, *Alexandre Sévère*, 21.

<sup>4</sup> VOPISCUS, *Aurélien*, 47.

<sup>5</sup> EUSÈBE, *Hist. Ecclés.*, VII, 21.

Le fardeau de toutes les charges publiques dut bientôt retomber plus lourd, puisqu'il y avait plus de besoins à satisfaire, sur une seule classe sociale, comprenant la bourgeoisie des villes, et les cultivateurs des campagnes ; tandis que le métier de mendiant, le seul heureux suivant Salvien, devenait celui du peuple romain des grandes villes.

Les corporations étaient d'origine républicaine et remontaient même à la royauté. Les empereurs les avaient d'abord combattues ou interdites, parce qu'elles rappelaient les souvenirs de la liberté <sup>1</sup>. Au temps de Catilina, elles avaient ensanglanté le pavé de Rome <sup>2</sup>. Mais comme on avait besoin d'elles pour assurer la vie de l'empire et les services de l'Etat, les empereurs, à partir de Trajan, au lieu de ne les reconnaître que rarement, les utilisèrent en multipliant leurs privilèges <sup>3</sup>.

Les Conseils des communes ou Sénats municipaux se rapprochèrent peu à peu des corporations, dans leur fonctionnement et leur organisation. Ils furent chargés d'assurer la rentrée du tribut, dès l'époque des Sévère <sup>4</sup>. Les uns et les autres furent asservis par une méthode bien simple et qui n'a pas cessé d'exister.

L'Etat accorde des privilèges aux associations reconnues <sup>5</sup>, et en échange, il exige d'elles des services <sup>6</sup>. Ces services dépassent bientôt les avan-

<sup>1</sup> SUÉTONE, *César*, 42 ; *Auguste*, 32.

<sup>2</sup> SALLUSTE, *Catilina*, 50.

<sup>3</sup> *Digeste*, XLVII, 22, 1 et 4.

<sup>4</sup> *Digeste*, I, 1, 17, PAPINIEN, sur les décurions.

<sup>5</sup> *C. Théod.*, XIII, v, 1 à 16 pour les naviculaires, XIV, 2 pour les boulangers.

<sup>6</sup> *Digeste*, I, VI, 5 et 6 ; *C. I. L.*, VI, 1632.



tages accordés. Alors l'Etat exige la continuation des services qui ne sont plus bénéficiaires ; ainsi naissent les servitudes sociales.

L'Etat passait d'abord des marchés avec les corporations ; par exemple pour le transport des blés, la construction des navires, pour la fabrication du pain, la fourniture de la viande de porc et de l'huile au peuple. Puis, pour encourager les membres des corporations, il leur accordait la dispense des charges municipales<sup>1</sup>, puisque la Curie était elle-même une corporation<sup>2</sup> supportant ses charges ; enfin il leur accordait les privilèges des nombreuses familles, les dispensait de la tutelle et des obligations de Droit commun ; il leur accordait des primes et des garanties pour leur travail. Mais le peuple que l'on nourrissait voulait avoir le pain, le porc, l'huile à meilleur marché.

Alors, malgré tous les avantages accordés, le travail des corporations cessait d'être rémunérateur. Du même coup la terre était atteinte pour la raison suivante : on était obligé de fixer plus bas les prix de vente des produits de la culture pour que les corporations puissent subvenir à leurs fonctions. Marc-Aurèle avait encore voulu faire correspondre les prix d'achat et de vente des corporations à ceux des mercuriales des marchés libres des villes<sup>3</sup>. Et Constantin, que les anciens lui ont comparé à quelques égards, voulut reprendre la même mesure ; mais le peuple n'était pas

<sup>1</sup> *Digeste*, V, 5 ; *De vacatione et excusatione munerum* ; de l'époque des Sévère.

<sup>2</sup> *Digeste*, III, IV, 1 ; *Gaius*.

<sup>3</sup> *Digeste*, I, 8. *Ad. municip.*

content. Constantin ne sut pas plus que ses prédécesseurs supprimer cette idole, le Peuple Romain, devenu la plèbe des grandes villes, qu'on ne savait plus, comme le faisait la Rome antique, envoyer coloniser les campagnes désertes. Il eût fallu le faire pour diminuer le prix de la vie et supprimer aussi l'immense administration du Préfet du Prétoire. Celle-ci était héritée de l'empire païen dans lequel la divinité de l'empereur avait entraîné l'absolutisme de l'Etat et l'immensité des charges qui en résultent.

Constantin renonça aux mesures violentes pour sauver la liberté religieuse ; un auteur consciencieux, Wallon, a dit avec raison qu'il faut être égaré par des passions aveuglantes, pour attribuer à Constantin le socialisme d'Etat.

Il y a en effet, une connexion profonde entre la publication de l'Edit de Caracalla, en 212 de notre ère, et l'établissement, qui commença à être universel à cette époque, des charges sociales des corporations. C'est cette connexion, cette dépendance des deux réformes qui explique la destruction de la civilisation gréco-romaine par le socialisme d'Etat.

Caracalla, dans son Edit, a accordé le Droit complet de Cité romaine, jusqu'alors réservé aux habitants des Colonies et des Municipales, aux bourgeois de toutes les villes, *honestiores*, ne jouissant encore que du Droit pérégrin <sup>1</sup>. Mais ce Droit, sans cesse amélioré par l'Edit du Préteur, valait

<sup>1</sup> Voir l'Edit dans P. GIRARD, *Textes de Droit romain*, Paris, 1912, p. 203-5 ; P. JOUGUET, *La vie municipale en Egypte* ; et BRY ; dans *Mélanges*, GIRARD, Paris, 1912.

mieux pour eux que le Droit romain. En effet, ces hommes s'étaient enrichis par le commerce et la culture, au temps de la liberté civile ; ils remplissaient les cadres des grandes corporations et des Conseils des villes. Comme ils possédaient la terre, à titre d'usufruit perpétuel, ils n'avaient pas à payer les droits de transmission dans les successions et les ventes <sup>1</sup>. Ils échappaient à la mainmise de l'Etat. Quand ils furent faits citoyens romains, leurs impôts furent exigibles et l'Edit du Préteur cessa d'améliorer leur sort, puisqu'il n'y avait plus de pérégrins.

L'unification du monde romain en un vaste empire socialiste fut en bonne voie, et le Droit de Cité, accordé à tous les riches habitants des villes, détruisit la Cité.

En effet, ces nouveaux notables allaient composer, avec les anciens propriétaires, cultivateurs et commerçants, dans tout l'Empire, une seule classe sociale, comprenant les membres des corporations, les Curiales, et, d'une façon générale, toute la bourgeoisie active.

Au-dessous d'elle, il subsisterait dans les villes la plèbe plus ou moins entretenue aux frais du trésor, car elle conservait les privilèges du peuple romain. Mais au-dessous des citoyens, dans les campagnes, les vaincus de la conquête romaine appelés : *déditices* ou rendus sans conditions. Latins Juniens autrefois conquis par Rome, colons venus de la petite culture ruinée, barbares transplantés dans l'Empire, ou esclaves affranchis, payeraient l'impôt sur leurs têtes (capitation), vi-

<sup>1</sup> DION CASSIUS, *Hist. Rom.*, livre LXXVII, 22, 9.

vraient sur la terre comme des esclaves, mais lègueraient leur avoir, avec leurs charges, à leurs héritiers, c'est-à-dire mourraient libres <sup>1</sup>.

Cependant, au-dessus de ces deux classes d'hommes libres, l'insolence des membres de l'ancienne noblesse sénatoriale allait abuser de sa puissance pour refuser de payer l'impôt, pour envahir les terres des petits cultivateurs et leur prêter à usure. Elle jetterait à la plèbe le pain et les jeux pour conserver une situation privilégiée, car le fantôme de la puissance et de la divinité du Peuple Romain existait toujours.

Mais pour que l'impôt de la classe moyenne fût productif, il fallait empêcher les riches bourgeois de s'y dérober, et, en conséquence, les empêcher d'entrer dans la noblesse sénatoriale. Dès lors tout fut stabilisé dans l'Empire, et chaque classe fut emmurée dans ses charges. La loi enchaîna le Curiale, le commerçant, le cultivateur qui possédaient la terre à leur propriété foncière <sup>2</sup>. Celle-ci répondit de l'accomplissement de leurs charges ; ils perdirent le droit de la vendre et même de s'en éloigner, pour les cultivateurs.

On a le sentiment et la preuve qu'au milieu du III<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne, les lois n'étaient plus issues de l'ancien esprit romain, mais de nécessités financières, résolues sous l'influence des conseillers Sémites, Syriens et Juifs, des empereurs orientaux <sup>3</sup>.

Le monde romain fut composé de trois couches

<sup>1</sup> MOMMSEN, *Droit Public Romain* (traduct. française), t. I, p. 159 et suivantes.

<sup>2</sup> *Code Théod.*, XII, 1 à 122.

<sup>3</sup> JOSÈPHE, *Antiquités Judaïques*, XIV, 7, 2.

superposées, comme les stratifications géologiques d'une même période terrestre :

1° En haut, la classe sénatoriale que distingue la dignité (*honor*) ;

2° Au-dessous la bourgeoisie, la classe des servitudes sociales<sup>1</sup>, dont les honneurs sont des charges (*munera*).

3° Plus bas, les demi-citoyens, les petits cultivateurs, commerçants, et dans les villes, la plèbe<sup>2</sup> qui devait vivre du bien public.

Au-dessous de ces castes de citoyens et de demi-citoyens, grouillait la masse de ceux qui n'avaient pas d'existence légale, pas de têtes, suivant la dure expression du Droit romain, esclaves, prisonniers, gens qui avaient perdu la liberté, foule immense plus nombreuse que les trois classes de citoyens.

Par le fait, tous les impôts devinrent des taxes personnelles. Aussi, de même qu'on étudie dans la science de la terre les anciens phénomènes de métamorphisme à l'aide des causes actuelles, on peut retrouver dans l'action permanente des asiatiques, des sémites et des jurisconsultes socialistes jusqu'à nos jours, les mêmes procédés qui autrefois ruinèrent l'Empire romain.

Ce sont l'établissement de l'impôt personnel sous toutes ses formes<sup>3</sup>, et la création des castes séparées par les impôts de classes.

<sup>1</sup> La loi de Constantin. *Cod. Théod.*, XII, 1, 14 de 326 confirme les divisions existantes.

Nous voyons le même travail se refaire de nos jours, sous l'influence de la finance internationale, pour séparer les citoyens en classes sociales dans un monde unifié comme l'Empire romain. Ce serait la fin de la civilisation.

<sup>2</sup> MOMMSEN. MARQUARDT, *Organisation financière*, p. 250.

<sup>3</sup> Le premier avait été la capitation. TERTULLIEN, *Apologétique*, 13, l'impôt sur le Commerce fut personnel.



Mais le monde occidental, ayant toujours plus ou moins connu la liberté civile, ne peut pas se résigner à la soumission stupide de l'Indien ou de l'Égyptien. L'Empire romain, en devenant Alexandrin, c'est-à-dire asiatique, rendait donc inévitable la chute de la civilisation antique. Un jour devait venir où les habitants de l'empire laisseraient sans résister les barbares entrer dans son sein. Beaucoup parmi les contemporains s'y trompèrent, de même que de nos jours beaucoup croient aux bienfaits d'une législation socialiste universelle et internationale.

Les Juifs et les Chrétiens avaient reçu, du fait de l'Édit de Caracalla, la Cité romaine. Ils échappaient ainsi aux tortures et ne devaient plus être confondus avec les personnes déclarées infâmes dans le Droit romain. C'est pourquoi saint Augustin lui-même fit l'éloge de cet Édit <sup>1</sup>.

Mais Constantin trouva le monde romain figé dans un moule. En vain voulut-il lui rendre la vie en rétablissant l'ascension de bas en haut dans son Palais ; ce n'était qu'une réforme partielle.

Les hommes ne peuvent réveiller les vrais morts, et tel était l'empire païen encadré dans ses lois mortuaires, sociales, comme une momie dans ses bandelettes.

La noblesse sénatoriale avait seule conservé d'antiques privilèges, qui lui assuraient une certaine indépendance. Elle possédait le droit de ne dépendre que du Préfet de la Ville de Rome ; elle garda la liberté de voter, sous sa présidence, ses

<sup>1</sup> Saint AUGUSTIN, *De la Cité de Dieu*, V, 17.

impôts supposés volontaires<sup>1</sup>, quoique en réalité exigés par le Préfet du Prétoire. Ses membres faisaient eux-mêmes leurs déclarations pour l'impôt foncier<sup>2</sup> (*glebalis* ou *follis senatoria*), et acquittaient cet impôt, en une fois, à Rome, sans qu'il pût jamais être augmenté.

Mécontents néanmoins de participer aux charges générales de l'Empire, les nobles sénateurs s'exilèrent dans leurs villas, en cherchant à éviter les charges parfois accablantes de la Questure et de la Préture à Rome<sup>3</sup>. Ils auraient accepté d'acquitter l'impôt volontaire des offrandes à l'empereur<sup>4</sup>; mais ils se fâchèrent quand Constantin soumit leurs immenses domaines, *Latifundia*, à l'impôt foncier, en même temps qu'il les empêchait de s'en dédommager en prêtant à usure, et en envahissant les domaines des petits et des moyens cultivateurs. L'historien Zosime s'est fait l'écho de leurs protestations.

Que n'auraient pourtant pas donné les malheureux membres des Conseils des Cités provinciales, pour connaître d'avance le taux de leurs impôts et les acquitter en une fois?

Ce qui ruina et désespéra en effet la bourgeoisie, ce fut la terrible charge des impôts supplémentaires ou Superinterdictions<sup>5</sup>.

Les hommes qui les payaient n'avaient été autrefois que possesseurs ou usufruitiers de leurs terres, lesquelles continuaient en principe à appar-

<sup>1</sup> *Aurum oblatitium*. C. Théod., VI, 2, 5.

<sup>2</sup> C. Théod., VI, 2, 10.

<sup>3</sup> C. Théod., I, 4, 18.

<sup>4</sup> C. Théod., VI, 2, 14.

<sup>5</sup> C. Théod., XII, 1, *De decusionibus*, 8 à 16.

tenir à l'État. Depuis l'Édit de Caracalla ils en étaient pleinement propriétaires ; mais, comme les terres répondaient de leurs services, ils n'eurent plus le droit de les vendre. On les y enchaîna en supposant qu'ils les cédaient à leurs corporations. Leurs terres devinrent le gage de leurs charges et de leurs redevances.

Et voici qu'au cours de chaque année les impôts se multipliaient ainsi que les charges. Il le fallait bien puisque les frais d'administration augmentaient, ainsi que les dépenses de l'empire. On mit donc, en cours d'année, des impôts supplémentaires. Les collecteurs d'impôts étaient intéressés à leur rentrée.

Alors il fallut que le Curiale, membre de la classe la plus élevée de la Commune, payât plus d'or et livrât plus de blé qu'il n'avait été convenu d'abord, que le Naviculaire fît plus de transports et que ses navires ne fussent plus utilisés pour lui-même ; que l'or sortît des campagnes pour payer les soldats <sup>1</sup>, les barbares <sup>2</sup>, les industries de l'État qui fournissaient les armes, les vêtements et tout ce qui était utile aux services publics <sup>3</sup>.

Le fait d'être propriétaire entraînait l'entretien des routes et des aqueducs, et l'accomplissement des corvées, la charge des transports publics <sup>4</sup>. Aussi le législateur avait, au III<sup>e</sup> siècle, rétabli l'usage de la torture et du bâton pour les contribuables, mais Constantin l'interdit de nouveau <sup>5</sup>.

<sup>1</sup> *Cod. Théod.*, VII, 13. — *Just.*, XIII, 34.

<sup>2</sup> *C. Théod.*, VII, 12.

<sup>3</sup> *C. Théod.*, VII, 6, 1 à 3.

<sup>4</sup> *C. Théod.*, XI, 16, 2.

<sup>5</sup> *C. Théod.*, XI, 7, 3 et XI, 16, 2.

Le ministère du Préfet du Prétoire n'avait pas d'oreille pour écouter les réclamations. C'était de l'accord entre les ministères que résultait le budget de l'Etat. En face de ce budget se trouvait le cadastre. Le Préfet du Prétoire le divisait en tranches d'impôts ; il envoyait à chaque gouverneur de province la part qui incombait à la sienne. Ce gouverneur faisait la répartition entre les villes, et le sénat municipal, la Curie, recevait avis du total de l'impôt à acquitter. Alors les principaux de la ville se réunissaient ; ils étaient chargés de la répartition de l'impôt <sup>1</sup> et tâchaient d'en faire supporter la plus grande partie aux petits. Ceux-ci naturellement criaient et l'administration intervenait <sup>2</sup>. Mais l'Etat vivait de l'impôt ; les domaines de la Couronne appartenant au prince, il fallait donc que l'impôt subvienne à tout. Tous les quatre mois, les greniers de l'administration devaient être remplis, et c'étaient les propriétaires et cultivateurs eux-mêmes qui devaient, trois fois par an, apporter une part plus ou moins grande de leurs blés, de leur huile, de leurs récoltes dans ces greniers <sup>3</sup>.

Ces impôts arrachaient les entrailles des cultivateurs.

Constantin voulut mieux répartir les charges. Un impôt sur le commerce, appelé Chrysargire, existait depuis les Sévère <sup>4</sup>. Il l'étendit à tous,

<sup>1</sup> C. Théod., XIII, 11, 5.

<sup>2</sup> C. Théod., XI, 16, 3 et 4.

<sup>3</sup> Code Théodos. VII, 4, 1.

<sup>4</sup> SUÉTONE, *Caligula*, 40. — LAMPRIE, *Alexandre Sévère*. — C. Théodos. XIII, 1, 4.

sauf aux clercs, pour le rendre plus supportable, et il se fit maudire <sup>1</sup>.

De quelque côté que le fisc se tournât, il supprimait la vie parce que tous les impôts étaient directs <sup>2</sup>.

Il faut ici remarquer que la richesse romaine était facile à saisir ; elle se composait de terres, d'immeubles et de biens en nature. La représentation des richesses, le crédit, dont on a abusé depuis, n'existait pas. La monnaie était une marchandise qu'il était difficile de cacher, et que le fisc râflait continuellement. Celui auquel l'Etat confisquait ses biens apparents devait mourir de faim. Aussi était-il facile d'enchaîner l'homme à la terre. Tout bourgeois devenait le serf de la terre, autrefois génératrice de liberté, car il y était attaché, et il y enchaînait ses fils et ses gendres et il en était de même de générations en générations, car personne n'avait le droit d'aliéner la terre <sup>3</sup>.

Pour comprendre la ruine de l'empire romain, on peut songer à cet aphorisme de Montesquieu, que la terre produit plus en raison de la liberté que de sa fertilité.

Il reste une remarque à faire, c'est que le Socialisme d'Etat, qui oblige tous les membres de la communauté à des fonctions déterminées, établit constamment pour chacun d'eux la responsabilité de ce qui ne le concerne pas, en raison des inciden-

<sup>1</sup> ZOSIME, II, 38.

<sup>2</sup> C'est ce que cherche à faire encore aujourd'hui la Fiscalité, en voulant rendre nominatives toutes les propriétés pour pouvoir leur faire payer des impôts directs, et en frappant la terre et le travail au lieu de leurs produits.

<sup>3</sup> C. *Théod.*, XI ; I, 1, 4, 8, 9, 20 et XI, 7, 2.



ces et des répercussions des lois <sup>1</sup>. C'est ainsi que les Curiales répondaient de l'impôt des autres cultivateurs et de la levée de ces impôts <sup>2</sup>. Constantin voulut remédier à cet état de choses en édictant que chacun ne payerait que pour sa terre <sup>3</sup>. Alors ce fut le trésor qui manqua d'argent.

Tout cela n'eût rien été encore si l'on avait conservé l'espoir de sortir de cet enfer. Mais l'ordre des Chevaliers, où l'on parvenait par la richesse, s'était éteint avec la formation de la richesse. Il fallut passer directement de la bourgeoisie dans l'ordre sénatorial. On ne le pouvait qu'après avoir rempli toutes les charges de la Curie municipale ou d'une grande corporation. Généralement, on était mort ou ruiné auparavant.

Cependant, si l'on y parvenait, on ne pouvait pas léguer sa noblesse et ses privilèges à ses enfants, parce que ceux-ci ne s'appartenaient pas, mais qu'ils appartenaient à la corporation ou à la Curie. Et comme ils étaient comptés, depuis leur naissance, parmi les redevables, à l'égard du fisc ; le père qui entra dans l'ordre sénatorial ne pouvait pas se faire suppléer par ses fils ; il devait trouver un autre remplaçant <sup>4</sup>.

Une innombrable armée d'agents poursuivait, jusque dans les retraites les plus cachées, les malheureux qui préféraient l'état sauvage ou même l'esclavage, à leur sort <sup>5</sup>. Alors il sembla trop dou-

<sup>1</sup> C'est ainsi qu'il voudrait faire payer de nos jours aux patrons l'impôt sur le salaire des ouvriers.

<sup>2</sup> *C. Théod.*, XII, 1, 7, 14.

<sup>3</sup> *C. Théod.*, XI, 7, 2.

<sup>4</sup> *C. Théod.*, XI, 8, 2 (319).

<sup>5</sup> *C. Théod.*, XI, 1, 6, 16 (329).

loureux de donner la vie dans ces conditions ; l'empire romain se dépeupla, et les terres restèrent incultes <sup>1</sup>, pour ne pas payer l'impôt. On remédia au dépeuplement par l'introduction des barbares <sup>2</sup>.

Le tort de Constantin fut de croire qu'il pourrait soulager une telle misère en mettant de l'ordre dans l'administration <sup>3</sup>. En voulant mieux répartir les charges, il ne fit qu'enfermer plus de monde dans le cercle d'enfer des servitudes <sup>4</sup>. Le mal remontait plus haut, à la divinité du peuple, à celle de l'empereur, à l'édit de Caracalla qui avait parqué chacun dans une caste fiscale, à l'emploi fait après Trajan, et surtout depuis les Sévère, des corporations comme services de l'État.

Pour sortir de cette impasse, il fallait supprimer l'empire païen ; Constantin ne s'en crut pas le droit, et l'eût-il voulu, qu'il n'aurait peut-être pas pu le faire. Seuls, les rois Francs, en entrant dans le Palais chrétien, en jetant par terre l'administration du Préfet du Prétoire, supprimeront le socialisme d'État. Puis ils relèveront le Palais, dont la création par Constantin assura la continuité de la civilisation.

L'autorité des rois barbares, même désordonnée et sans règle, supprimait le mal rongeur. L'humanité put connaître de nouveaux destins. Elle ne fut plus divinisée, mais elle put vivre d'abord péniblement et sur des ruines.

<sup>1</sup> *Cod. Just.*, XI, 58, 1 ; *de omni agro deserto* — loi de Constantin, sans date.

<sup>2</sup> Il en est de même de nos jours.

<sup>3</sup> *C. Théod.*, XI, 16, 4 et *Justin.*, XI, 48, 1.

<sup>4</sup> *C. Théod.*, XI, 1, 10, 11 ; XIV, 3, 3.

C'est pourquoi une comparaison reste à faire entre Constantin et Alexandre le Grand. Le héros chrétien, plus grand que le héros macédonien, n'a pas fait dévoyer sa civilisation. Alexandre le Grand, parvenu au faîte de la gloire, a ressuscité tous les cultes de l'Asie, et ouvert la Cité grecque à ses ennemis en la livrant à une civilisation universelle, sans patrie, le premier internationalisme.

Quelque nom que l'on donne à cette civilisation : Hellénisme ou Alexandrinisme ; elle vint d'Asie apportée par les intermédiaires principalement Syriens et Juifs. Elle détruisit la liberté des cités antiques.

En créant le sentiment de l'Honneur ou de la responsabilité morale partagée, comme principes du Droit public, Constantin suscita la seule force capable de s'opposer au développement du socialisme universel dont la doctrine déferle sans cesse, comme un flot dévastateur, de l'Asie sur l'Europe. En même temps il rétablit la société sur la base de la famille, mais de la famille chrétienne. Il organisa l'ascension des mérites, par l'appel du chef, dans le Palais chrétien. Il fit de sa noblesse une grande famille chrétienne, s'élevant par le mérite plus que par l'hérédité. Il fournit dans son Palais, parce qu'il avait accompli sa réforme sous l'influence de l'Eglise, la première image de la Chrétienté, qui prit son nom latin un peu plus tard (*Christianitas*) <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Elle n'atteignit à une organisation complète qu'au Moyen Age. On peut même dire qu'elle n'atteindra à cette organisation que dans l'avenir, si le socialisme est évincé de force et remplacé par la Liberté, la Fidélité et l'Honneur.

## CHAPITRE XI

### L'Orient Catholique Baptême et Mort de Constantin

---

Licinius avait laissé, pendant ses années d'entente avec Constantin, les chrétiens entrer, les uns, en grand nombre, dans son armée, et les autres jouir de leur liberté civile.

Il espérait pouvoir être également l'empereur des païens et des chrétiens.

Mais son rêve ne devait se réaliser ni en Orient, ni en Occident.

Lorsqu'il vit qu'il lui fallait choisir entre l'attachement des païens ou celui des chrétiens, mais que les premiers étaient beaucoup plus exigeants, il inclina de leur côté. N'était-il pas païen lui-même ? Et voici que les chrétiens, au courant du bonheur de leurs frères dans les provinces soumises à l'empereur d'Occident, adressaient des prières à leur Dieu pour Constantin.

L'âme de paysan intéressé de Licinius n'y trouvait plus son compte. Alors survinrent les persécutions qui se manifestèrent par les mesures suivantes :

1° La suppression du Droit commun, remplacé par des rescrits particuliers déterminant la culpabilité des chrétiens <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> EUSÈBE, *Hist. Ecclés.*, X, 8. — *Vita Const.*, I, 55.

2° La confiscation de leurs biens, et les diverses mesures prises contre eux ;

3° La défense faite aux Evêques de se réunir en synodes et de correspondre entre eux <sup>1</sup> ;

4° La défense faite aux fidèles de se réunir dans l'intérieur des murs des cités. On leur laisserait les campagnes désertes où ils ne troubleraient pas l'ordre public. Mais on défendait que les hommes et les femmes se réunissent ensemble, afin de laisser planer un soupçon sur leur moralité <sup>2</sup> ;

5° La destruction des églises et la défense d'en réédifier <sup>3</sup>.

La défaite de Licinius, en 324, laissa donc l'Orient tomber, païen, entre les mains de Constantin. Celui-ci eut à appliquer une politique appropriée à cette partie de l'empire, dans laquelle les chrétiens avaient été bannis de toutes les fonctions publiques, privés de leurs biens, martyrisés et obligés de fuir jusque dans les déserts.

Mais la persécution n'avait pas toujours duré pendant le règne de Licinius.

Il y avait eu des actes juridiques accomplis en raison de l'application des lois antérieures. Celles-ci qui fixaient le Droit commun dans les procès civils, ou encore les partages en famille, les ventes, les obligations, etc. C'eût été renverser l'édifice du Droit que de supprimer les actes issus de ces lois. Constantin conserva à ces actes la force de la chose jugée <sup>4</sup>.

<sup>1</sup> EUSÈBE, *Hist. Ecclés.*, X, 8. — *Vita Const.*, I, 51.

<sup>2</sup> *V. C.*, II, 31 à 41. Les procédés ont été les mêmes depuis lors.

<sup>3</sup> EUSÈBE, *Hist. Ecclés.*, X, 8. — *V. C.*, I, 53 et II, 2.

<sup>4</sup> *Cod. Théod.*, XV, 14, 1, 2, 3.



Licinius avait toutefois pris des mesures particulières et injustes à l'égard des chrétiens. Ces mesures, dont il a été question plus haut, avaient été prises en raison même de l'intervention du prince ; juridiquement parlant, elles étaient les gestes personnels de l'empereur. C'était lui-même qui avait promulgué des décrets iniques et obligé les magistrats à appliquer, d'une façon criminelle, des lois existantes. Aussi Constantin supprima les gestes du tyran pour rétablir l'Équité.

Il rappela les exilés, ceux qui étaient détenus dans les îles et les condamnés aux mines.

Mais la justice est insuffisante quand les coupables peuvent s'abriter dans le temple du mal qu'ils ont édifié. Constantin ne se contenta donc pas de ces mesures. Il fit restituer à leurs légitimes propriétaires tous les biens confisqués par le tyran et rachetés par des tiers, car la pudeur du bien écarte la duperie.

Il ne voulait pas laisser les coupables profiter de leurs crimes. Prévoyant toutefois qu'il pouvait y avoir des victimes particulières de mesures justes dans leur ensemble, l'empereur voulut que son fisc les dédommageât <sup>1</sup>.

Quant aux chrétiens qui avaient souffert pour leur foi, ils pouvaient choisir eux-mêmes leur sort, soit qu'ils désirassent rentrer dans l'armée ou les fonctions publiques, soit qu'ils voulussent jouir d'une honorable retraite <sup>2</sup>.

Les juges coupables de l'application des rescrits iniques furent remplacés. Les inscriptions ne

<sup>1</sup> *Vita Const.*, II, 41.

<sup>2</sup> SOZOMÈNE, I, 8.

signalent pas de carrières de juges de Licinius qui se soient continuées sous Constantin<sup>1</sup>.

La Justice distributive et réparatrice devait précéder la Justice égalitaire<sup>2</sup>. Constantin était le véritable élève d'Aristote.

Les mesures qu'il prit ne furent pas celles d'un chef de parti qui se venge, puisque le Droit commun subsistait pour tous sous sa dictature de conquérant. Mais il voulut que les torts fussent réparés, même à l'égard des héritiers des victimes<sup>3</sup>. Et s'il n'y avait pas d'héritiers, il fallait quand même qu'il y eût une expiation pour les coupables. Les biens volés durent être remis aux églises<sup>4</sup>, et celles-ci, en les acceptant, consacrèrent le triomphe de l'Équité et de la pudeur du bien, dans le domaine du Droit public.

L'Eglise appliqua, de son côté, les peines disciplinaires aux chrétiens qui avaient apostasié pendant les persécutions.

Ceux qui, pour éviter les persécutions, avaient apostasié avant de les avoir souffertes, et étaient rentrés dans la milice de l'empereur païen, étaient les plus coupables parmi les chrétiens. Les canons de Nicée leur imposèrent des pénitences de dix ans. Mais le Concile se montra bienveillant pour ceux qui avaient cédé à la force, et étaient repentants<sup>5</sup>. C'est ainsi que l'Eglise rétablit la paix dans les consciences, puis elle appela les païens

<sup>1</sup> Le relevé de ces inscriptions avait été fait par le regretté M. Mispoulet ; sa mort en a empêché la publication.

<sup>2</sup> SOZOMÈNE, I, 8. C'est un grand exemple pour tous les temps.

<sup>3</sup> et <sup>4</sup> EUSÈBE : *Vita Constantini*, II, 35, 36.

<sup>5</sup> *Canons* X à XII du Concile de Nicée.

eux-mêmes au royaume de Dieu <sup>1</sup>, tout en laissant le vainqueur, qui avait assumé la lourde tâche de procéder à l'avènement de la civilisation nouvelle, appliquer les règles de l'Équité et de l'Honneur. Car la charité est d'origine divine; elle ne peut pas prendre part aux conflits de ce monde.

Enfin l'Eglise pensa l'heure venue de donner aux âmes l'aliment permanent de l'esprit, en établissant d'une façon qui ne prêtait pas au doute les fondements de la croyance. Une hérésie menaçait alors la paix de la chrétienté. C'était l'Arianisme. Elle introduisait le paganisme dans le Saint des Saints, en corrompant la notion du Verbe et en dénaturant la croyance chrétienne à la Trinité.

Les Anciens, qui avaient scruté les profondeurs de la pensée humaine, avaient bien reconnu que la multiplicité étant un néant, l'Unité était le caractère de l'être.

Mais la révélation seule pouvait enseigner un Dieu unique en trois personnes. Elle s'était faite progressivement; saint Grégoire de Nazianze l'a dit excellemment: « L'Ancien Testament a clairement manifesté le Père, plus obscurément le Fils. Le Nouveau a révélé le Fils et a suggéré la divinité de l'Esprit. Aujourd'hui l'Esprit vit parmi nous et nous donne de lui-même la plus claire manifestation. Il n'était pas, en effet, sans danger, qu'avant la connaissance de la divinité du Père, le Fils fût manifestement prêché, et pour me servir d'une expression un peu hardie, en nous

<sup>1</sup> Conc. de Nicée: *Canon XIII*. L'Eglise offre toujours les secours de la charité divine aux païens.

surchargeant du Saint-Esprit avant que nous eussions confessé la divinité du Fils, il était à craindre que pareils à des gens chargés d'une nourriture au-dessus de leurs forces, ou à ceux qui fixent sur la lumière du soleil un regard affaibli, les croyants perdissent ce qu'ils étaient capables de retenir. C'est au contraire par des additions successives et, comme dit David, par des ascensions, des avancements et des progrès de gloire en gloire, que la lumière de la Trinité a brillé de splendeurs plus éclatantes » <sup>1</sup>.

Mais Arius voulait considérer le Père comme seul éternel. Il voulait que le Père eût produit, dans le temps, le Fils qui devenait en quelque sorte une émanation du Père. Il adhérait ainsi à la doctrine néoplatonicienne. Il rejetait le dogme de la Trinité Chrétienne qui veut que les trois personnes divines soient égales et coéternelles. Il affirmait que le Christ s'était fait Dieu par ses mérites volontaires <sup>2</sup>. C'est pourquoi le grand combat théologique devait se livrer au Concile de Nicée sur l'*Homooousios*, c'est-à-dire sur l'affirmation de l'identité d'être entre le Père et le Fils.

Pour mettre de la clarté dans les idées, ne convient-il pas de rappeler ici le symbole tel qu'il fut voté par les pères du concile de Nicée <sup>3</sup> : « Nous  
« croyons en un seul Dieu, père tout-puissant,

<sup>1</sup> St GRÉGOIRE DE NAZIANZE. *Discours théologiques*, n° XXVI. MIGNE P. G., t. XXXVI, col. 161. Néanmoins, la Providence avait déjà préparé la pensée du peuple fidèle à l'alliance, à la révélation de la Trinité.

<sup>2</sup> SOZOMÈNE, *Hist. Ecclés.*, I, 14.

<sup>3</sup> J'emprunte la traduction du Père Hugueny, *Critique et Catholique*, tome II, Paris, 1921.

« créateur de toutes les choses visibles et invisibles, et un seul Seigneur Jésus-Christ, le fils unique de Dieu, engendré du Père, lumière de lumière, vrai Dieu de vrai Dieu, engendré et non point fait, consubstantiel au Père, par qui tout a été fait, qui, pour nous hommes et pour notre salut, est descendu sur la terre et a pris chair et est devenu homme, et a souffert, et a été enseveli, et est ressuscité le troisième jour, et qui est monté aux Cieux et de nouveau reviendra juger les vivants et les morts, et à l'Esprit Saint, etc., etc. »

Ce Credo fut complété plus tard par le concile de Chalcédoine, mais il contenait tout le dogme de la Trinité <sup>1</sup>. L'*Homoousios* affirme l'identité d'être (*Ek tês Ousias*), la consubstantialité du Père et du Fils. Cette identité d'être permet seule qu'il existe une communication entre le monde et Dieu, rapport qui ne peut avoir lieu que si le Fils est à la fois vrai Dieu et vrai homme. Mais ceci ne pouvait convenir à l'orgueil d'Arius, Lybien d'origine, c'est-à-dire doué d'un tête dure, et porté à l'ascétisme par l'esprit de domination. Il voulait diriger l'Eglise. Grand, maigre, d'aspect mortifié, il en imposait à tout le monde, à celles surtout, parmi les femmes, pour lesquelles le décor joue un grand rôle <sup>2</sup>. Il parlait avec autorité, au nom de l'Eglise; et des membres du clergé, ambitieux comme lui, le suivaient. Il était prêtre de Baucalis, dans le Delta. Alexandrie était la ville

<sup>1</sup> Saint GRÉGOIRE DE NAZIANZE, *Discours théologiques*, N° XXVI.

<sup>2</sup> DUCHESNE : *Hist. Anc. de l'Eglise*, II, p. 126.



des disputes. Les chrétiens avaient élevé leur école, la Didaschale, en face du Musée païen, pour défendre leur foi. Mais les païens se disputaient aussi entre eux, et l'on avait vu le néoplatonicien Ammonius Saccus enseigner Platon et Aristote aux portefaix du port.

C'est la gloire de tout milieu grec, mais aussi son danger, surtout quand il est pénétré d'influences juives, que de montrer cette subtilité de l'esprit qui finit en discussions byzantines.

L'évêque régulier d'Alexandrie, Alexandre, effrayé du soulèvement des hérétiques, convoqua un synode d'évêques égyptiens qui déposa Arius et ses partisans en 320 <sup>1</sup>.

L'hérésie eût peut-être été étouffée sur place, si elle n'avait eu pour complices des ambitieux complaisants en Orient. Le plus actif et décidé fut l'évêque Eusèbe de Nicomédie, parent des seconds Flaviens, allié à l'empereur, et l'autre fut Eusèbe de Césarée, l'admirable érudit, le chroniqueur de l'Empereur, mais que l'esprit d'intrigue, et une faible compréhension de la nature du christianisme, exposait à être le jouet des hérétiques.

Constantin avait entendu parler des troubles de l'Égypte, il y avait député, en 324, son confident, le grand évêque Hosius de Cordoue <sup>2</sup>, et avait écrit à Alexandre et à Arius pour mettre la paix entre les dissidents et l'évêque Alexandre <sup>3</sup>.

<sup>1</sup> AMMIEN MARCELLIN, XXII. — EPIPHANE, *Haer.*, LXIX, 4.

<sup>2</sup> EUSÈBE : *V. C.*, II, 63.

<sup>3</sup> Si l'on en croit EUSÈBE : *V. C.*, II, 64 à 71. — Mgr BATHOL, *La Paix Constantinienne*, p. 315.

Il est certain que sa raison de législateur romain, associée, dans son œuvre, à sa foi de néophyte converti à la divinité du Christ, dont il avait vu les miracles, ne pouvait pas comprendre qu'on soulevât tant de discussions dans l'Eglise même.

Les hérésies et schismes de cette époque résultaient de l'introduction de la philosophie et du paganisme dans la foi chrétienne et dans l'exercice du culte.

Ces scissions étaient, en raison de leur caractère, plus dangereuses et surtout plus traîtres que tous les déchirements qui suivront, car il est plus loyal de se séparer de l'Eglise que de la corrompre.

C'est ce qui explique combien fut difficile la position du premier souverain chrétien. Il semble qu'on ne lui en ait guère tenu compte dans les histoires modernes, où il apparaît le plus souvent comme infatué de sa puissance. Il était toujours le même, depuis sa conversion. Il s'était déclaré le Serviteur de Dieu, et c'était à ce titre qu'il allait présider le concile.

Un grand historien de l'Eglise s'est étonné de ce qu'Eusèbe ait accordé une valeur exagérée au rôle de l'Empereur dans l'organisation du concile. Il lui reproche d'avoir parlé trop longuement du banquet que Constantin présida. D'autre part, le même auteur a voulu que ce concile fût l'œuvre propre de l'empereur. Ces deux appréciations contradictoires relèvent d'une méprise complète sur le rôle de Constantin <sup>1</sup>.

Sans doute, celui-ci désira le concile pour restaurer la paix religieuse dans l'Empire ; il avait

<sup>1</sup> Mgr DUCHESNE (*Hist. Anc. de l'Eglise*, tome III, p. 143) s'est trompé. — Il était mon ami : *sed magis amica veritas*.

déjà convoqué pour la même raison ceux de Rome et d'Arles ; sans doute il lui donna tout l'éclat possible ; ce qui ne scandalisa personne en ce temps-là, mais remplit les chrétiens de reconnaissance ; et ce fut avec l'acquiescement de l'Evêque de Rome, représenté par ses légats, que fut tenu le concile. — Les Evêques d'Occident y étaient peu nombreux. Mais le grand évêque Hosius de Cordoue était en quelque sorte leur mandataire. Les 250 à 300 Pères présents représentaient réellement l'Eglise universelle<sup>1</sup>, et l'empereur n'avait fait que les convoquer, suivant une formule protocolaire, qui leur assurait les transports de l'Etat, le *Cursus Publicus*<sup>2</sup>.

Le Concile s'ouvrit le 20 mai 325<sup>3</sup>. Constantin n'arriva que plus tard, lorsque les Pères étaient réunis depuis quelque temps, peut-être vers le moment où fut voté le symbole, vers le 19 juin<sup>4</sup>. En tout cas, son absence aux séances préparatoires des grandes décisions indique sa réserve.

Il ne venait pas influencer les pères, et suivant une comparaison que lui suggéraient ses habitudes de législateur, il considéra toujours comme des lois divines tout ce qui fut décidé et voté, par les Pères, à Nicée, ainsi que les canons des conciles en général<sup>5</sup>.

Nous pouvons partager sans crainte de nous tromper l'émotion d'Eusèbe, quand il décrivit

<sup>1</sup> EUSÈBE : *Vita Const.*, III, 7. Mgr. Batiffol, *op. cit.*, p. 364.

<sup>2</sup> EUSÈBE : *V. C.*, III, 6.

<sup>3</sup> SOCRATE : *Hist. Ecclés.*, I, 13.

<sup>4</sup> Car ce fut sans doute ce qui fit choisir cette date pour l'ouverture du concile par la *Chronique Paschale* et le quatrième concile œcuménique. Voir HÉRÉLÉ : *Hist. des Conciles*, t. I, p. 268.

<sup>5</sup> EUSÈBE : *V. C.*, III, 20.

l'arrivée de Constantin à Nicée, et son entrée dans la salle des séances, ainsi que la beauté des cérémonies qu'il organisa à l'occasion du concile <sup>1</sup>.

On assistait, en effet, à la consécration du rôle providentiel que, non seulement Eusèbe, mais tous les chrétiens contemporains reconnaissaient au Serviteur de Dieu, depuis la prise de Rome.

On arrivait au terme d'une route magnifique, jalonnée par les triomphes de l'Eglise ; comment aurait-on pu refuser le titre et le caractère de protecteur de l'Eglise à celui qui l'avait délivrée des persécutions, et comment n'aurait-on pas été ému, en le voyant parvenu à ce triomphe de la foi qu'il avait voulu mais dont il n'était que l'instrument. Aussi lui pardonnait-on facilement d'avoir réuni les fêtes du grand anniversaire de ses vingt ans de règne, *Vicennalia*, célébrées une année avant leur accomplissement, suivant la coutume romaine, à celles de la religion. L'œuvre de l'empereur et celle de l'Eglise ne s'étaient-elles pas accomplies ensemble, quoique les lois de l'empire et celles de l'Eglise fussent distinctes. Que de souvenirs communs se présentaient aux esprits à la vue des Pères, mutilés de la grande persécution.

Le chef chrétien victorieux arrivait enfin, en protecteur de l'Eglise, après tant de luttes, entouré de sa Maison et de sa garde. Il avait confié à des chrétiens choisis parmi ses propres soldats le *Labarum*, le drapeau du miracle, celui de la conquête de l'Orient <sup>2</sup>. Et ces officiers, ces soldats présents étaient ceux qui, pour délivrer l'Eglise,

<sup>1</sup> EUSÈBE : *Vita Const.*, III, 10, 11.

<sup>2</sup> EUSÈBE : *Vita Const.*, II, 16.

avaient affronté tous les dangers de la grande guerre.

Il était possible à des esprits prévenus de trouver ces souvenirs sans valeur, mais, quand Constantin se présenta pour la première fois dans la salle où se tenaient les Pères, ceux-ci se levèrent spontanément <sup>1</sup>.

Le souverain était de taille moyenne, mais il donnait l'impression de cette majesté impériale qu'il n'avait pas supprimée en la transformant. Son visage aux traits nobles, réguliers et classiques, que les médaillons nous ont conservé, était éclairé d'un regard lumineux, d'un de ces regards de souverain, tel qu'en ont certains grands fondateurs <sup>2</sup>. Ses portraits en pied nous montrent, dans la grâce de son port et la fermeté de son attitude, l'expression de cette majesté qu'avait consacrée le Nimbe, lequel exprimait autrefois la divinité des rois d'Orient et des empereurs, et allait devenir le symbole de la Sainteté par l'adoption du service de Dieu, par Constantin <sup>3</sup>. La ferme expression de sa bouche et le calme répandu sur son visage indiquaient la constance de son caractère, et faisaient présumer qu'il demeurerait le soutien de l'Eglise. Il était bien le triomphateur attendu.

On apporta un siège d'or, et les évêques lui firent signe de s'asseoir, puis s'assirent eux-mêmes. L'empereur leur dit, en une courte allocution, qu'il était venu s'associer à l'établisse-

<sup>1</sup> EUSÈBE : *Vita Const.*, III, 10.

<sup>2</sup> CEDRENUS : *Byzantine de Bonn*, I, p. 472.

<sup>3</sup> *Numism. Const.*, tome I, Iconographie de Constantin. Pl. IX, fig. 5, 7, 8, et t. II, pl. VII, fig. 20 pour le Nimbe.



ment de la paix dans l'Eglise, mais qu'ils allaient être eux-mêmes les ministres de cette paix ; car sa tâche à lui était en quelque sorte remplie, puisque tous les ennemis de Dieu étaient vaincus <sup>1</sup>.

C'était ce triomphe que représentaient, au revers des médailles, l'image symbolique de la hampe du *Labarum* se plantant dans le dragon vaincu <sup>2</sup>, tandis que d'autres médaillons montraient, à leur droit, les effigies de l'empereur ou celles de ses fils, les yeux levés au Ciel, dans l'attitude de la prière <sup>3</sup>.

Ces pièces répandues jusqu'aux confins de l'Empire et chez les Barbares allaient y propager l'idée que le grand anniversaire de l'empereur avait coïncidé avec le triomphe de la religion du vrai Dieu. Car des fêtes étaient célébrées à la même date dans toutes les parties de l'Empire, et les députations des Barbares étaient reçues par l'empereur-roi <sup>4</sup>.

Constantin réunit tous les évêques, après l'accomplissement de leur œuvre religieuse, en un grand banquet, dans son palais, et les épées nues des Protecteurs qui composaient sa Maison militaire s'inclinèrent devant les Pères, à leur passage dans les vestibules <sup>5</sup>.

En se rappelant les affronts publics des chrétiens, la foi chancelante devant les supplices ; quelques-uns avaient l'impression enthousiaste et fugi-

<sup>1</sup> SOCRATE : *Hist. Ecclés.*, I, 8.

<sup>2</sup> *Numism. Const.*, t. II, p. 506 ; avec la légende *Spes Publica*.

<sup>3</sup> *Numism. Const.*, t. I, p. 472 — t. II, p. 467, 497 et EUSÈBE, *Vit. Const.*, C. IV, 15.

<sup>4</sup> EUSÈBE, *Vit. Const.*, C. III, 15.

<sup>5</sup> *Ibid.*, II, 8 et 16.

tive que le royaume de Dieu s'établissait sur la terre. Mais Eusèbe, qui le dit, était, hélas ! le premier à montrer qu'un alliage moins noble se mêle quelquefois à l'or pur.

Il est permis de croire qu'il ne signa qu'après bien des hésitations le symbole de Nicée. Il avait présenté le sien qui prêtait à des confusions, et fut rejeté, pour cette raison. Mais il voulut faire croire que peu de changements y avaient été apportés <sup>1</sup>.

Eusèbe était un évêque de Cour ; sa grande érudition, sa connaissance des langues, assuraient sa situation auprès du prince, lequel avait sans cesse besoin de ses services. Il lui faisait faire des traductions de la Bible ; ou celles des textes grecs en latin ou de ses discours en grec ; il lui demandait des descriptions des Lieux Saints <sup>2</sup>. Eusèbe se prêtait à tout, et poussait la flatterie plus loin. Constantin ignorait le grec. Eusèbe ne se contentait pas de traduire ses discours tels que celui qu'il prononça dans l'assemblée des Saints, c'est-à-dire des évêques réunis à l'occasion du trentième anniversaire de son règne ; Eusèbe allait plus loin ; il attribuait à Constantin une traduction des vers de Virgile en vers grecs <sup>3</sup>. On ne peut pas savoir ce qu'en pensa l'empereur, et quel accueil il fit à cette flatteuse supercherie qu'il ne pouvait pas démentir devant sa Cour. Il aimait les discours d'apparat, et les cérémonies pompeuses se continuèrent, après lui, jusqu'aux derniers jours de l'empire. Si le

<sup>1</sup> SOCRATE, *Hist. Eccl.*, I, 23, 25.

<sup>2</sup> Mgr DUCHESNE, *Hist. Anc. de l'Eglise*, Tome II, p. 150. Son grand titre de gloire est qu'il constituait, comme le fera aussi St Jérôme, les annales du Christianisme par ses recherches.

<sup>3</sup> ROSSIGNOL, *Virgile et Constantin le Grand*. Paris, 1845.

fondateur de l'empire chrétien avait été dépourvu de toute ambition littéraire, il n'aurait pas été de son temps.

Il semble que jamais le prestige de la parole ne fut plus grand, qu'au moment de cet immense tumulte de peuples qui caractérisa le Bas-Empire. Une civilisation brillait encore par la culture de la pensée et par sa langue classique, en même temps que par ses lois et par les dernières prouesses de ses armes, elle méritait le nom de romaine, *Romanitas*. Une seule culture latine, et l'unité du monde régnait encore, des colonnes d'Hercule aux frontières de Perse <sup>1</sup>.

Le concile était à peine terminé que Constantin fit écrire à toutes les églises, pour dire aux évêques que l'assemblée ayant représenté l'Eglise tout entière, il demandait à tous les chrétiens de se soumettre à ses décisions, pour qu'une même foi et une charité réciproques les unissent <sup>2</sup>.

C'était malheureusement parmi les hommes qui l'approchaient que la désunion devait se manifester. Arius était condamné, mais les deux Eusèbe ne cessaient de répéter qu'il était pénitent et rentré dans l'Eglise, après le Concile <sup>3</sup> et qu'il acceptait l'essentiel du Credo de Nicée. Ils formèrent un parti.

Constantin résista pendant plusieurs années, jusqu'en 330, avant de se laisser tromper sur le caractère d'Arius et le rôle des ariens.

<sup>1</sup> PRUDENCE, *Contra Symmachum*. — G. BOISSIER. *La fin du Paganisme*, t. II, p. 136 et suiv.

<sup>2</sup> EUSÈBE, *V. C.*, III, 47.

<sup>3</sup> SOCRATE : *H. E.*, I, 9. — EUSÈBE : *V. C.*, C. III, 17, 19 — GÉLASE DE CYZIQUE, 36.

D'autres grands intérêts attirèrent son attention après le concile. L'année 326 fut rendue fatale, à Rome, par l'accusation de Crispus. Mais l'empereur pensa que sa Maison devait être seule frappée, avec son chef, et que l'œuvre du triomphe de la Croix dans le monde ne devait pas être interrompue.

Sainte Hélène atteignit à la fin de 326, ou en 327, les rivages de la Palestine.

Peut-être même poursuivait-elle la seule réparation possible de la mort de Crispus, par la recherche de la Croix du Sauveur. On ne peut en effet s'empêcher de songer à un rapport secret existant entre les intrigues qui ont amené la mort de Crispus et qui voulaient déshonorer les chrétiens, et les effets de la haine anti-chrétienne, qui fit recouvrir le Saint-Sépulcre d'un temple païen et d'un lieu de débauches.

La réponse fut digne de l'attaque. Sainte Hélène a provoqué, par la découverte de la vraie Croix et la mise en valeur des Lieux Saints et des souvenirs de l'Ancien, comme du Nouveau Testament, ce mouvement ininterrompu des pèlerinages qui se sont succédé du IV<sup>e</sup> au VI<sup>e</sup> siècles, et auquel saint Jérôme a donné un nouvel élan. On peut même les rattacher aux Croisades, car lorsqu'au XI<sup>e</sup> siècle, l'invasion turque et les malentendus avec les Grecs rendirent les voyages dangereux, les pèlerins durent s'armer<sup>1</sup>; mais bientôt, sous Urbain II, les Croisades ouvrirent pour la Chrétienté cinq siècles d'honneur. Les Nations

<sup>1</sup> Louis BRÉHIER dans : *L'Eglise et l'Orient au moyen âge. Les Croisades*. Paris, 1921, p. 10 et suivantes.

avaient conservé avec la fidélité à l'Eglise, la notion du service de Dieu inauguré par Constantin.

Des temples de Jupiter et de Vénus avaient été élevés par l'empereur Adrien sur les emplacements du Saint-Sépulcre et de la terrasse du Golgotha. Celle-ci dominait de quelques mètres le jardin de Joseph d'Arimathie <sup>1</sup>. Les deux endroits où s'accomplit le salut du monde n'étaient distants que d'un jet de pierre.

Sainte Hélène fit déblayer les terrains. Elle fit construire la rotonde de l'*Anastasis* ou de la Résurrection, pour enfermer le saint tombeau dans une chapelle. Elle fit malheureusement disparaître le couloir qui menait au tombeau. Elle relia cette chapelle par un atrium à la magnifique basilique du Saint-Sépulcre qu'elle élevait.

Une autre chapelle d'une décoration éclatante, qui donnait son sens de victoire à la mort du Sauveur, fut élevée par elle, sous le nom de Martyrium, sur l'emplacement du Golgotha ou Calvaire <sup>2</sup>.

Tandis qu'elle poursuivait ses travaux, l'impératrice trouva, à l'est de ce monticule, une ancienne citerne abandonnée. On en exhuma les trois Croix, celle du Sauveur et celles des deux larrons.

La critique implacable qui s'était acharnée contre sainte Hélène, depuis la mort de Crispin, lui fit

<sup>1</sup> Victor GUÉRIN : *La Terre Sainte*, tome I, p. 105. — Marquis DE VOGÜE, *Communications sur les recherches du Père Germer-Durand sur les églises de Jérusalem. Acad. des Inscriptions*, 26 Mai 1911. *Evangile de Saint Jean*, XIX, 41.

<sup>2</sup> EUSÈBE, *Vit. Const.*, III, 25 à 42. — Les descriptions d'Eusèbe sont exactes. — La *Peregrinatio Sanctæ Sylviæ* parle de ces églises.



encore refuser par Eusèbe, ou plutôt par son continuateur, l'honneur de la découverte ou de l'Invention de la vraie Croix.

Il semble qu'une hérésie, l'Arianisme, ait voulu écarter de Jérusalem le Catholicisme avec celle qui le représentait auprès de son fils. Car la *Vie de Constantin*, publiée sous le règne de Constance II, passe sous silence la découverte de la vraie Croix par Sainte Hélène et les fondations de cette impératrice, à Jérusalem. Elle les attribue à l'empereur seul <sup>1</sup>.

Eusèbe n'aimait pas la mère de l'empereur, les ariens et Constance II encore moins. Mais il n'est pas vraisemblable que Sainte Hélène se soit désintéressée des constructions de Jérusalem, tandis qu'elle s'occupait de celles de Bethléem, d'après le même Eusèbe.

La découverte de la Vraie Croix par Sainte Hélène est confirmée par beaucoup de témoignages anciens, parmi lesquels on peut mentionner ceux d'auteurs qui ont généralement puisé leurs renseignements à de bonnes sources historiques tels que Rufin, Théodoret et Sozomène. Des traditions anciennes et des inscriptions ne permettent guère d'en douter <sup>2</sup>.

En effet, la dispersion des morceaux de la vraie Croix, dans le monde catholique, répandit bientôt, la gloire de cette découverte. Saint Cyrille de Jérusalem signala, dans ses Catéchèses, en 347, c'est-à-dire à l'époque même où fut publiée la *Vie de Constantin*; la dispersion des reliques de la vraie

<sup>1</sup> EUSÈBE, *Vita Constant.*, III, 25 à 42.

<sup>2</sup> Mgr DUCHESNE, *Hist. Anc. de l'Eglise*, t. II, p. 81.

Croix, dans le monde romain tout entier <sup>1</sup>. Une inscription de 350 en signale un morceau en Maurétanie <sup>2</sup>.

Cette dispersion était un signe du triomphe du Christianisme.

Constantin et Sainte Hélène firent suspendre, au plafond de l'église du Saint-Sépulcre, une immense Croix gemmée, au-dessus de laquelle se détachait sans doute la main de Dieu, tenant une couronne. Cette croix est représentée dans la belle mosaïque absidale de Sainte-Pudentienne à Rome, mosaïque qui nous fait connaître la Jérusalem de Constantin et de Sainte Hélène <sup>3</sup>, à l'aube de l'art triomphal chrétien.

Eusèbe parle avec admiration des deux églises que l'impératrice fit élever à Bethléem ; l'une près de la grotte dans laquelle était né le Sauveur, l'autre sur la montagne d'où il était monté au Ciel, le Mont des Oliviers.

Ces églises ont été dégagées de nos jours par des recherches qui ont en général confirmé l'exactitude des récits d'Eusèbe <sup>4</sup>.

La basilique de la Nativité a, la première, été signalée par le marquis de Vogüé comme l'exemplaire le mieux conservé de l'architecture religieuse de l'époque de Constantin <sup>5</sup>.

Sainte Hélène fit construire une belle église à

<sup>1</sup> SAINT CYRILLE : *Catéchèse*, XII. MIGNÉ, P. G., t. XXXII.

<sup>2</sup> AUDOLLENT : *Inscript. de Tixter. Bulletin de l'Acad. des Inscriptions et Belles-Lettres*, 1899, p. 417.

<sup>3</sup> LOUIS BRÉHIER : *L'Art chrétien*. Paris, 1918, p. 73.

<sup>4</sup> LES PÈRES VINCENT et ABEL : *Bethléem, le sanctuaire de la Nativité*, Paris, 1914.

<sup>5</sup> DE VOGÜÉ : *Les Eglises de Terre Sainte*, Paris, 1860.

Antioche. On en éleva une autre sur l'emplacement de la vision d'Abraham, à Mambré. Bientôt les églises s'élevèrent partout dans l'Asie Mineure. Celles du Hauran et de la vallée de l'Oronte représentaient la combinaison de l'art hellénistique avec les traditions de l'architecture de la Perse <sup>1</sup>. Constantin voulait utiliser toutes les ressources de son immense empire pour parachever le triomphe de la Croix.

Mais il n'en avait pas fini avec les difficultés que devaient soulever les intrigues des Evêques ariens d'Asie Mineure. Déjà, en 330, au moment où il s'installait à Constantinople, un synode d'évêques avait déposé celui d'Antioche, Eustathe <sup>2</sup>, dont le tort était d'avoir résisté aux deux Eusèbe.

Ceux-ci possédaient des arguments dangereux ; car ce qui caractérise les hérésies, c'est qu'elles tendent d'innombrables pièges. A l'Arianisme qui, à cette époque, faisait du Christ un dieu païen, le Sabellianisme avait opposé le prophète. Cette hérésie avait absorbé la personnalité du Christ dans le Père et niait que son âme divine eût réellement habité son corps. Elle avait pour fondateur Lucien, prêtre d'Antioche, qui avait considéré le Christ comme ayant été simplement visité par l'Esprit-Saint. Ainsi l'Orient hérétique enfantait d'avance l'esprit de Mahomet.

Mais Lucien s'était rétracté, avait été réintégré

<sup>1</sup> On peut prendre connaissance de cet art dans DIEHL : *Manuel d'Art Byzantin* — Paris, 1900 — Chapitre II, *Les Origines Syriennes*.

<sup>2</sup> SOCRATE, I, 23, 24.

dans l'Eglise, et avait subi le martyre sous Maximin Daza <sup>1</sup>. Sainte Hélène avait eu une dévotion particulière pour ce martyr, et l'église d'Antioche était placée sous son vocable. Il n'y avait, dans tout cela, rien que de très ordinaire. Mais les Eusébiens se servirent de ces événements pour accuser leurs adversaires de Sabellianisme. Une fois l'Orient nettoyé des disciples d'Athanase, leurs adversaires se flattaient de réhabiliter Arius et de faire condamner Athanase.

Eustache fut déposé et envoyé en exil, sur l'accusation de Sabellianisme <sup>2</sup>, en l'année 330 qui suivit celle où Sainte Hélène était morte au cours de son pèlerinage <sup>3</sup>.

Constantin avait une sœur, Constantia, qu'il avait mariée à Licinius aux temps bien éloignés de son ascension à l'Empire. Constantia mourut, en 330, avant l'inauguration de Constantinople; elle pouvait avoir de grands reproches à faire à l'empereur qui l'avait sacrifiée; elle ne lui demanda, à ses derniers moments, que de se rapprocher du confesseur qui avait gagné sa confiance. Constantin fit son chapelain de cet homme. Celui-ci lui représenta respectueusement qu'une interprétation exigeante de la doctrine briserait l'unité de l'Eglise <sup>4</sup>. C'était la manière d'atteindre Athanase.

<sup>1</sup> EUSÈBE, *Hist. Ecclés.*, VIII, 13 et IX, 6.

<sup>2</sup> St JÉRÔME : *de Viris. Ill.* — SOZOMÈNE, II, 18.

<sup>3</sup> Je dois renvoyer pour toute la chronologie de cette époque à ma *Numismatique Constantinienne*, t. I<sup>er</sup>. — Introduction dans laquelle j'ai tenu compte des travaux modernes, notamment de la *Chronologie de l'Empire romain*, par GOYAU et CAGNAT, Paris, 1891, et de l'*Histoire d'O.* SEECK, Berlin, 1897.

<sup>4</sup> SOCRATE, *H. E.* I, 25.

Pourtant Constantin n'entendait renoncer, à aucun degré, à la foi de Nicée ; mais Arius lui écrivait en son nom et en celui de ses disciples : « Si telle n'est pas notre foi, si nous ne reconnaissons pas véritablement le Père, le Fils et le Saint-Esprit, comme toute l'Eglise catholique et les Saintes Ecritures les reconnaissent, que Dieu soit notre Juge » <sup>1</sup>. Et la langue grecque, si précieuse pour définir la foi catholique, se prêtait aussi à toutes les retouches. Un changement de lettre faisait du Christ un être en devenir, au lieu du Verbe Eternel <sup>2</sup>. Constantin ne pouvait pas comprendre ces pêcheurs en eau trouble ; il ne savait pas que leur but était anti-chrétien. Il ne parlait pas le grec. Mais il n'eût pas condamné Athanase, sans raisons. Il avait de bons serviteurs comme cet Ablavius, préfet du prétoire, catholique, ami d'Athanase que Constance II fit massacrer aussitôt après la mort de son père.

Ablavius avait obtenu une première fois le retour de son ami et une lettre impériale qui permit à Athanase, promu évêque d'Alexandrie en 328 <sup>3</sup>, de visiter la Thébaïde en 329-330, la Pentapole et les Oasis en 331 et 332 et la Basse-Egypte en 333-334 <sup>4</sup>.

De pieux solitaires vivaient dans la Thébaïde, tel saint Antoine, l'homme de la foi, l'homme

<sup>1</sup> SOCRATE, *H. E.* I, 26.

<sup>2</sup> SOCRATE, I, 26, *gegenêmenon* au lieu de *gegennemenon*.

<sup>3</sup> RUFIN, *H. Ec.*, I, 14.

<sup>4</sup> ATHANASE : *Chronique des lettres festales*. — MIGNE, *Patrol. gr.*, t. XXVI, colonnes 1351 et 1443.



de Dieu <sup>1</sup>, Saint Athanase s'entendit facilement avec eux.

Le désert cachait bien des secrets dont les répercussions ébranlaient le monde. C'est au désert qu'Athanase a dû le salut et la possibilité de continuer la lutte pour la foi ; celle-ci s'y conservait intacte loin des schismes et des hérésies qui ne procurent que les succès du monde. Ces moines du désert étaient dévoués à Athanase, car ils reconnaissaient en lui le héros de la foi. Tous n'étaient pas nés pour entreprendre les luttes civiles et religieuses ; celles-ci ont leurs vocations. Telles furent celles des deux plus grands noms du iv<sup>e</sup> siècle, dans le domaine religieux, Athanase et Augustin, sortis tous deux de contrées corrompues, l'Egypte et l'Afrique. Mais Athanase trouva sa voie en jouant tout enfant sur le sable de la plage, où il fut aperçu par l'évêque Alexandre ; administrant le baptême, suivant les rites, à ses petits camarades <sup>2</sup> ; tandis qu'Augustin eut besoin, pour reconnaître la sienne, de l'holocauste volontaire de sa mère <sup>3</sup>. Mais les moines admiraient ces lutteurs, sur la scène du monde.

Il fallait, pour atteindre Athanase, faire oublier qu'il avait été le grand défenseur de la foi et transformer un assaut contre les décisions de Nicée, contre la consubstantialité, en une question de discipline et de politique. On ne pouvait, en effet, échapper au cercle dans lequel le Concile de Nicée

<sup>1</sup> *Lettres de Constantin* : SOCRATE, I, 27. — SOZOMÈNE, II, 22. C'est bien à tort qu'on a dit que Constantin s'appliquait cette définition à lui-même. Il ne fut jamais ridicule.

<sup>2</sup> RUFIN, *H. E.*, I, 14 ; HÉFÉLÉ, *Hist. des Conciles*, I, 266.

<sup>3</sup> *Confessions de Saint Augustin*.

avait enfermé les ariens, que si on oubliait les anathèmes des Pères. Une occasion s'offrait malheureusement aux ariens. Constantin devait célébrer une première fois ses *Tricennalia*, anniversaire de trente ans de règne, en 335 ; comme il avait célébré ses *Vicennalia* en 325. Ces grands anniversaires étaient fêtés avec tout l'éclat possible. Ils étaient signalés par des jeux publics, des déploiements de troupes, l'envoi d'ambassades étrangères, la distribution de largesses aux troupes, celle de médailles d'or aux grands fonctionnaires <sup>1</sup>. La députation de légations des villes à l'empereur et l'envoi de couronnes d'or, coïncidaient avec de grandes fêtes militaires et des cérémonies religieuses.

Constantin, ayant donné le pas au christianisme sur le paganisme, avait demandé que la réunion, reconnue indispensable, du Concile de Nicée, se fît en 325. Il était assez facile de lui persuader qu'un second concile important devrait signaler son second grand anniversaire, en 335, d'autant plus que les travaux poursuivis avec ardeur, depuis le voyage de Sainte Hélène en Palestine, avaient permis d'achever l'église de la Résurrection, construite sur les lieux où Sainte Hélène avait retrouvé, dans le roc, le Saint Sépulcre. Cette église devait être consacrée en cette année <sup>2</sup>. Les Pères pourraient s'y rendre après le concile. Ne

<sup>1</sup> EUSÈBE, *V. C.*, IV, 47. — *N. C.*, I, p. CLXV. Voir les superbes médaillons de caractère religieux frappés à cette occasion (trésor de Helleville) ; têtes dans l'attitude de l'oraison.

<sup>2</sup> EUSÈBE, *V. C.* III, 34 ; *et de laudibus Constant* : IX.

serait-ce pas un double triomphe pour l'Eglise <sup>1</sup>, et pouvait-on soupçonner ceux qui conseillaient de le susciter, d'être de mauvais catholiques ?

Mais on s'arrangerait pour que les adversaires d'Athanase soient les plus nombreux dans cette assemblée tenue en Asie Mineure, c'est-à-dire dans le centre d'action des deux Eusèbe.

Le concile de Nicée avait été vraiment œcuménique. Les noms d'Hosius, évêque de Cordoue — Vitus et Vincent, prêtres, légats de Rome, Alexandre, évêque d'Alexandrie, Eustathius, évêque d'Antioche, et Macaire, évêque de Jérusalem, suffisaient pour prouver que l'Eglise entière y était représentée <sup>2</sup>. Il n'en fut pas de même du concile de Tyr en 335.

On a accordé une importance ridicule au fait que Constantin a, dans les deux cas, convoqué les évêques. A-t-on réfléchi à l'impossibilité, pour beaucoup de vieillards, de venir à pied des extrémités de l'empire, et encore, n'auraient-ils pas eu le droit de le faire. Il fallait un permis de circulation, dans l'empire romain, et personne ne voyageait, sans utiliser, par autorisation impériale, les services de la poste. Mais il faut remarquer combien le voyage était plus long pour les partisans d'Athanase <sup>3</sup>.

Le concile que l'on fit convoquer par Constantin, à Tyr, en 335, n'avait pas besoin d'être œcuménique ; il fallait même absolument qu'il ne le

<sup>1</sup> EUSÈBE, *V. C.*, IV, 41.

<sup>2</sup> MANSI, *Coll. Concil.*, t. II, p. 882 à 927. — SOCRATE, *H. E.*, I, 13.

<sup>3</sup> ATHANASE, *Apologia contra Arianos*, 72 à 83.

fût pas, pour perdre Athanase. On pouvait le justifier au point de vue disciplinaire. Ce serait un synode des évêques d’Égypte et d’Orient. Il s’agirait de juger des crimes contre la discipline et l’ordre public. On se passerait de l’adhésion de l’évêque de Rome. Des mesures disciplinaires pouvaient être prises, en effet, par des synodes locaux <sup>1</sup>.

En fait, le synode de Tyr n’obtint jamais l’approbation de Rome ni de l’Église entière, et Constantin, en exilant Athanase, ne lui retira pas son évêché d’Alexandrie et l’envoya dans les Gaules où il devait être bien reçu par Constantin II.

Athanase avait refusé de se rendre à un premier synode tenu à Césarée où les Eusébiens dominaient. Il ne voulut se refuser à comparaître devant celui de Tyr, auquel le conviait l’empereur ; mais une circonstance malheureuse se produisit, tandis qu’il se justifiait, devant le synode, du crime d’assassinat d’Arsénios, évêque d’Hypsélé. Il faisait comparaître l’assassiné, devant lequel l’accusateur, Arkaph, prit la fuite, quand ses ennemis firent faire, par quelques-uns des leurs, une enquête en Égypte. Là, le préfet, Philagrius, qui était un apostat, accepta toutes les accusations contre Athanase, sans les contrôler <sup>2</sup>.

Le domaine de ces accusations doit être délimité si l’on veut éclairer toute cette procédure.

Elles nous paraissent insensées, mais elles ne l’étaient pas alors.

Dès le début, trois évêques schismatiques, mêlés

<sup>1</sup> SOZOMÈNE, II, 25.

<sup>2</sup> ATHANASE, *A. C. A.*, 60, 61, 62.

tiens, accusèrent Athanase d'avoir imposé à Alexandrie un tribut de chemises de lin. Ces vêtements étaient ceux des prêtres païens des cultes égyptiens. On passait facilement de cette accusation à celle de magie. La magie était combattue par Constantin et pratiquée en Egypte par le clergé païen <sup>1</sup>.

Cette accusation en préparait d'autres, on avait déjà prétendu qu'Athanase avait fait couper la main d'Arsénus, évêque d'Hypsélé, pour s'en servir dans des opérations de magie. On reprit un peu plus tard une autre accusation de magie qui perdit Athanase <sup>2</sup>.

On critiqua d'abord son élection épiscopale. Il fallait établir qu'il était un élément de discorde, dans l'Eglise et qu'il n'avait pas été consacré régulièrement; on accumulait les abus de pouvoir à son actif. Il était accusé de crimes dans la Maréotide <sup>3</sup>.

Il avait interdit à un faux clerc du nom d'Ischyrras, habitant le Delta, d'exercer les fonctions sacerdotales et lui avait enjoint de venir le trouver. Ischyrras, alors malade, eut le temps de s'entendre avec ses ennemis. Il fut convenu qu'on accuserait le prêtre Macaire, qu'Athanase avait envoyé vers Ischyrras, d'avoir renversé son autel, brisé son calice et brûlé les livres saints <sup>4</sup>.

L'Afrique venait d'être ensanglantée, pendant vingt-cinq ans, par le schisme des Donatistes,

<sup>1</sup> SOCRATE, I, 30.

<sup>2</sup> SOZOMÈNE, II, 25.

<sup>3</sup> SOCRATE, II, 25.

<sup>4</sup> ATHANASE, *A. C. A.*, 65. — SOCRATE, I, 25. — SOZOMÈNE, II, 23.



lequel, avait eu pour prétexte des fautes analogues. Que devait penser l'Empereur qui désirait la paix religieuse et civile ? Sans doute qu'il fallait sévir <sup>1</sup>. On ne tient jamais assez compte de ce qu'il réprimait des émeutes civiles.

Tous les adversaires d'Athanase s'étaient donné rendez-vous au synode de Tyr. On trouve en tête des signatures, au bas des actes, celles des deux Eusèbe, de Théognis de Nicée, de Maris de Chalcedoine, de Macédonius de Mopsueste, d'Ursace de Singidunum, de Valens de Marcie, de Théodore d'Héraclée, de Patrophile de Scytopolis, tous en vue dans la lutte contre Athanase. Celui-ci perdit confiance en face de cette opposition sans scrupules et se rendit à Constantinople.

Ce fut l'occasion, pour le synode, de le condamner. Une lettre à l'empereur et une lettre encyclique aux évêques firent savoir qu'il lui était défendu de retourner à Alexandrie, où il aurait pu provoquer de nouveaux troubles <sup>2</sup>. Il n'avait pas voulu, disait-on, se rendre au synode de Césarée ; il était venu à celui de Tyr accompagné de tout un clergé égyptien pour provoquer des scandales. Il avait déposé en Égypte l'évêque de Pélusium parce que celui-ci lui avait reproché les vices de son élection <sup>3</sup>.

Tous les actes de sa conduite et de son gouvernement épiscopal étaient incriminés ; ses plus vénérables défenseurs, comme l'évêque de Thessalonique, menacés.

<sup>1</sup> Mgr BATIFFOL, *La Paix Constantinienne*, p. 374.

<sup>2</sup> ATHANASE, *Ap. C. A.*, 85.

<sup>3</sup> SOZOMÈNE, II, 25.

La présence du comte Denys, favorable aux Eusébiens, mais représentant Constantin, empêchait seule les assassinats.

On ne touchait pas, pour le moment, à la foi de Nicée; on se souvenait que Constantin avait dit : « Ce qui est ordonné par les saints évêques dans les conciles, l'est par la volonté de Dieu » <sup>1</sup>.

Mais l'empereur voyait tous ses projets traversés par ces luttes dont il ne pouvait découvrir la cause. Il donna l'ordre aux évêques réunis à Tyr de se rendre à Jérusalem pour y assister à la consécration de l'église du Saint-Sépulcre <sup>2</sup>. Au moins rentreraient-ils ainsi dans leurs attributions certaines. Il avait le droit de le leur commander comme évêque du dehors. La dédicace se fit le 14 Septembre 335 <sup>3</sup> et il y eut un synode de Jérusalem.

Mais voici qu'à ce moment les évêques reçurent du Palais, des invitations pressantes à se rendre tous à Constantinople. C'était un coup de théâtre.

Athanase venait d'avoir une entrevue avec Constantin, qu'il avait abordé pendant ses sorties en ville et s'était justifié <sup>4</sup>.

Sa conduite était droite. Il avait demandé au chef du Palais chrétien sa protection contre un abus de pouvoir <sup>5</sup>, car ce qu'on poursuivait en lui, c'était la foi de Nicée, et tous les faits qu'on lui reprochait étaient inexistants. Néanmoins, Constantin ne lui accorda qu'une grâce, le droit de se

<sup>1</sup> EUSÈBE, V. C., III, 20.

<sup>2</sup> SOCRATE, I, 32.

<sup>3</sup> EUSÈBE, V. C., IV, 43 à 48.

<sup>4</sup> ATHANASE, A. C. A., 86.

<sup>5</sup> HÉFÉLÉ, *Hist. des Conciles*, I. 464.

justifier en sa présence et en celle des membres du Synode de Tyr. Aussi le saint fut-il accablé quand il vit que ses amis et ses témoins, terrorisés, n'avaient pas eu le courage de suivre ses adversaires <sup>1</sup>.

Alors fut portée contre lui, en présence de l'empereur même, une accusation bien plus grave que toutes les autres, et entièrement du domaine politique et superstitieux : celle d'avoir suspendu, par son influence personnelle, ou par des opérations de magie, les transports de blés d'Alexandrie à Constantinople.

Cette accusation réveillait les préoccupations les plus troublantes de Constantin. Sa capitale pouvait être affamée, si les transports manquaient, et l'on était encore aux temps proches de l'organisation de ses services publics, en 330.

Un socialisme compliqué faisait que les villes ne pouvaient pas s'approvisionner elles-mêmes. Le devoir de Constantin n'était-il pas d'assurer le ravitaillement de la sienne et la paix de l'Orient catholique ? Il avait déjà laissé massacrer par le peuple le néoplatonicien Sopater, soupçonné du même crime, fondé sur la magie, qui consistait à arrêter les convois de vivres pour la capitale <sup>2</sup>. Ces craintes nous semblent puériles, mais l'émeute grondait, quand le peuple n'apercevait pas à temps les voiles des flottes qui apportaient l'annone, la subsistance de la ville. Le préfet d'Égypte envoya des rapports qui condamnaient Athanase. La présence en Égypte de Delmatius, neveu catholique

<sup>1</sup> SOCRATE, I, 35. — SOZOMÈNE, II, 25.

<sup>2</sup> EUNAPE, *Vie des Sophistes*, 5.

de l'Empereur, avait d'abord permis de contrôler ces calomnies qui, maintenant, arrivaient seules au palais.

Constantin eut encore la main forcée par les apostats, comme il l'avait eue par les païens pour la mort de Crispus, et afin d'éviter le soulèvement de sa capitale, il envoya Athanase en exil <sup>1</sup>.

Ce dernier reconnut que l'empereur ne le poursuivit pas de son hostilité <sup>2</sup>. Constantin ne déposa nullement Athanase ; il l'exila. Néanmoins les ariens triomphaient. Il ne restait plus à Arius, après la décision du Concile de Tyr, qu'à faire sa rentrée officielle dans l'Eglise <sup>3</sup>. Croyant l'empereur gagné à sa cause, il se rendit à Constantinople ; mais Constantin lui demanda s'il avait renoncé à toute hérésie. Arius affirma, par serment, que la doctrine qui l'avait fait condamner par le concile de Nicée n'était réellement pas la sienne, et l'empereur, en le congédiant, prononça ces graves paroles : « Si ta foi est réellement orthodoxe, tu as raison de prêter serment ; si elle est impie, que Dieu te juge à cause de tes serments » <sup>4</sup>.

On était arrivé à l'heure suprême, où Judas livre son maître par un baiser, Arius l'Eglise <sup>5</sup>.

Les Eusébiens essayèrent d'abord leur puissance à propos d'un jugement sur l'évêque Marcel, lequel avait accepté des croyances indiennes sur le dieu de l'extase, par l'intermédiaire d'une sorte

<sup>1</sup> SOZOMÈNE, II, 28.

<sup>2</sup> ATHANASE, *Hist. Arian. ad monachos*, 50.

<sup>3</sup> Mgr DUCHESNE, *H. A. E.*, t. II, 183.

<sup>4</sup> ATHANASE : *De Morte Arii*, chap. 2.

<sup>5</sup> DE BROGLIE, *L'Eglise et l'Empire romain au IV<sup>e</sup> siècle*, Paris, 1856.

de mage, Apollonius de Tyane, qui avait agité l'opinion en Orient au 1<sup>er</sup> siècle de l'Ère chrétienne <sup>1</sup>.

Le prétexte était bien choisi ; l'erreur de Marcel n'était pas celle d'Arius ; aussi les Eusébiens demandèrent-ils l'admission à la communion des fidèles, de ce dernier, parce qu'il combattait de telles erreurs. On sait combien cette admission était entourée de précautions par l'Eglise.

Les Eusébiens rencontrèrent un obstacle inattendu dans l'évêque de Constantinople, Alexandre, pieux vieillard qui ne semblait qu'un roseau, mais qui, tout d'un coup, pour ne pas trahir l'Eglise, se montra de fer et prêt à affronter la mort, en révélant le sang des martyrs <sup>2</sup>. Constantin commit, à cette occasion, sa seule faute impardonnable contre la religion ; en imposant la communion d'Arius. Il était désarmé, après le serment de ce dernier, qu'il avait eu le tort de provoquer ; mais sans doute il comptait, comme il affirme l'avoir fait souvent, sur quelque manifestation de cette puissance divine qui l'avait conduit dans sa carrière.

L'évêque Alexandre passa la nuit, du samedi au dimanche, en prières, dans son église d'Irène, demandant à Dieu sa mort personnelle, plutôt que la communion avec l'impie <sup>3</sup>. Cette nuit du samedi était celle pendant laquelle, à la fin de chaque semaine, la capitale s'illuminait de milliers de

<sup>1</sup> PHILOSTRATE : *Vie d'Apollonius de Tyane*. — EUSÈBE : *Préparation Evangélique*, IV, 13.

<sup>2</sup> St ATHANASE, *Epist. ad Episcopos Aegypti et Lybiae*, c. 19.

<sup>3</sup> ATHANASE : *Adversus Serapionem patrem*.



lumières, annonçant pour le lendemain celle du Seigneur. Et le pieux évêque, pris d'angoisse, devait se dire : « Cette lumière de la foi va-t-elle s'éteindre ou se pervertir dans mon église ? »

Cependant Arius sortait vainqueur du palais impérial ; l'orgueil le transportait, pendant qu'il traversait le Forum, où la colonne de porphyre, avec la statue solaire de l'empereur et l'oratoire, signalaient la rencontre du paganisme et du christianisme, dont il devenait l'arbitre.

Tout à coup, il fut pris de douleurs intolérables. Était-ce la joie de son triomphe qui l'avait troublé ? Il souffrait d'une hernie. Il demanda à se retirer dans un lieu secret. On l'attendit quelque temps, mais quand on força la porte, on le trouva étendu par terre. On ne sait s'il mourut aussitôt ou s'il agonisa jusqu'au lendemain matin <sup>1</sup>.

Le procès avait-il été jugé par Dieu ?

Ce qui est certain c'est que Constantin se trouvait libéré de la seule faute impardonnable qu'il eût commise, et que l'Eglise catholique sortait victorieuse de l'épreuve <sup>2</sup>.

La fin des longs règnes est souvent pleine de dangers. Constantin n'avait pas soixante ans, mais il en avait régné plus de trente. Il n'était pas devenu un roi fainéant ; il assura en 334 le repos des frontières du Danube.

<sup>1</sup> SOCRATE : *H. E.*, I, 38. — SOZOMÈNE, II, 30. — ATHANASE : *De morte Arii*, 4. — *Hist. ad monachos*, 51. — RUFIN, I, 12, 13.

<sup>2</sup> Constantin n'intervint, dans tous les autres cas, qu'à titre civil, et sans enlever leur juridiction aux Evêques. Il abusa du pouvoir civil pour ce qu'il crut être le bien de l'Empire et pour obtenir la paix de l'Eglise, mais il fut trompé par les ariens. Il ne porta pas atteinte volontairement aux droits de l'Eglise.

Mais en 336, le roi de Perse se mit à réclamer les cinq provinces que Galère avait perdues, puis reconquises <sup>1</sup>.

Constantin eut le mouvement des grands rois, que retrouvera Louis XIV, avant Denain, quand il dira qu'il lui reste à aller mourir sur l'Escaut. Il se prépara à la guerre. Mais ces suprêmes sursauts d'énergie sont souvent couronnés de succès. En apprenant les préparatifs de l'autre chef du monde ; le roi de Perse, qui disait lui-même qu'il n'y avait que deux yeux ou lumières dans le monde, celui ou celle du monde Romain, et l'autre du monde Persan ; Sapor comprit que l'heure n'était pas venue, encore, de la chute du monde romain. Fût, par une attention délicate, ce fut à l'approche des fêtes de Pâques qu'il envoya au souverain chrétien une députation, pour lui proposer la paix et un traité d'alliance.

Il n'était que temps. Bientôt Constantin sentit les atteintes du mal qui devait l'emporter. Quel sentiment lui fit gagner les eaux de Drépane, ville à laquelle il avait donné le nom de sa mère, Hélé-nopolis ? Était-ce un souvenir de Sainte Hélène ou les suggestions d'une santé défaillante ?

N'éprouvant pas de bien de ces eaux, il voulut être baptisé <sup>2</sup>. Il avait longtemps songé, dit Eusèbe, à recevoir le baptême dans les eaux du Jourdain. Ce qui est certain, c'est qu'il ne voulait recevoir le sacrement qui lui ouvrait les portes de l'Eglise, qu'en abdiquant le pouvoir impérial

<sup>1</sup> VICTOR : *de Cæsaribus*, 41.

<sup>2</sup> St JÉRÔME, *Chronique*, année 2353. — SOCRATE, I, 39. — SOZOMÈNE, II, 34.

entaché de paganisme. Là est le secret de son baptême tardif.

Il gagna donc Ancyre, près de Nicomédie, dont l'évêque était Eusèbe, et reçut le baptême de sa main. Il n'existe plus aujourd'hui de doutes sur ce fait depuis que l'on a éclairci l'origine des légendes qui transportaient son baptême à Rome <sup>1</sup>.

On a reproché au fondateur de l'ordre chrétien ce sacrement tardif, comme on lui a tout reproché. Son sentiment apparaît pourtant très simple. Il ne pouvait aller plus loin ; il voulait recevoir le baptême des mains de l'évêque du diocèse. Celui-ci, quoique entaché d'Arianisme, pouvait administrer ce sacrement.

La fin de Constantin fut conforme à toute sa vie. Il avait assez souffert, dans les combats pour l'achèvement de son œuvre de Serviteur de Dieu, et il avait suffisamment pratiqué toute sa vie la conversion du cœur, *metanoia*, pour pouvoir franchir en un instant tous les degrés de la pénitence et devenir un fidèle de l'Eglise <sup>2</sup>. Il se berçait des illusions des derniers jours et disait : « Si  
« Dieu me laisse encore quelques années de vie,  
« je le prierai au milieu des fidèles » <sup>3</sup>. Il avait été assez longtemps l'évêque du dehors ; il entra dans la Maison du Père, cette fois à titre de fils. Il avait dû jusqu'alors prier dans les oratoires solitaires.

Sachant que tous ses malheurs lui étaient venus

<sup>1</sup> Voir F. J. DÖLGER. *Die Taufe Konstantins* dans *Konstantin d. Grosse*. Freiburg, 1913.

<sup>2</sup> CANON VI, concile d'Ancyre.

<sup>3</sup> EUSÈBE, *V. C.*, IV, 62.

du dédoublement de l'empire, tout à la fois païen et chrétien, il abandonnait cette pourpre impériale qui lui avait été si lourde à porter. Il la quittait avec joie ; et se considérant comme au terme de ses longs travaux, il se mettait au rang des simples fidèles, bien différent de ses successeurs byzantins. Il n'était pas même clerc dans l'Eglise.

Quel exemple d'humilité que celui de cet empereur romain, tout-puissant, roi et chef du Palais qui déposait la pourpre pour s'égaliser au plus humble des fidèles ! <sup>1</sup>. Voici comment il crut pouvoir concilier encore cet acte avec les devoirs du chef, tout en abdiquant.

Il existait dans le palais une sorte de code de l'honneur, selon lequel le fonctionnaire qui se retirait restait honoraire, en vacation d'emploi. C'est le rôle qu'il s'attribuait à l'avenir, ne sachant pas sa fin toute proche.

De ce fait, il créait un interrègne dans l'empire ; car il était Auguste et c'était à titre de Césars que ses fils devaient régner. Mais ceux-ci poussant plus loin cette application des principes de la noblesse Constantinienne, pour les utiliser en les faussant dans un but pratique, conservèrent après sa mort, à leur père, le titre païen de divin Auguste et se mirent à l'abri de cette ombre tutélaire, pour accomplir leurs crimes, pour massacrer leurs proches et les bons serviteurs de celui qu'ils semblaient honorer.

L'Empire avait gardé l'empreinte de l'empereur, le Palais celle de son chef, la collectivité des

<sup>1</sup> EUSÈBE, *V. C.* IV, 62.

chrétiens celle du Serviteur de Dieu. Aussi la civilisation romaine et chrétienne tout entière, telle qu'elle avait existé pendant la vie du souverain, fut présente dans les honneurs qu'on lui rendit après sa mort.

Celui qui avait défendu, après sa conversion, qu'on célébrât les cérémonies païennes dans les temples consacrés à sa famille, fut désigné comme divin sur les médailles frappées après sa mort, en son nom, par ses fils. Il avait agi de même envers son père Constance Chlore, quand il était jeune, mais il était alors païen. Ses fils ne l'étaient pas. C'était pour consolider leurs trônes qu'ils faisaient de lui, l'héritier du divin Jules. Et comme il avait imposé la croyance au Dieu unique, même aux païens, dans les prières publiques, ils crurent se libérer en représentant la main de Dieu qui descendait du Ciel vers leur père <sup>1</sup>. C'était une vaine manifestation.

Par contre, le Palais tout entier saluait son chef chrétien ; les prières s'élevaient dans les églises et les lamentations sur sa mort étaient sincères au sein du peuple de Dieu.

Mais, comme tous ses actes avaient été déformés par une opposition païenne, on ne comprit plus après lui, pendant longtemps, que les honneurs qui lui avaient été rendus par ses Grands, par tous les palatins et les membres de la noblesse Constantinienne, l'avaient été suivant la règle de la dignité et du mérite reconnue par les chrétiens. Les dignitaires se prosternèrent, en effet, devant

<sup>1</sup> *Wumismat. Const.*, t. II, p. 548 et pl. VI, fig. 16 et 17.



ses reliques, comme ils l'avaient fait de son vivant, et la conscience chrétienne fut présente dans la hiérarchie des hommages rendus à l'empereur <sup>1</sup>. Son adoration n'était plus celle de Caligula, de Domitien ou de Dioclétien <sup>2</sup>. Elle n'était pas, comme on l'a cru, celle des rois de Perse, mais bien celle des rois de Juda, d'Israël et des Patriarches dont il avait pris la succession morale et recueilli le diadème. Elle ne pouvait pas s'adresser à un empereur païen, puisque son sarcophage se trouvait placé au milieu de ceux des douze Apôtres. C'était le Serviteur de Dieu qui, pareil à ses prédécesseurs supposés, depuis les Patriarches, recevait les hommages dûs à ceux qui conduisent le peuple de Dieu.

Tout ce qui se passait sous Constantin et après sa mort devait avoir d'immenses conséquences.

Le second concile de Nicée, en 787, devait prescrire à l'endroit de Dieu une adoration véritable *aleitinên latreian*, et à l'égard des images l'honneur et le prosternement. C'était aussi la distinction qui existait entre l'adoration païenne qui devait être refusée aux empereurs ou rois chrétiens, depuis Constantin, ainsi qu'aux images, et la génuflexion, le prosternement, l'adoration venue d'Israël, que Constantin avait acceptés pour sa personne, dans sa nouvelle majesté royale mais chrétienne.

L'autre grand empereur-roi, Charlemagne, protesta, plus tard, contre l'adoration des images,

<sup>1</sup> Voir le commentaire de GODEFROID. *Code Théodosien*, t. II, p. 82. — EUSÈBE, V. C., IV, 57.

<sup>2</sup> VICTOR : *de Caesaribus*, 39.

mais, trompé par le sens des mots, il rejeta même le prosternement qui s'était pour la première fois manifesté devant les dépouilles de Constantin. Il croyait qu'un synode avait ordonné l'adoration des images et pas plus que Constantin il n'en voulait ; il rejetait le rite de Byzance <sup>1</sup>.

Mais la Papauté savait que Charlemagne et Constantin étaient de grands serviteurs de l'Eglise, et le Pape Hadrien, comme Sylvestre et Miltiade, était conscient de ce qu'une obligation d'honneur, même tacite, liait le souverain à Rome. Là se trouve le secret de l'entente de ces grands empereurs-rois avec la Papauté.

Cependant, la dépouille de Constantin jouait encore le rôle représentatif des deux fonctions qui avaient rempli sa carrière, celle de l'empereur, et celle du Serviteur de Dieu, chef du Palais chrétien.

Le dualisme persistait après sa mort. Ainsi le voulaient ses fils pour recueillir son héritage tout entier. Le sarcophage était revêtu de la pourpre qui avait consacré l'empereur <sup>2</sup> et le Palais saluait son chef et son fondateur <sup>3</sup>.

Mais les grandeurs de ce monde s'arrêtaient là. Au-delà de l'empereur, au-delà du chef du Palais, il y avait le fidèle. Constantin avait entrevu, puis conquis ce titre <sup>4</sup>.

Il pouvait entrer réellement dans l'assemblée

<sup>1</sup> Georges GOYAU : *H. religieuse*, p. 132, dans l'Histoire de la Nation Française, sous la direction de Hanotaux.

<sup>2</sup> AMMIEN MARCELIN, X, 5. — *Code Théod.*, VI, 8, 1. — *C. Justinien*, XII, 5.

<sup>3</sup> N. C., t. II, p. 548. — EUSÈBE, V. C., IV, 73.

<sup>4</sup> EUSÈBE, V. C., IV, 62 à 67.

des saints. Il voulut que son sarcophage reposât au milieu de ceux qui contenaient les reliques des Princes des fidèles, pour recueillir le bénéfice des prières qui leur étaient adressées.

Ainsi, le troisième aspect de sa vie se révélait. Il n'avait porté que quelques jours la robe de Catéchumène, mais cela suffisait à son acte d'humilité. N'avait-il pas voulu être l'égal des plus humbles, de ces esclaves chrétiens eux-mêmes qui n'avaient pas d'existence légale dans le Droit romain, de ceux qu'il avait dû recommander à la charité de leurs maîtres dans ses lois.

Mais pour lui, son Maître c'était le Christ. Il avait été bon ouvrier ; comme Serviteur de Dieu, il avait travaillé à sa manière à la vigne du Seigneur. Ce qui le prouve, c'est qu'après la chute de l'Empire, les Nations allaient être formées par des chefs chrétiens, et que l'Eglise serait suzeraine à sa manière. La terre romaine n'était-elle pas déjà sous son règne, jusque dans les provinces les plus lointaines, couverte de basiliques annonçant la floraison de l'art chrétien triomphal, dans un monde régénéré ? Il avait le droit de vouloir reposer en paix, après tant de luttes, dans l'église des Saints-Apôtres à Constantinople, car après avoir été l'un des plus grands souverains de tous les temps, il avait voulu mourir petit pour suivre son divin Maître.

## CONCLUSION

---

On doit à Constantin le cri de triomphe, de trop courte durée, jeté dans ses vers par le poète chrétien, Prudence, à la veille de l'invasion d'Alaric.

« Maintenant, s'écrie Prudence; on vit dans tout l'univers, comme s'il n'y avait plus que des citoyens de la même ville; on vient des pays les plus éloignés, des rivages que la mer sépare, porter ses affaires aux mêmes tribunaux et se soumettre aux mêmes lois ».

L'unité législative était en effet sauvée.

Et le poète ajoute: De tant de peuples, est sortie une seul lignée.

(*Textitur alternis ex gentibus una propago*).

Gaston Boissier, dans son admirable analyse littéraire de cette époque, a traduit le mot: *Gentes*, par nations. Il a sans doute pensé que le poète avait voulu donner une plus grande portée que de coutume, aux mots: *Gens* et *Propago*, pour magnifier son sujet.

Mais la *Gens* était la famille antique, support de la Cité.

Les anciens ne connaissaient pas la nation, formée par la réunion de toutes les unités d'un peuple, dans le devoir, et par les obligations morales réciproques, conception d'origine chrétienne. On a vu que les nations qui méritent ce nom, sont

sorties du Palais chrétien de Constantin. D'autres nations sont, au cours des siècles, issues des premières, par le moyen de leurs colonisations. Pour les anciens, au contraire, le mot *Natio* désignait seulement un groupe d'êtres de même naissance. Il y avait des nations d'abeilles. La nation des Mèdes, était une race et un empire.

L'empire romain n'était plus, dès le II<sup>e</sup> siècle de notre ère, qu'une vaste cité stoïcienne. Le Bas-Empire maintint son unité sous le gouvernement du Préfet du Prétoire.

Ce fut cette universalité de la Cité qui perdit l'empire, en supprimant les libertés locales.

Mais Constantin ne s'était pas contenté de maintenir l'unité de la législation et le cadre de l'empire. Il avait créé, au centre même du monde romain, un organisme nouveau, gouvernemental, administratif : le Palais chrétien ; comprenant sa Maison, ses troupes personnelles et sa noblesse. C'était une individualité nouvelle, née de l'ancienne unité mondiale, mais s'en détachant et dont les Nations chrétiennes se détacheront un jour en sortant du Palais Constantinien.

C'est ce qui explique que les chrétiens soient restés profondément attachés à Rome jusqu'à la chute de l'empire. Ils voyaient, depuis la réforme Constantinienne, leur Église honorée d'un bout à l'autre du monde romain. Les gouverneurs et tous les Juges leur étaient favorables. Ils avaient la vision d'un nouveau visage de Rome. Ils ne connaissaient peut-être pas très bien la cause de la transformation de l'État ro-



main. Ils savaient pourtant que les carrières du Palais leur étaient ouvertes, et que la science chrétienne y était appréciée. C'est ce qui explique qu'un Saint Ambroise, à peine sorti de l'administration, fut un grand évêque, car il était instruit dans les Lettres chrétiennes.

Les chrétiens ne craignaient pas d'entrer dans le Palais, car les prescriptions de l'Honneur, la règle de l'ascension par le mérite, par l'appel du chef contrôlé par le jugement des pairs, devaient y être observés.

Deux grandes écoles d'historiens ont voulu, l'une que notre civilisation fût issue de la Rome païenne, l'autre qu'elle fût venue de la Germanie. Mais la Rome païenne ne pouvait léguer aux peuples à venir que ce qu'elle possédait, c'est-à-dire l'obéissance passive, le service strict, le Droit allant de la loi des XII tables à l'Équité mais non cet esprit du Moyen Age, dans lequel la Fidélité consentie et l'Honneur jouent un si grand rôle que tout le droit féodal, Français surtout, en est pénétré.

Quant à la Germanie, elle ne pouvait perpétuer que des associations fondées sur les liens du sang ou des groupements ou compagnonnages formés pour les avantages et les risques de la guerre, lesquels leur plaisaient ; ou pour le partage du butin. C'est en raison de leur origine que les associations des Germains allaient jusqu'à exiger l'union, dans la mort, de ceux qui avaient mêlé leur sang et rendaient l'existence impossible à tout compagnon qui aurait manqué à son engagement. Celui-ci n'était nullement le pacte *moral* consenti, ni l'obligation d'honneur *bilatérale* que nous trou-

vons déjà dans le Palais chrétien de Constantin, et sur lequel repose la civilisation chrétienne.

Notre Moyen Age, si plein de vraies grandeurs a mis la loyauté, expression de la conscience chrétienne, au-dessus de la légalité. L'antiquité avait eu le pressentiment de cette grandeur de l'humanité lorsque Sophocle écrivait qu'il y avait une loi divine au-dessus des lois humaines. Mais le Moyen Age alla plus loin en développant les deux principes de la *Fidélité libre* et de l'*Honneur*, nés du Service de Dieu, dans le Palais chrétien.

Ces principes historiques du Droit public chrétien ayant été mis d'accord avec la raison, sont devenus des principes humains de Droit universel <sup>1</sup>. Tous les Etats pourraient aujourd'hui les admettre dans leur Jurisprudence et reconnaître les obligations morales qui en dérivent, mais en acceptant la condition de ces principes qui n'est autre que l'existence de la conscience. Or, il ne peut y avoir de conscience de l'anonymat, du nombre, de la foule, des assemblées irresponsables. La conscience est individuelle. Saint Paul distinguait la conscience de celui qui est scandalisé, de celle de celui qui scandalise. C'est pourquoi il faut des consciences à la tête des nations. De là ressort le caractère de Juges que Guizot reconnaissait aux Rois de France après avoir éliminé leurs autres attributs. Saint Louis a laissé le type inaltérable du Juge à la tête de la Nation chrétienne.

<sup>1</sup> C'est la constante erreur des juristes internationaux de confondre le Droit civil et le Droit des gens avec le Droit public, duquel seuls ressortissent les rapports des nations et des peuples. C'est pourquoi ils oublient que l'Honneur est à la base de ces rapports entre Nations et Etats.

La notion du Service s'est obscurcie dans les temps modernes et a perdu toute sa beauté. Rattaché au service de Dieu, celui du Palais chrétien était noble. Il fut confié à la nouvelle noblesse, laquelle reconnaissait la morale chrétienne.

Ce fut de cette noblesse que sortit la Chevalerie française. Toutes deux étaient caractérisées par une égalité morale, celle de la responsabilité devant Dieu du moindre et du plus grand de ses serviteurs. Le simple Chevalier, *Miles*, devenait, au moment de l'adoubement, l'égal du roi. Mais ce chevalier était l'héritier du Palatin, de celui qui militait dans le Palais constantinien.

Dans les deux constructions, celle du Palais et celle de la Chevalerie, la conscience chrétienne se trouvait à la base de la pyramide sociale, dans la famille et dans le Chevalier ou le Palatin, comme à son sommet, dans le Chef Serviteur de Dieu.

C'est cette organisation sociale qui a échappé aux historiens. — Pourtant un savant moderne, M. Guilhaumoz, a montré que l'origine de la noblesse en France se trouvait dans les troupes du Palais des empereurs romains, mais ne distinguant pas le Palais chrétien de la Maison divine des Césars, il ne pouvait s'expliquer l'origine biblique des noms de ces troupes (*Pueri, Viri fortes*) communes à la monarchie Franque et à Byzance. Ces noms ont la même origine, parce que le Palais chrétien, placé à la source de deux civilisations, a fait la relève du Service de Dieu, en succédant au peuple d'Israël. Ce fut pour la même raison que les rois de France héritèrent du diadème des rois de Juda.

La notion du service se conserva à Byzance et

en Occident, mais l'empire byzantin devint rapidement despotique et théocratique, conformément aux titres de son protocole.

Le droit divin y fut rétabli par Justinien sous une forme nouvelle.

Les empereurs y furent les représentants directs du Christ dont ils associèrent le règne au leur sur les médailles, mais pour gouverner l'Eglise en son nom, car son trône était vide, à côté du leur, dans la salle du couronnement.

Ils n'en maintinrent toutefois que plus strictement leur titre de Serviteurs de Dieu parce qu'il leur accordait la toute-puissance. On répéta cette épithète dans toutes les cérémonies officielles jusqu'à la fin de l'Empire. Un tel, une telle, serviteur ou servante de Dieu est baptisé, couronné, marié au nom du Christ et des saints. Ainsi se conserva, jusqu'à la fin de l'Empire byzantin, la marque évidente de la création constantinienne dont l'esprit avait disparu.

Une grande confusion, dans les idées, est née de la méthode qu'ont suivie quelques-uns des plus grands historiens du Droit en faisant du Code Justinien l'aboutissant du Code Théodosien. Sans doute, le code Byzantin ou Justinien a recueilli beaucoup de Constitutions des empereurs chrétiens d'Occident, mais il en a supprimé beaucoup d'autres et des meilleures. On reconnaît aujourd'hui que les réformes du Code Justinien sont venues des écoles d'Orient<sup>1</sup>. Ce droit international rétablit l'autocratie sur le trône impérial.

(1) Paul COLLINET. *Etudes historiques sur le Droit Justinien*. Paris, 1912 et 1924.

Les empereurs légiférèrent sur les matières religieuses. Il faut rendre à la réforme constantinienne, poursuivie par les empereurs catholiques d'Occident jusqu'à Théodose, son originalité et sa grandeur.

La civilisation occidentale en est issue, elle est la forme vraiment progressive de l'humanité ; son esprit est formé d'Honneur et de vérités qui rendent libres.

Le Palais de Constantin et de ses successeurs a traversé, sans être supprimé, et même en jouant le rôle d'organe de soutien des gouvernements successifs, les époques Mérovingienne et Carolingienne.

Il était, avant tout, de formation chrétienne et ce fut à ce titre qu'il fournit la base de l'organisation de la Cour des rois de France et de celles des grands féodaux dont l'une enfanta la Cour d'Angleterre après la conquête Normande.

Rois, Comtes, Ducs, Palatins, plus tard Barons, se trouvèrent être les chefs naturels des groupements ethniques abandonnés sur leurs routes par les invasions ou demeurés comme témoins des populations composant le monde romain, dont l'administration avait été détruite. Ils étaient reliés entre eux par le Traité de Foi, lequel précéda de plusieurs siècles l'inféodation des terres.

C'est pourquoi un savant auteur a pu écrire : « La Foi portée dans la Chevalerie à sa suprême puissance a érigé, sous l'influence de la vie des camps et de la vie de Cour, l'Honneur et la courtoisie en lois, elle a frayé la voie à la sociabilité humaine ».



Ou encore :

« La Fidélité réciproque du Seigneur et du Vassal a restauré (à partir du x<sup>e</sup> siècle), au sein des déchirements de la société, la notion de loyauté et de droit, le respect de la parole donnée, l'observation des pactes conclus, leur sanction par des Cours de Justice. »

Mais tandis que notre grand Fustel de Coulanges croyait que le Moyen Age avait principalement hérité de l'antiquité païenne, M. Flasch cherchait l'origine de la fidélité réciproque dans l'amour, provoqué par les liens du sang, dans la famille et la tribu germaniques et dans l'affection créée par la communauté de vie et de péril.

L'organisation du Palais des Empereurs chrétiens n'existait pas à leurs yeux. Ils ne se dirent pas que leurs conclusions ne pouvaient pas sortir de leurs prémisses ; c'est-à-dire que, d'une part, les engagements de Foi chrétiens ne pouvaient pas naître d'une civilisation païenne et que, d'autre part, l'idée d'obligation morale réciproque ; indépendante de tout, sauf de la convention morale ; dont il faut trouver l'origine quelque part, ne pouvait pas provenir des affections de famille ou des associations formées pour la guerre et pour le butin.

La Germanie a laissé son empreinte dans les guerres de familles et dans les luttes des féodaux. Le Traité de Foi remplit au contraire les Chansons de Gestes. Il y combat la dureté de l'amour du sang qu'y ont apporté les Germains.

Qu'importe, après cela, que la Féodalité ait brisé l'unité du Palais chrétien. L'inféodation était une nécessité de l'organisation et de la

défense locales, comme la construction des forteresses et des châteaux. C'est pourquoi elle vint d'en bas, du sol lui-même, ainsi que l'a montré M. Flasch. Mais le Service de Dieu, issu du Palais chrétien, a enfanté la vassalité commune des Chevaliers de Dieu, des hommes de Dieu, comme dit l'évêque Turpin dans la Chanson de Roland.

Il a rendu possibles les croisades en réalisant l'unité morale de la Chrétienté. C'est ce service qui a fait toutes les nations chrétiennes héritières du Palais de Constantin et a mis les liens moraux au-dessus des conflits de races (1).

Le Palais de Constantin avait été fait chrétien par l'entente de son chef avec l'évêque de Rome.

L'empire romain n'était pas, comme l'Europe du Moyen Age, partagé en de nombreuses suzerainetés, mais formait une unité semi-mondiale dans laquelle Constantin voulait assumer le rôle de protecteur des chrétiens. Ne pouvant le faire, au titre unique d'empereur, lequel ne lui permettait que de protéger toutes les religions, il fit un acte de foi en se déclarant le Serviteur de Dieu. Les donations constantiniennes eurent en conséquence un caractère qu'il faut préciser.

Les Papes Miltiade et Sylvestre ne pouvaient pas ignorer l'esprit du Droit romain. Ils savaient que le cercle d'une obligation morale était fermé et qu'une telle obligation, appliquée dans le Droit chrétien, les amenait à reconnaître à Constantin le rôle de bienfaiteur de l'Eglise et de protecteur des chrétiens (1).

<sup>1</sup> TURGEON : *Revue du Droit public et de la Science politique*, 1892, p. 32.

Constantin de son côté avait reçu, de son père, la tradition des grands législateurs romains. Il allait créer le Palais chrétien pour permettre une nouvelle application des principes du Droit public. Il savait que la contre-partie de la reconnaissance de son rôle par l'évêque de Rome était pour lui la déclaration de l'utilité publique de l'Eglise catholique et de son rôle social. Ses lettres et ses Constitutions sont pleines de l'expression de cette reconnaissance.

Constantin, il faut le dire, avait plus besoin de l'Eglise pour insuffler une vie sociale nouvelle à l'Empire que l'Eglise n'avait besoin de lui pour grandir. Le Pape Miltiade lui apportait un plus grand secours en établissant la base de la fidélité dans le Palais qu'il ne recevait d'avantages réels, avec la garantie de son indépendance matérielle. Mais le problème ainsi posé devient celui de tous les temps.

Lorsque le chef visible de l'Eglise, le Vicaire de Jésus-Christ, accepte un don d'un souverain chrétien, il lui donne plus qu'il n'en reçoit. Car ce chef d'une nation chrétienne, quel qu'il soit, recueille en prestige, en autorité, en force morale, comme défenseur de l'Eglise, bien plus que celle-ci ne gagne à son indépendance matérielle, qui est toujours un droit, même proscrit.

C'est ce que le Saint-Empire germanique n'a jamais compris, ni quelques autres souverains <sup>2</sup>.

L'acceptation d'une convention morale par un

(1) Le Cardinal Rampolla m'a confirmé, en 1913, ce caractère de Constantin, dans une grande lettre par laquelle il approuvait mes conclusions.

(2) Philippe le Bel, Napoléon I<sup>er</sup>.

Pape libre, placé au-dessus des empires comme des nations, est plus utile que sa servitude, irréalisable d'ailleurs.

Mais les légistes des Othon et des Hohenstaufen étaient imbus de l'idée païenne de la suprématie de l'Empire sur l'Eglise, du glaive sur les Clefs. C'est encore aujourd'hui le cas des savants juristes allemands instruits du Code Justinien.

Il est nécessaire de se souvenir de la raison pour laquelle Constantin pouvait faire des donations et abandonner les droits de l'Etat sur un domaine qui lui appartenait. Cela tenait à ce que, depuis le III<sup>e</sup> siècle, les biens propres du prince et de la famille impériale jouissaient d'un caractère d'extériorité dans l'empire, dû sans doute à la transmission aux Empereurs romains de la toute-puissance des monarques asiatiques auxquels tout appartenait. Constantin avait, à cet égard, accepté leur succession à titre de maître, *dominus*, de toutes les choses matérielles, dans le monde romain. C'est pourquoi les biens du prince, ceux de la famille impériale et des rois alliés possédaient, à l'époque de Constantin, un caractère d'extériorité, lequel était indispensable, pour que le Serviteur de Dieu, chef du Palais, mais aussi empereur romain, pût faire sa donation à l'Eglise.

L'indépendance de l'Eglise et de son chef était ainsi assurée par l'abandon de sa souveraineté par Constantin, sur les biens qu'il leur remettait, à titre véritablement royal. C'est pourquoi on ne vit pas plus tard de discussions s'élever sur le fait même de la donation, entre le pouvoir civil et religieux, sous les princes chrétiens. Il

n'y eut de chicanes, produites par la mauvaise foi, qu'au sujet des conditions secondaires, fiscales, des propriétés des églises ; tant il est vrai que Constantin avait fait, à l'évêque de Rome notamment, l'abandon justifié de sa souveraineté sur un domaine que ni le fisc, ni l'administration, ni le Gouvernement ne pouvaient revendiquer, car il appartenait au Maître du monde romain.

Voici quelle était la condition de l'Eglise à partir de la réforme de Constantin.

Le Clergé était en vacances de fonctions civiles. Le chef de l'Eglise et les évêques avaient des dignités reconnues supérieures à toutes les autres ; les biens des églises et des évêques étaient assimilés, au début, à ceux des rois étrangers, par le fait même des donations. L'histoire du Bas-Empire montre que c'étaient les empereurs qui s'inclinaient moralement devant les évêques. La juridiction épiscopale, dont on a douté, mais dont l'existence est aujourd'hui prouvée, résout le grave problème de l'intervention de l'Eglise dans la jurisprudence des nations. Elle jugeait sur le fait et non sur la pénalité. Son verdict dépassait les autres et les déterminait, mais était purement moral. Le rôle de l'Eglise n'est pas d'être mêlée aux conflits humains, mais d'être au-dessus d'eux, et par là même de les résoudre. Dans l'antiquité, elle dominait l'Etat de sa grandeur morale ; dans les temps modernes, elle ne peut être que supra-nationale, elle ne peut pas être internationale, car elle irait au rebours de ses créations dans l'ordre historique qui comprennent trois étapes principales : la conscience chrétienne, la famille chrétienne, la nation chrétienne.



Tout ce qui est international détruit les nations, tandis que la puissance de l'Eglise, supérieure aux nations, lui permet de prendre part à leurs conseils et de les éclairer d'une lumière surnaturelle. Le lecteur veut-il permettre une comparaison ?

On est amené à se demander si le geste de Constantin, renouvelé par Charlemagne, ne pourrait pas se reproduire dans les temps modernes. L'exemple du Moyen Age n'est pas ici explicite, parce qu'il y avait alors une multitude de suzerainetés, mais l'époque de Constantin se rapproche plus de la nôtre. Ce dernier se trouvait, comme l'Eglise l'est aujourd'hui, en face d'un immense paganisme. Il allait en séparer la chrétienté, ce qui ne l'empêcherait pas d'être le législateur équitable et même charitable pour les païens.

La situation de la chrétienté est aujourd'hui la même, elle réclame pour elle le droit d'être et d'être libre, et pour le chef de l'église, le vicaire de Jésus-Christ, l'indépendance qui ne peut être complète, sans la souveraineté sur un domaine particulier. La chrétienté est composée de nations qui peuvent former une entité toute morale. L'une d'elle est l'héritière, non seulement du passé païen, mais bien plutôt du passé chrétien de Rome, comme l'ont reconnu ses grands chefs d'aujourd'hui. Or une nation a toujours le droit d'aliéner ce qui lui appartient. Et cet abandon n'a rien d'humiliant pour la collectivité, si elle le consent, en faveur de son souverain, à titre d'hommage rendu à la manière dont il comprend la grandeur de Rome ; mais il faut que cet abandon soit total,

pour séparer le domaine de la Couronne du bien de l'Etat. Alors ce souverain se retrouve dans la situation du chef du Palais chrétien. Il est libre de renouveler le geste de Constantin et de Charlemagne, tous deux romains et chrétiens. Il peut abandonner ses droits souverains sur son domaine, car c'est à titre de roi possédant la propriété absolue que Constantin a fait aussi sa donation. Il aurait donc un successeur si celui-ci relevait l'immense honneur d'agir comme lui, pour porter la grandeur morale de sa nation jusqu'aux limites du Monde. Mais pour établir une convention morale, un pacte d'honneur, une obligation d'honneur bilatérale, il faut deux consciences chrétiennes et deux souverainetés en présence, reconnaissant l'une la raison de donner et l'autre celle de recevoir. Un tel pacte a comme témoins naturels, en raison du Lien de Foi, toutes les nations chrétiennes et toutes les Eglises, car, en un sens, celles-ci se rattachent toutes aux successeurs de Pierre qui ont pris au v<sup>e</sup> siècle le nom de pères, avant leur séparation.

Mais il faut écarter, sans hostilité, les nations infidèles de ce pacte de foi chrétienne. Il serait dangereux de chercher, comme on y a pensé, la garantie de la souveraineté temporelle de l'Eglise, dans l'appui d'une société mondiale, laquelle, dans son ensemble, n'a pas la foi, est anonyme et changeante comme les foules elles-mêmes qu'elle est censée représenter et dont des forces occultes peuvent faire demain un instrument contre le chef de l'Eglise, un nouvel empire de Dioclétien. Sa protection ne peut être ni filiale pour le chef de l'église, ni respectueuse pour la

nation qu'elle surveillerait, quand celle-ci a le sentiment de l'Honneur si vivant qu'il soulève dans son sein, même les masses profondes.

Le grand acte dont il est question ne pourrait porter ombrage aux autres peuples, étant simplement chrétien.

Les peuples païens ou agnostiques savent que l'Eglise leur étend le bénéfice du *Droit des Gens* universel qu'elle a pénétré de son esprit de charité depuis qu'elle est intervenue dans les Conseils des Grands (1), et de ce *Droit public* arbitré entre les peuples, qui pourrait adoucir les rapports des Nations et des Etats, mais avec leur consentement conscient et public.

L'histoire du IV<sup>e</sup> siècle offre encore un autre grand enseignement à tout observateur. On y constate l'impossibilité où se trouve la civilisation occidentale de se relever lorsqu'elle s'est laissé pénétrer, trop complètement, par le socialisme d'Etat. On a vu, plus haut, qu'il fallait remonter au début de l'empire pour y trouver l'origine de ce socialisme et au début du III<sup>e</sup> siècle, sous les Sévère, pour en voir le développement. On a vu que ce fut par la religion et plus encore par l'impôt que les princes Syriens, entourés de conseillers Sémites et Alexandrins, exercèrent une influence socialiste sur l'empire.

Le premier caractère de tout socialisme est d'être universel. Le second est de ne répondre à aucune modalité de la vie, car il suppose l'humanité universelle et divinisée. Ce fut ainsi que dans

<sup>1</sup> G. GOYAU. *Le Vatican, les Papes et la Civilisation*. Paris, 1895.

l'empire qui changea de structure, ainsi que Mommsen l'avait le premier constaté, sous les Sévère, on ne reconnut plus les anciens Ordres de l'Etat romain, on ne distingua plus de cités, gardant leur Droit particulier.

Mais de même que des terrains soumis à de fortes pressions, dans l'évolution de la terre, se superposent en stratifications horizontales, de même, sous le poids de la divinité impériale, rendant des oracles sacrés, les citoyens libres de l'empire romain se superposèrent en trois castes, dans le monde entier: la noblesse, la bourgeoisie, et le peuple, qui ne correspondaient plus aux anciens Ordres de l'Etat romain.

L'esprit subtil des conseillers Sémites des princes Syriens avait trouvé le moyen d'isoler ces classes l'une de l'autre, par l'impôt. Pour cela, il avait fallu rendre d'abord tous les impôts directs.

Il ne faut pas s'étonner de ce que ces procédés soient les mêmes depuis près de deux mille ans, car depuis que l'empire romain s'est hellénisé et est devenu alexandrin, la même invasion des doctrines asiatiques s'est toujours dirigée sur l'Europe.

Le grand historien Ferrero, qui a pourtant voulu attribuer à la diminution d'autorité du Sénat romain la décadence de l'Empire, n'a pu s'empêcher de constater le développement du socialisme d'Etat, dès le passage du haut au moyen empire. L'exemple fourni par le monde romain, sous Constantin, prouve que des réformes partielles de l'Etat sont impuissantes à lui rendre un avenir, quand il est entré dans la voie de la dis-

solution totale et que le vice qui le ronge n'est pas supprimé. La majesté du peuple romain n'était pas abolie. Sa divinité et celle de l'Etat donnaient lieu à des cultes. On adorait les services publics. L'Etat était omnipotent, il pouvait mettre la main sur toutes les richesses et toutes les libertés.

La création du Palais chrétien ne sauva que la civilisation, mais pas l'empire. Ce dernier n'était plus représenté que par l'administration du préfet du prétoire que les peuples détestaient. Car cette malheureuse administration devait pourvoir aux besoins des populations des grandes villes et à ceux de tous les services publics multipliés par le socialisme. De telle sorte que tout était devenu charge publique. Il fallait surveiller chaque habitant de l'empire, le petit cultivateur pour qu'il livrât les blés de l'Annone, le moyen pour qu'il supportât les charges de la Curie. La liberté, fait étrange, se serait trouvée en bas, dans la dépendance d'un maître, si les propriétaires des grands domaines, relativement respectés par le fisc, n'avaient pressuré leurs colons et leurs affranchis. Mais, comme ils leur prenaient le produit de leur travail, les révoltes d'en bas ravageaient ces domaines. Le commerce n'enrichissait plus personne, parce que toutes ses conditions étaient déterminées et que l'Etat prélevait partout ses droits de douane et de marché. On a vu que la propriété moyenne, usufructière, dans les provinces, était devenue quiritaire et était accablée, en conséquence, de droits successoraux. Alors se développa le système qui peut transformer la terre en un globe mort, car il tarit les sources mêmes de la vie. C'est celui de l'hérédité obliga-



toire dans les charges et fonctions d'Etat. L'hérédité, dans les charges, des Curiales et de toutes les corporations dépeupla l'empire romain. On crut que pour entretenir la vie sociale, il suffisait de fixer le prix des denrées et le coût du travail. Mais l'essai du tarif maximum de Dioclétien fut un échec que renouvela Julien. Le rétablissement d'une saine monnaie, condition de la richesse, fut insuffisant pour la rappeler. Le sou d'or invariable (1), les bonnes pièces d'argent (2), l'échelle des alliages de bronze et d'argent, représentant l'ancienne série des monnaies romaines, furent restaurés par Constantin. Au point de vue social, il réprima toutes les injustices, supprima les inégalités. Tous les citoyens devinrent égaux devant la loi. Chacun dut travailler au bien public, dans la mesure de ses moyens. Et tout cela rendit la vie insupportable, parce que la source du mal n'était pas tarie. La divinité du peuple subsistait après que l'empereur eut supprimé la sienne, et le socialisme d'Etat enfermait l'empire dans le réseau de ses servitudes. L'immense administration du préfet du prétoire n'était responsable que devant la divinité du peuple qu'il fallait satisfaire. Ce spectacle intéresse tous les temps, car le règne de l'humanité divinisée a pour conséquence l'irresponsabilité à tous les degrés du pouvoir.

En effet, du fond de la question sociale, surgit le problème philosophique et religieux. Le christianisme est source d'énergie et de libertés ; le panthéisme aboutit à l'anéantissement des per-

(1) Solidus.

(2) Siliqua et Miliariense.

sonnalités morales, que ce soient celle de l'individu, celle de la famille, ou celles des autorités. La divinisation de l'humanité résulte de la croyance à la matière dont les lois sont éternelles, et dont les représentants sont des dieux. Les mêmes puissances, qui tenaient au III<sup>e</sup> siècle les mains des empereurs signant avec la pourpre leurs oracles sacrés, dirigent aujourd'hui les assemblées infailibles qui gouvernent les États. Le synchrétisme religieux et philosophique venait alors de se faire, de s'opérer contre le christianisme, comme de nos jours. On aboutissait, à travers tous les cultes de l'Orient, comme de l'Occident, à celui du Maître du Ciel, ou d'un dieu suprême, Baal sémitique, Soleil, première hypostase des Néoplatoniciens, esprit éthéré des Stoïciens ; mais cette divinité universelle n'était ni le dieu de la raison de Platon et d'Aristote, ni le dieu vivant, personnel, des chrétiens. Elle animait le monde entier, comme l'Ame du monde des Néoplatoniciens ; éveillant un peuple de dieux oubliés, de génies, d'astres, de héros. L'homme lui-même devenait l'émanation de la divinité universelle.

Les historiens modernes des religions antiques, même incroyants, ont eu la vision de ce panthéisme mondial que les temps modernes ont ressuscité. M. Cumont, dans un livre classique, sur les religions antiques, a fait remarquer que la période historique qui précéda le règne de Constantin ressemble à ce que serait l'Europe actuelle si le Panthéisme et le synchrétisme religieux s'y développaient davantage. Mais ne peut-on pas voir la résurrection des cultes mystiques païens

dans les sciences occultes, celle du Panthéisme dans la science elle-même ? L'extase, la magie (1), l'astrologie, la théosophie, les fausses divinités du Néoplatonisme, les abstractions divinisées n'ont-elles pas entraîné l'adhésion même des juristes et des savants.

Une fausse science ne demande-t-elle pas l'abdication des âmes ; de même que Caracalla l'exigeait ; voulait que tous les citoyens romains fussent ses hommes et adorassent avec lui le Soleil.

C'est pourquoi nous terminerons sur cette remarque que Constantin fut plus grand en créant le Palais chrétien que de toute autre manière.

Lorsqu'il se présenta au peuple romain qui l'attendait, celui-ci l'acclama en oubliant sa propre divinité. Le vainqueur était un libérateur, celui qui châtie les crimes. Son Labarum était un drapeau de victoire. Après la conquête du monde, il fit reposer la civilisation sur la conscience chrétienne.

Or, c'est cette vraie grandeur du Basileus ou roi chrétien, prédécesseur de Charlemagne, fondateur de la nouvelle civilisation des responsabilités et des énergies, et du monde chrétien qui ne lui a pas été généralement reconnue.

(1) Gouverner tous les peuples, malgré eux, par le moyen d'une Société irresponsable des Nations, est une opération de Magie.

## APPENDICE

---

Lettre adressée  
au très regretté Président des États-Unis, M. Harding  
en Décembre 1920.

---

MONSIEUR LE PRÉSIDENT,

Le moment est venu où la Société des Nations du Président Wilson va pouvoir être transformée en association des nations libres, sous votre haute autorité.

J'avais eu l'honneur de soumettre un projet de réforme de la Société des Nations à Monsieur le Sénateur LODGE dès la fin de l'année 1918 et en 1919.

Vous avez bien voulu, dans un de vos discours, faire allusion à ce vœu des Français qui désiraient voir les États-Unis prendre la direction d'une association de nations libres. Je n'ai pas voulu, alors, mettre mon nom en avant, parce que l'anonymat représentait mieux les très nombreux Français qui pensaient comme moi.

Mais aujourd'hui les pouvoirs du Président Wilson sont près d'expirer et tout notre espoir se tourne vers vous, Monsieur le Président, qui ouvrez une ère meilleure dans l'histoire du monde en le ramenant aux grands principes de liberté et de souveraineté nationales. Je vous demande la permission de vous exposer les motifs qui m'ont fait présenter à Monsieur le Sénateur LODGE un plan d'association de nations libres.

Ce qui caractérise mon projet c'est qu'il s'appuie sur des données historiques et non plus sur de simples vues de l'esprit.

Trente années d'études sur les origines de notre civilisation, études consacrées par la Présidence et l'honorariat de grandes sociétés savantes, par des ouvrages couronnés par l'Académie et connus dans les Universités d'Europe, me permettent de dire que la thèse que je soutiens repose sur des arguments solides.

Lorsque je sortis des lignes ennemies, après avoir été retenu, pendant quatre ans, prisonnier des Allemands dans ma ville natale de Douai, je connaissais à fond la culture germanique. Elle était caractérisée par l'autocratie la plus complète, le manque absolu de bonne foi, la suppression de toutes les responsabilités morales remplacées par les ordres des chefs, et notamment la soumission des religions aux ordres impériaux, le culte de la force excluant toute Justice et toute Equité.

En rentrant en France, je me trouvai en face d'une paix, dite de justice, qui sacrifiait la France en l'empêchant de profiter de sa victoire et d'une organisation internationale à laquelle le Président Wilson attachait une suprême importance et qui était également prônée par M. Llyod George, elle s'appelait : La Société des Nations ; institution dont je reconnus la nature pour l'avoir déjà rencontrée dans l'histoire.

Ce qui caractérisait cette Société, c'est qu'elle était dirigée par un pouvoir anonyme et qu'elle supprimait les responsabilités morales et les souverainetés nationales.

Je venais précisément de préparer un ouvrage, resté inachevé à cause de la guerre ; une histoire d'un premier essai de Société des Nations, lequel perdit la civilisation antique avec le monde romain. J'avais décrit le développement de la législation socialiste du Conseil anonyme et irresponsable (Conseil du Prince) de cette Société des nations qui constituait l'Empire romain. Rien n'y manquait, ni la législation ouvrière, ni la réglementation du travail des syndicats, ni la réquisition des matières premières, ni le travail obligatoire, ni les rapports déterminés entre les nations qui étaient alors des provinces, ni le Droit universel, ni la divinité païenne couronnant l'édifice du Super-Etat, le Prince d'alors, l'Humanité d'aujourd'hui.

Lorsque les Empereurs chrétiens arrivèrent au pouvoir, leur première pensée fut de repousser cette divinité impé-



riale qu'on leur attribuait. Ils firent mieux ; en réunissant dans leurs conseils les chrétiens et les païens, ils provoquèrent un compromis entre la Sagesse antique, qui comprenait la Justice et l'Equité, et la Morale de l'Evangile fondée sur la Charité et sur la responsabilité morale de la conscience. Aussi, c'est de cette époque, c'est-à-dire de l'avènement du christianisme, que datent l'Honneur, la liberté de conscience, la responsabilité des chefs et des grands, la protection des pauvres, des faibles, de la femme ; enfin la dignité vraie de l'Humanité. Malheureusement le Socialisme d'Etat avait enserré d'un réseau trop complet la vie de l'Empire romain, pour que le découragement ne gagnât pas les classes laborieuses et, lorsque les barbares se présentèrent, le monde désespéré s'abandonna à eux. Mais la grande notion de la responsabilité morale survécut ; le sens de l'Honneur, de la Liberté n'abandonna jamais la Gaule, puis la France qui put présider à la naissance de la civilisation moderne. Toute l'histoire de France est celle de l'Honneur ; la Révolution continua même la Monarchie, et la France ne peut plus périr depuis que les Etats-Unis ont relevé le même drapeau de la Liberté et de l'Honneur.

C'est pourquoi ni les Etats-Unis ni la France ne peuvent travailler à l'asservissement des nations. En conséquence, me fondant sur l'histoire, je proposai de rendre aux nations leur personnalité morale, avec leur souveraineté, et d'y arriver par les réformes suivantes.

1° Le remplacement du Conseil de la Société des Nations par un congrès permanent d'ambassadeurs, pleinement représentatifs des Nations.

2° Le remplacement de la Cour de Justice obligatoire par une Cour d'arbitrage facultative, avec choix des arbitres par les parties, et complément du jury par la Cour.

3° Le remplacement du bureau de législation internationale et de tout ce qui y confine, par un Comité simplement consultatif de jurisconsultes de toutes les nations, dont les avis ne seraient pas exécutoires, mais inspireraient les législateurs, restés souverains, de toutes les nations particulières.

Quand je me suis adressé à M. le Sénateur LODGE, on était encore plongé dans la plus lourde servitude du Socialisme international ; mais j'ai pensé que la Grande Nation que

Washington, Otis, John Adams avaient fondée pour établir son indépendance absolue vis-à-vis d'une domination devenue étrangère, ne serait jamais insensible à la défense de la liberté.

Les trois rouages essentiels d'une Association des Nations libres, qui viennent d'être indiqués, ont leurs antécédents dans l'histoire.

1° Le Congrès permanent des ambassadeurs est l'aboutissant naturel de toute l'histoire diplomatique du monde civilisé. Il conserverait les traditions françaises.

2° La Cour d'arbitrage, telle que je l'ai décrite, m'a été inspirée par deux modèles historiques : 1° celui de la Cour des Pairs ; du Tribunal d'honneur du Moyen Age qui jugea Jean Sans Terre, roi d'Angleterre, sur la demande de son suzerain Philippe Auguste, roi de France ; et 2° celui du jury criminel, tel que l'ont établi l'Angleterre, l'Amérique et la France, à l'époque de la Révolution. Mais, puisqu'il n'y a pas de suzerain de l'Association des Nations et que la liberté de celles-ci doit être respectée, c'est sur leur demande que les nations en conflit devraient être jugées par un jury tiré de la Cour d'arbitrage et composé de leurs pairs c'est-à-dire des représentants d'autres nations. Une nation en appelant à la Cour, désignerait un ou deux membres du jury, l'autre partie aurait le droit d'en désigner un nombre égal et la Cour nommerait un ou deux juges complémentaires. Ce dispositif, que j'ai indiqué il y a longtemps, a été accepté par la convention de Chicago et, ensuite, par la conférence de Genève. Les nations arbitres ne seraient pas obligées d'intervenir par la force. La Cour d'arbitrage pourrait exercer, même sans qu'on ait recours à elle, un contrôle moral.

3° Le comité consultatif de jurisconsultes a pour modèle de son fonctionnement les consultations que les jurisconsultes ou Prudents donnèrent sur le Forum de la Rome antique tant que celle-ci garda quelques principes de liberté. Ces consultations ou avis étaient ensuite interprétés ou suivis par le législateur. C'est ainsi que se perfectionna le Droit Romain, à tel point qu'on l'appela la Raison écrite. Aujourd'hui le problème est plus complexe, mais il est le même. Il importe de sauvegarder totalement la liberté de légiférer de chaque nation.

Les nations ont été les instruments du progrès, en Occident, tandis que les races demeuraient, en Orient, celui de l'Impérialisme et du despotisme.

Un autre problème se greffe sur celui d'une association mondiale des Etats. La direction du monde appartient toujours à une civilisation plutôt qu'à une autre. La constitution même de l'Association indique que c'est notre civilisation victorieuse qui doit l'emporter. Mais ce n'est pas l'opinion des vaincus, ni des grandes puissances asiatiques.

.....

Or, toutes les religions de l'Asie seront représentées dans l'Association des Nations par des chefs d'Etat, non seulement les religions à proprement parler asiatiques, mais encore les religions musulmane et grecque, qui sont des religions d'Etat. Toutefois un seul grand bloc dominera les autres par sa puissance, c'est celui des religions nihilistes. Le Brahmanisme et le Bouddhisme ne sont que deux aspects différents d'une même croyance en l'unité de substance, laquelle a pour conséquence l'absorption de l'Esprit dans la matière, le matérialisme absolu qu'admettent également les autres religions de l'Inde et les religions nihilistes auxquelles adhèrent la Russie des Soviets et la Science allemande.

Permettez-moi, Monsieur le Président, de m'adresser à vous en toute simplicité ; j'ai été ému des nobles paroles que vous avez prononcées après votre élection. Plus d'un cœur français les a entendues. Peu importe que nous puissions être Protestants ou Catholiques : nous croyons au même Dieu, j'ai expliqué plus haut comment le Droit des gens étroitement uni à la religion de l'Honneur, est sorti du triomphe de l'Eglise. Le Droit civil et le Droit des gens nous sont communs et doivent assurer à l'avenir la fraternité des grandes religions, catholique et protestantes. Cependant nos religions ne seront pas représentées dans l'Association des Nations parce que les chefs d'Etat de l'Europe occidentale et de l'Amérique considèrent comme de leur devoir d'être neutres en matière religieuse, et par ce simple fait, nous perdrons, suivant une expression asiatique, la face en Orient.

Ne pensez-vous pas, Monsieur le Président, qu'il y aurait lieu d'assurer la représentation des religions chrétiennes d'Occident dans l'Association des Nations dans laquelle seront déjà représentées les religions matérialistes de l'Asie ? J'ai déjà présenté une requête analogue à Monsieur le Sénateur Mac Cormick, à Paris.

Rien ne peut être plus contraire au progrès moral auquel doit présider l'Association des Nations que d'en écarter ces grandes puissances morales, les Eglises chrétiennes qui y ont tant contribué et qui sont, autant que la Libre-Pensée, inséparables de notre civilisation. Il ne serait pas bon que l'Europe occidentale et l'Amérique paraissent s'incliner devant l'orgueil des religions asiatiques. L'un des organismes de l'Association des Nations réclame particulièrement la présence des représentants des Eglises chrétiennes. C'est le Comité consultatif de Jurisconsultes. Ce Comité doit, en effet, comprendre des praticiens, des savants, qui connaîtront aussi bien du Droit musulman que du Droit Hindou ou Japonais ou Chinois ; il faut qu'il comprenne aussi des membres qui interprètent le Droit chrétien. Cela est d'autant plus nécessaire que le Droit des gens, contrairement à ce qu'on enseigne souvent, n'a rien de primitif. C'est à l'avènement de l'Eglise au iv<sup>e</sup> siècle qu'il a pris son essor définitif sous l'influence du Christianisme dépassant de beaucoup le Stoïcisme. Ce serait donc incompréhensible que des représentants des religions chrétiennes ne se rencontrent pas dans un Comité qui interprétera le Droit des gens, dans l'intérêt du monde entier. Quant au Droit civil j'ai indiqué, plus haut, quel progrès le christianisme lui a fait faire.

La présence des représentants des Eglises chrétiennes dans un ou deux organes de l'Association des Nations libres, serait encore la meilleure manière de provoquer, en Allemagne un mouvement civilisateur et fécond. En effet, toutes les religions chrétiennes y sont restées jusqu'ici soumises à l'Empereur ou au gouvernement quel qu'il soit. Qu'un relèvement moral puisse résulter, en Allemagne, de la notion d'indépendance qu'acquerraient les Eglises, cela n'est pas douteux et je l'ai tenu, avant la guerre, des Eglises de Bavière elles-mêmes.

Or l'indépendance des Eglises dans l'Association des Nations serait assurée. En effet, d'une part les religions



réformées auraient la plus large base d'élection pour leurs représentants, dans le monde entier. D'autre part, le Catholicisme verrait les siens désignés par le Pape, qui a seul autorité pour agir au nom de l'Eglise Catholique et dont il faudrait obtenir l'adhésion pour qu'un projet de représentation chrétienne universelle soit possible ; et l'indépendance de la Papauté, puissance morale et religieuse, vis-à-vis des Nations et des Etats particuliers est absolument complète.

Pardonnez-moi, Monsieur le Président, d'avoir si longtemps retenu votre attention.

Je terminerai en vous priant de remarquer que j'ai émis, il y a des mois, l'idée que l'Amitié, pour la défense de la civilisation, était la vraie forme de l'alliance Américaine et Française ; et qu'il fallait attendre votre avènement parce que votre parole valait mieux que des traités à termes à la fois précis et ambigus. Je vous ai, depuis, entendu, avec bonheur, affirmer que vous n'oublieriez jamais vos amis de France.

Veuillez agréer, Monsieur le Président, avec ma gratitude, l'hommage de mon plus profond respect.

JULES MAURICE.

*Le Président me fit remercier par l'ambassadeur des Etats-Unis. Il fut un grand ami de la France. Hélas ! le Monde, depuis sa mort, est retourné, pour un temps, à la servilité devant les puissances internationales.*



## Contre l'exploitation de l'arbitrage

---

*Ce volume allait paraître quand une monstrueuse déformation de la thèse de l'arbitrage fut soutenue à Genève, le 4 septembre 1924, par un premier ministre anglais, M. Mac Donald.*

*Il ne faut pas qu'une pareille manœuvre puisse entacher la mémoire de ce grand ami de la France que fut le Président Harding. L'auteur de ce livre ne veut pas non plus être confondu avec les adversaires de la véritable Justice. Celle-ci doit être précédée par l'Equité qui rend à chacun suivant ses mérites et par la réparation des crimes qu'exige l'Honneur. Ainsi furent définies les bases de la Justice dans la correspondance que l'auteur eut l'honneur d'avoir avec le regretté Président Harding. Dans la réorganisation mondiale actuelle, l'exécution des traités devait précéder toute mesure nouvelle ou y être adhérente. L'auteur de ce livre a communiqué ses lettres aux gouvernements français et l'a fait savoir au Gouvernement des Etats-Unis.*

*L'arbitrage devait être libre, il ne pouvait s'exercer qu'entre nations ayant réparé leurs méfaits et animées d'un sincère désir de paix.*

*Il ne réclamait pas le désarmement des nations qui n'avaient pas commis de forfaits, puisqu'au contraire il supposait leur armement, sans lequel l'arbitrage eut été inutile. Mais il rendait l'usage des armements plus chevaleresque. C'était le triomphe de l'Honneur et non de la Fourberie.*

*L'auteur croit pouvoir dire que le Président Harding n'eut jamais coopéré au désarmement d'une nation éprise de l'honneur comme la France et le Président Coolidge semble suivre la même voie. En déformant la thèse des Etats-Unis ou du moins de son regretté Président, on cherche à répandre le Bolchevisme dans le monde entier.*

## TABLE DES MATIÈRES

---

PRÉFACE. . . . .	V
CHAP. Ier. — Aspect politique et religieux de l'Empire Romain. Constantin, Empereur des Gaules. . . . .	I
CHAP. II. — Le Miracle de la Croix. La conversion de Constantin. La Bataille du Pont Milvius. . . . .	27
CHAP. III. — L'Edit de Milan. . . . .	53
CHAP. IV. — La Monarchie Chrétienne. . . . .	67
CHAP. V. — Rome et la Conquête de l'Orient. . . . .	87
CHAP. VI. — Le Progrès et la Réforme du Droit Civil. L'influence chrétienne . . . . .	111
CHAP. VII. — Transformation du Droit Public. La Noblesse Constantinienne et la Pyramide Sociale. . . . .	141
CHAP. VIII. — Le Drame Dynastique. Le sacrifice de Crispus et la désorganisation de l'Empire. . . . .	175
CHAP. IX. — Constantinople . . . . .	199
CHAP. X. — La destruction du monde romain par le socialisme d'origine orientale et sémitique. . . . .	217
CHAP. XI. — L'Orient catholique. Baptême et Mort de Constantin . . . . .	239
CONCLUSION. . . . .	279
APPENDICE. — Lettre adressée au très regretté Président des Etats-Unis, M. Harding, en Décembre 1920. . . . .	299
Contre l'Exploitation de l'Arbitrage . . . . .	306

---

---

Imprimeries MONCE et Cie,  
6, rue Houzeau-Muiron, REIMS.

---

DG  
315  
M38

120351  
Constantin Le Grand /  
J. Maurice

Maurice, Jules  
Constantin le Grand

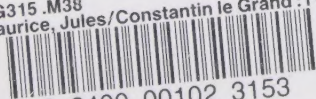
120351

DG  
315  
M38

LC Coll

DG315 .M38

Maurice, Jules/Constantin le Grand : l'o



3 2400 00102 3153

GTU Library

G



